



EVIE WYLD
**TOUS LES
OISEAUX
DU CIEL**

roman traduit de l'anglais (Australie)
par Mireille Vigniol

ACTES SUD

“LETTRES DES ANTIPODES”

série dirigée par Olivier Espaze et Martina Wachendorff

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Jake Whyte, une jeune Australienne, s’est réfugiée sur une île britannique où elle s’occupe seule d’un élevage de moutons. Le jour où plusieurs de ses bêtes sont sauvagement mutilées, la police locale ne semble pas prendre sa plainte au sérieux.

Pourtant, Jake se sent menacée.

Ce passé tourmenté et douloureux qu’elle pensait avoir laissé derrière elle en fuyant sa terre natale l’aurait-il rattrapée ?

Tandis que Jake mène son enquête, nous sont révélés, dans un reflux de la mémoire, les événements à l’origine de son départ d’Australie. Des instantanés de vie qui éclairent peu à peu la personnalité de cette femme secrète.

La ténacité de l’espoir et la fureur de (sur)vivre imprègnent ce roman noir que viennent illuminer de vrais moments d’humanité. Une très belle réussite.

EVIE WYLD

Evie Wyld est née en 1980. Son premier roman, Après le feu, un murmure doux et léger (Actes Sud, 2013) lui a valu de nombreuses récompenses et une reconnaissance internationale. En 2013, le magazine Granta l'a sélectionnée parmi les vingt meilleurs auteurs de sa génération. Tous les oiseaux du ciel a reçu, en juin 2014, le prestigieux Miles Franklin Award.

DU MÊME AUTEUR

APRÈS LE FEU, UN MURMURE DOUX ET LÉGER, Actes Sud, 2013.

Photographie de couverture : © Stefanie Schneider

Titre original :

All the Birds, Singing

Éditeur original :

Jonathan Cape/Random House MB, Londres

© Evie Wyld, 2013

© ACTES SUD, 2014

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-03779-6

EVIE WYLD

Tous les oiseaux
du ciel

roman traduit de l'anglais (Australie)
par Mireille Vignol

ACTES SUD

pour Roz, Roy et Gus

Une autre brebis mutilée et saignée dont les entrailles encore visqueuses dégageaient des vapeurs de pudding bouilli. Des corbeaux au bec luisant se pavanaient en croassant ; quand je brandis mon bâton, ils s'envolèrent et poursuivirent leur observation du haut des arbres en écartant les ailes et en chantant, si l'on peut parler de chanter. Je flanquai un coup de botte dans la gueule de Dog pour l'empêcher d'emporter un lambeau en souvenir et il marcha sur mes talons tandis que je brouettais la carcasse hors du champ et la déposais dans le hangar à laine.

Réveillée et sortie avant la lumière du jour ce matin-là, je parlais tout haut, j'expliquais au chien ce que nous avions à faire ; les merles s'annonçaient dans les aubépines. J'écoutais ma voix de folle que le vent me renvoyait et me fourrait dans la gorge, avant de mugir dans ma bouche ouverte, comme tous les matins depuis que j'avais emménagé sur l'île. Les arbres frémissaient dans les bosquets, les moutons bêlaient derrière moi... toujours les mêmes arbres, le même vent et les mêmes moutons.

Cela faisait deux morts en un mois. Le temps se mit à la pluie et une rafale de vent me projeta une volée cinglante de crottes de mouton sur la nuque. Je relevai mon col et, de la main, protégeai mes yeux.

Cri-cra, caille, cri-cra, caille.

— Qu'est-ce qui vous fait rire ? hurlai-je aux corbeaux en leur balançant une pierre.

Je m'essuyai les yeux du revers de la main et respirai à fond pour évacuer l'odeur de sang. Les corbeaux se turent. Lorsque je me retournai pour les regarder, j'en vis cinq en rang sur la même branche qui m'observaient en silence. Le vent m'envoyait les cheveux dans les yeux.

Sur un écriteau tordu et défraîchi au pied du portail, la boutique de produits de la ferme de Marling indiquait : **DONNE BÉBÉS COCHONS D'INDE**. Je n'avais jamais vu la moindre trace des cochons d'Inde gratuits et j'avais dépassé le stade où je me sentais capable de me renseigner. La fille du propriétaire, une pâlotte, faisait des mots croisés. Elle leva les yeux sur moi puis les baissa d'un air gêné.

— Salut, lui dis-je.

Elle rougit et me répondit d'un signe à peine perceptible. Elle portait un épais survêtement vert et ses cheveux étaient retenus en une queue de cheval. Elle avait les yeux un peu rouges, comme si elle avait passé la nuit à pleurer ou à boire.

D'ordinaire, leurs pommes de terre étaient bonnes, mais quand je les pris dans ma main, elles me semblèrent un peu ramollies. Je les reposai et arrivai aux tomates, qui n'étaient pas plus appétissantes. En regardant par la fenêtre, je m'aperçus que les vitres de la serre étaient toutes brisées.

— Tiens, dis-je à la fille qui m'observait en suçant son crayon lorsque je me tournai vers elle. Qu'est-ce qui est arrivé à votre serre ?

— C'est le vent, répondit-elle en poussant le crayon à la commissure des lèvres. Papa m'a dit de dire que c'était la faute du vent.

Le sol était jonché de bris de verre devant la serre, là où ils disposaient habituellement d'horribles pots de cyclamens roses à côté de la pancarte : **LE JOYAU DE VOTRE JARDIN D'HIVER**. Il ne restait plus que de la terre noire et du verre.

— Ouah, dis-je.

— Le réveillon du Nouvel An tourne toujours au vinaigre, m'informa-t-elle d'une voix mûre qui nous surprit toutes les deux.

Elle rougit de plus belle et se pencha à nouveau sur ses mots croisés. À l'intérieur de la serre, l'homme qui tenait habituellement la boutique était assis, la tête dans les mains.

Je choisis quelques oranges, des poireaux et des citrons. Je n'avais besoin de rien ; je faisais le déplacement pour sortir, pas pour les courses. La fille ôta le crayon de sa bouche et se mit à compter les oranges, mais elle n'était pas sûre d'elle et dut s'y prendre à plusieurs reprises. Je sentais des relents d'alcool sur elle, masqués par trop de parfum. Elle devait donc avoir une gueule de bois. J'imaginai une dispute avec son père. Je me tournai à nouveau vers la serre où l'homme se tenait toujours la tête entre les mains ; le vent s'engouffrait autour de lui.

— Y en a bien neuf ? me demanda la fille.

Je n'avais pas compté les oranges en les mettant dans le panier, mais je confirmai. Elle entra les prix dans la caisse.

— C'est un coup dur, pour la serre, lui dis-je en remarquant un petit bleu sur sa tempe.

Elle détourna les yeux.

— Pas si dur. On devait recevoir une commande du continent, mais il n'y a pas de ferry aujourd'hui.

— Pas de ferry ?

— Il fait trop mauvais, répondit-elle avec cette voix de femme mûre qui nous embarrassait toutes les deux.

— C'est la première fois que je vois ça.

— Ça arrive, dit-elle en mettant les oranges dans un sac et le reste dans un autre. Ils ont construit les nouveaux bateaux trop gros et ils sont dangereux en cas de mauvais temps.

— Tu sais ce que prévoit la météo ?

Elle me jeta un coup d'œil rapide avant de rebaisser les yeux.

— Non. Quatre livres vingt, s'il vous plaît.

Elle compta mon argent avec lenteur. Elle s'y prit à deux fois pour me rendre la monnaie correctement. Je me demandai quel nouveau ragot elle avait entendu à mon propos. J'aurais dû m'en aller, mais je restai.

— Au fait, c'est quoi cette histoire de cochons d'Inde gratuits ?

Son visage rosit à nouveau.

— Ils sont morts. On les a donnés au serpent de mon frère. Y en avait tout un tas.

— Ah bon.

— Ça fait des années, me dit-elle en souriant.

— Évidemment.

Elle se remit à sucer le crayon et battit des paupières pour reprendre ses mots croisés. Je constatai qu'en fin de compte elle ne faisait que noircir les cases blanches.

Une fois dans le pick-up, je m'aperçus que j'avais oublié les oranges. En regardant la serre détruite dans le rétroviseur, je vis que l'homme s'était levé et m'observait, les mains sur les hanches. Je verrouillai les portières et filai sans les oranges.

La pluie se mit à tomber à verse ; je montai le chauffage et réglai les essuie-glaces sur la vitesse maximale. Nous passâmes devant l'endroit où j'avais l'habitude d'emmener Dog se promener. Assis sur le siège du passager, il ne me lâchait pas des yeux et chaque fois que je me tournais vers lui, il dressait les oreilles comme si nous étions en pleine conversation et que j'évitais de croiser son regard.

— Et alors ? lui dis-je. T'es un chien.

Sur quoi il tourna la tête et regarda par la vitre.

À mi-chemin de la maison, le sentiment me rattrapa et je dus me garer à l'entrée d'un champ vide. Dog, stoïque, fixait l'extérieur avec calme et sérénité. J'appuyai du pouce sur l'arête de mon nez pour essayer de stopper les picotements et plongeai les ongles de l'autre main dans la peau de ma poitrine pour tenter d'apaiser la douleur sourde qui accompagnait la perte d'un mouton, la perle de sang dans un œil ouvert. Je sanglotais sans larmes, ma bouche ouverte cornait, le pick-up se balançait et je sentis une sorte de grappin qui chahutait en moi sans trouver la moindre issue. "Pleure un bon coup", c'est le genre de conseil que maman donnait aux triplés en espérant éviter ainsi une visite à l'hôpital. Comme la fois où Cleve était tombé d'un arbre, avait pleuré un bon coup, et où l'on s'était aperçu plus tard qu'il avait le bras cassé. Mais mes pleurs n'avaient rien de bon – ils m'étouffaient douloureusement. Quand je sentis mon nez saigner, je m'arrêtai et me nettoyai avec la peau de chamois que j'utilisais pour désembuer l'intérieur des vitres, puis je repris calmement la route de la maison. Dans Military Road, près de l'intersection pour aller chez moi, un groupe de jeunes se tripotaient près de l'arrêt de bus. Lorsqu'ils me virent arriver, un gars fit semblant de glisser quelque chose dans sa bouche, un autre le chevaucha en un simulacre de coït tout en mimant un lancer de lasso. Les filles ricanèrent en me faisant un doigt d'honneur. En prenant le virage, je vis le garçon au lasso baisser son pantalon et me montrer son cul blanc.

Je posai la cafetière sur la cuisinière avec une brutalité futile.

— Putain de gamins, dis-je à Dog, mais il me tournait le dos et ne m'écoutait pas.

Je claquai la porte du frigo et y appuyai ma tête. Quelle idiote d'avoir pris mes aises. Le frigo fredonna son approbation. Quelle idiote d'avoir cru que tout n'allait pas se barrer en couilles. Le sentiment que j'avais éprouvé en voyant le cottage pour la première fois, blanc et trapu comme un galet

crayeux au pied noir de la colline, la sécurité de n'avoir aucun voisin proche qui pût m'épier – j'avais l'impression que tout cela datait déjà de plusieurs vies d'idiote. Je glissai la main derrière le frigo et palpai le manche de hache.

Le bras de mon pull était bruni par le sang du mouton mort ; je l'enlevai et frottai la tache avec du savon dans la salle de bains du rez-de-chaussée. Je puais le bouc mais avec le froid qui me glaçait l'intérieur des épaules, je n'avais pas envie de me laver de la tête aux pieds ; je me contentai de m'asperger les aisselles. J'ouvrais et serrais les mains pour me réchauffer, la droite craquait et me lançait comme elle le faisait toujours par temps humide, là où les os ne s'étaient pas ressoudés.

Je me lissai la peau du visage dans la glace. La dernière fois que je m'étais occupée de ma frange, je l'avais coupée plusieurs centimètres trop courte, ce qui m'avait donné un air de folle. Je m'aperçus que j'avais une empreinte de pouce ensanglantée sous l'oreille.

J'allumai une cigarette, la coinçai entre mes lèvres, puis je tendis et serrai les mains devant moi en retenant mon souffle pour vérifier si mes muscles étaient tonifiés, ce qui était le cas même si je n'avais pas tondu de quelques mois. "Une fille solide." Je regardai les panaches de fumée s'échapper de ma bouche et disparaître dans l'air froid. La cafetière commença son rôle d'agonie, je la retirai de la plaque. Je craignais toujours qu'elle n'explose.

Par la fenêtre de la cuisine, je vis l'éclat d'un pare-brise traverser la vallée. La Land Rover de Don. Je crachai ma cigarette dans l'évier, fis couler l'eau, puis me précipitai pour prendre la brouette ; Dog me punit de courir en me mordillant l'arrière du genou. Je regagnai le haut de l'allée à bout de souffle avec la brouette qui grinçait à tire-larigot et je me plantai au beau milieu de la route. Don s'arrêta et coupa le moteur. Midge resta patiemment sur le siège du passager et reluqua Dog en déroulant sa langue rose.

— Nom d'une pipe ! Rien qu'à te voir, j'ai les couilles qui se ratatinent, dit Don en descendant de son pick-up.

J'étais en débardeur sous l'averse de neige fondue. Il me lança un regard dont je me débarrassai d'un roulement d'épaules.

— T'as vraiment une sale gueule. T'arrives pas à dormir ?

— Je vais bien, répondis-je en montrant la brouette du menton.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? demanda Don.

— Encore une brebis tuée. Je crois que c'est un coup des jeunes.

Il me regarda. Des bouffées d'haleine se formaient entre nous. Il hocha la tête.

— Pourquoi veux-tu qu'un gamin fasse une chose pareille ?

— Pourquoi fait-on n'importe quoi ? Ils s'emmerdent et c'est une bande de petits cons.

Dog aboya et bondit vers Midge qui le toisa en restant assise dans le pick-up.

— Non, on ne peut pas les accuser de tous les maux. Même si y a de sacrés petits salopards parmi eux. Alors, qu'est-ce qui t'est arrivé ? demanda-t-il à la brebis morte en se penchant pour mieux voir, les mains sur les hanches.

Il faisait très froid. Je croisai les bras sur ma poitrine en faisant semblant d'être à l'aise.

— Je l'ai trouvée ce matin près du bois.

— Près du bois ?

J'acquiesçai.

Il fit le tour de la brouette en hochant la tête.

— Pour être morte, elle est morte.

— Sans blague, tu serais pas véto, par hasard ?

Don me lança un regard noir.

Je m'éclaircis la gorge.

— Ces jeunes...

Don dégagea la casquette de ses yeux et me regarda.

— C’était sympa hier soir. T’aurais dû venir au pub avec nous comme je te l’avais dit.

“C’est reparti”, pensai-je.

— C’est pas mon truc, Don.

J’imaginai les types qui devaient fréquenter le pub, accoudés au zinc et conversant à voix basse, les yeux s’éclairant lorsqu’une femme passait. Du même genre que les trois qui étaient venus chez moi la première semaine, en sifflant l’air de *L’amour est dans le pré*. Don était différent. J’avais fait appel à lui pour mon premier agnelage par le siège. Il était venu, avait calmement recousu le prolapsus de masse viscérale de la brebis et sauvé ses triplés, avant de me servir un coup à boire en me disant d’un ton léger : “Faut bien apprendre un jour ou l’autre.”

Mais bon, il rabâchait toujours la même chose.

— Trois ans. Et t’as jamais mis les pieds au pub.

C’était faux. J’y étais allée une fois, mais Don préférait présenter les choses comme ça et il refusait de m’écouter si je tentais de rectifier sa version des choses.

— Tu déboules ici un beau jour, le bras en écharpe, avec ta touche de lesbienne ou de hippie ou je ne sais quoi encore, tu t’installes et y en a pas beaucoup des comme ça par ici. Fais gaffe sinon ils vont raconter des histoires pour faire peur aux gosses à ton sujet.

Je dansais d’une jambe sur l’autre et sentais le froid s’installer dans ma mâchoire.

— L’élevage de moutons est déjà assez solitaire, tu devrais arrêter de t’isoler comme ça.

Je clignai des yeux et il y eut une longue pause. Dog gémit. Lui aussi avait déjà entendu tout ça.

— Qu’est-ce qui a tué ma brebis, alors ? fut tout ce que je trouvai à dire.

Don soupira et regarda la bête en plissant les yeux. Dans la lumière matinale, il paraissait avoir cent ans ; les taches de vieillesse étaient livides sur ses joues.

— Un vison est capable de déchiqueter un mouton, s'il le trouve mort. Un renard aussi. (Il leva la tête de la brebis et examina ses yeux.) Il lui manque les yeux. Si ça se trouve, une bête l'a tuée puis toutes les autres se sont servies. (Il leva la tête encore plus haut et scruta le creux formé par les côtes. Il fronça les sourcils.) Mais j'ai jamais rien vu dépecer un animal de la sorte.

Je tapotai la poche de mon pantalon où je gardais mes cigarettes, puis je caressai les poils gras de Dog sur le sommet de sa tête. Un corbeau lança son *caaa-criiii et caaa-criiii*. Midge se redressa sur son siège et nous nous tournâmes tous vers les arbres sombres au-delà de la clôture.

— Si tu les vois, dis aux jeunes et à tous ceux que ça intéresse, que si j'en surprends un près de mes moutons, j'ouvre le feu.

Je fis demi-tour avec la brouette et redescendis la colline vers chez moi.

— Ouais, répondit Don. Et bonne année à toi aussi.

Il ne reste plus qu'une semaine de boulot à Boodarie. Je suis dans les douches à côté de la remise à tracteurs où j'observe la veuve noire à dos rouge grosse comme le pouce qui est toujours perchée sur la pomme de douche. L'araignée reste parfaitement immobile jusqu'à ce que j'ouvre le robinet, et là, elle lève une patte comme si l'eau était trop froide pour elle.

La journée a été longue et chaude en ce début mars et, sous la croûte du toit galvanisé, l'air du hangar de tonte est épais comme une soupe, infesté de mouches boursouflées. Il ne me reste plus beaucoup de shampoing, mais j'en prends une bonne dose et je sens les bulles descendre et s'infiltrer dans mes creux et lézardes, l'eau refroidissant le bas de mes reins où les balafres chauffent et palpitent avec la sueur. Au-dessus de ma tête, au-delà de l'araignée, le ciel noircit rapidement – le soir tombe vite ici, pas comme en ville où l'on peut passer la nuit à bosser sans la discerner du jour, si ce n'est qu'il y a moins de clients. Les premières étoiles sont des aiguilles chatoyantes. Dans le vieux figuier de la baie de Moreton qui surplombe la remise à tracteurs et perd des fruits sur le toit quand je dors, un réveilleur et un cacatoès blanc s'engueulent ; j'entends leurs plaintes épaisses comme le sang. Une roussette survole l'arbre et d'un coup, l'air change d'odeur et la nuit s'installe. Quelqu'un bouge derrière le paravent de palettes qui abrite la douche ; mes mains se figent dans mes cheveux.

— Greg ?

Pas de réponse. Je ferme le robinet pour mieux entendre. La veuve noire repose la patte.

— Greg ?

J'ai la tête pleine de mousse qui me crépite dans les oreilles. J'imagine qu'il me retrouve, seule, me ramène là-bas, ligotée, et me laisse pourrir dans les longues herbes hautes. Je sens un relent de graisse et d'œufs à la poêle. Quelqu'un fait doucement le tour de la douche. Ça pourrait être n'importe lequel des gars de l'équipe, peut-être Alan qui devient sourd, venu chercher du chatterton, du kérosène, des batteries ou des chiffons. Mais ce n'est pas lui, un changement d'atmosphère me l'indique clairement.

— Greg ?

Moins de cent cinquante kilomètres me séparent d'Otto. Depuis mon départ, je n'ai jamais été si proche de lui mais en sept mois, j'ai tout de même arpenté le pays du nord au sud et, même s'il a un flair de limier, j'ai brouillé les pistes. J'ai brouillé les pistes, articulent mes lèvres sans un bruit.

La palette sur ma droite s'assombrit et à travers un nœud du bois arraché, un œil apparaît. Je recule, je n'ai plus de voix.

— Je sais qui tu es, dit cet œil. Cherche pas à me mener en bateau. Je sais qui tu es et je sais ce que t'as fait.

La voix est gluante ; une odeur d'œuf pourri et de lanoline se mélange à celle de whisky et de recoins mal lavés.

J'ai brouillé les pistes, ça fait sept mois et j'ai brouillé les pistes, mais mon cœur s'emballe et je dois poser la main sur le mur pour garder l'équilibre. L'araignée réagit, fait un petit cercle et revient à sa place. L'œil palpite et j'envisage d'y enfonce un ongle, mais je ne peux me résoudre à le toucher et je n'ai aucun objet pointu sous la main pour le crever. L'œil balaie la douche de haut en bas, son iris d'un bleu laiteux.

— Je sais à quoi tu joues, conclut l'œil.

Il disparaît et l'ombre s'éloigne. Mon cœur tambourine. En regardant à travers le nœud du bois, je vois Clare partir en titubant vers le hangar de tonte. Il a dû découvrir quelque chose pendant la semaine où il était absent.

Je déguerpis de la douche sans me rincer et regagne mon dortoir attendant au hangar. J'enfile une culotte, un short et un débardeur, puis commence à fourrer tout le reste dans mon sac à dos. Si t'étais si sûre qu'il ne puisse jamais te retrouver, dit une voix dans ma tête, pourquoi es-tu prête à partir, pourquoi toutes tes affaires tiennent-elles dans un sac à dos ? Mon sac est bouclé ; il ne manque que ma tondeuse que j'ai laissée sur le banc à côté de la table de tri, pour l'aiguiser dans la matinée. Et une carapace de cigale que Greg m'a offerte le mois dernier en me demandant de l'accompagner sur la Gold Coast quand le boulot serait fini ici. Je la tiens dans le creux de ma main et elle vibre au contact de mon pouls. "On passera un mois au bord de l'eau. On va pêcher, nager et boire des bières, m'a-t-il dit. Pour se dépoussiérer un peu avant le prochain job."

Je repose la cigale sur le rebord de la fenêtre et pars chercher Greg dans le réfectoire.

Presque tout le monde est à table, je scrute les bancs pour voir si Clare est là, mais non. Je m'assieds à côté de Greg, qui discute moteurs de bateau avec Connor, et j'essaie de lui indiquer clairement que je veux lui parler en posant la main sur son épaule. Il me serre la cuisse sous la table sans se retourner, absorbé par la conversation.

— ... mais rouillé au point de se détacher et de tomber en fond de cale, dit-il.

Connor boit directement à la canette.

— Eh ouais. C'est fatal – ce que les gens oublient, renchérit-il d'une voix que l'incrédulité fait grimper dans les aigus, c'est qu'avec les moteurs l'eau est l'ennemi numéro un.

— Eh ouais, répond Greg.

Je gigote à côté de lui. Je ne veux pas alerter les autres.

— Ça va ? me demande Greg, distrait par mon agitation.

— Faut que je te parle, lui dis-je à voix basse.

Greg prend le temps de me regarder, boit une gorgée et me glisse un bras dans le dos.

— Tu peux venir ?

— Ils vont servir le dîner.

— Oui, mais...

— Dis-le-moi dans l'oreille.

Je m'approche de lui. L'équipe pense sans doute qu'on a une petite scène de ménage et personne ne semble s'y intéresser. Un steak gris se retrouve devant moi et un plat de pommes de terre à l'eau circule.

Ma bouche s'assèche.

— T'as vu Clare ?

— J'ai vu son pick-up, il doit pas être bien loin. Pourquoi ? Combien il te doit ?

— Rien. C'est juste... Écoute, on peut aller à la Gold Coast ?

Il me lance un regard atterré : cette femme est vraiment un cas désespéré.

— Ben ouais. C'était mon idée. Qu'est-ce qui t'arrive, t'as pris un coup sur le caillou ou quoi ?

Il se sert six grosses pommes de terre et me fait passer le plat que je donne à Stuart à côté de moi.

— Je veux dire tout de suite. Tu veux pas qu'on prenne le pick-up et qu'on parte, maintenant ?

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien ne se passe. Je veux juste partir maintenant.

Greg est perplexe.

— J'aimerais bien, moi aussi, mais faut bien qu'on finisse notre job.

— Pourquoi ?

Greg mastique une grosse bouchée de steak.

— Pourquoi ? Mais parce qu'on est une équipe de potes et que je veux pas les laisser dans la panade avec un homme en moins. En plus de ça, si on part en avance, on rate la prime – il nous reste plus qu'une semaine à tirer. Y en a pas pour longtemps.

Il déglutit et prend un petit pain dans une corbeille au milieu de la table.

— Sid, gueule-t-il, tu sers toujours le pain à la farine de cul ?

Sid ne répond pas, Greg hausse les épaules et sauce son assiette.

— Si je te dis qu'on doit partir maintenant, tu peux pas me croire sur parole ?

Il repose son morceau de pain.

— Mais pourquoi est-ce qu'on doit absolument partir maintenant ? Quelle différence ça fait ? T'as braqué une banque ?

J'ouvre la bouche et m'apprête à parler, mais je ne trouve rien à dire.

— Tu vois bien, dit-il en reprenant sa fourchette, y a pas de problème. C'est pourtant simple. Fait chaud, voilà tout. Tu verras, on sera bientôt sur la côte.

Un autre plat arrive, avec des saucisses. Je le fais passer à Stuart qui me regarde bizarrement.

— Tu veux pas de saucisse ?

— Quoi ?

— Tu t'es inscrite chez Jenny Craig ?

Je ne tiens pas compte de sa remarque mais Greg a suivi notre échange et il fait signe de rappeler le plat.

— Attends un peu, si elle a pas faim, je prends sa part.

Et il harponne deux autres saucisses.

— Pourquoi c'est toi qui as sa part ? demande Stuart.

— Parce que c'est ma nana.

— Quoi ? C'est pas juste.

— Y a rien à dire, tranche Denis en bout de table. C'est sa nana, les saucisses lui reviennent de droit.

Je regrette de ne pas les avoir prises.

J'ai jusqu'à la fin du repas pour le convaincre.

Greg a mangé mon steak. Deux grandes salades de fruits au sirop – cerises confites d'un rouge rutilant et dés de melon pâles – sont déposées à chaque extrémité de la table.

— Quoi ? Y a pas de glace ? beugle quelqu'un.

Sid en balance alors deux blocs, la variété jaune vif comme le fromage qui se découpe à la spatule. Connor en tranche un morceau de cinq bons centimètres et verse une louche de salade de fruits par-dessus.

— J'adore quand la glace fond et se mélange au sirop, dit-il en élevant la voix pour ceux que ça peut intéresser. (Il extrait les cerises confites une à une, le petit doigt en l'air, et les aligne à côté de son assiette.) Mais ces petites saloperies peuvent aller se faire mettre.

Clare apparaît dans le cadre de la porte, se découpe dans la nuit. On dirait qu'il brille sous les néons du hangar. Il s'appuie au chambranle et scrute la longue table. J'attends que ses yeux se posent sur moi et quand le moment vient, son visage affiche un plaisir que je reconnais. Je suis piégée. La cuisse de Greg pompe du sang contre la mienne. Connor racle le fond de son assiette avec sa cuillère, Steve prend une de ses cerises confites et l'envoie d'une chiquenaude sur les cuisses de Stuart. Ce dernier lui fait un doigt d'honneur sans lever les yeux de son assiette. En bout de table, Alan est absorbé dans la lecture de son journal. Il boit sa bière. Et au milieu de tout ça, Clare me regarde et je sais que je suis foutue, que c'est la fin. Il entre et passe lentement devant moi. Je me force à ne pas tourner la tête, à ne pas anticiper ce qu'il va faire. Il pose une main sur l'épaule de Greg et se penche vers lui. Je me prépare au pire. Greg se tourne vers Clare qui lui donne une barre chocolatée Violet Crumble. Son visage s'épanouit en un grand sourire.

— C'est sympa, dit Greg. Ça m'évite d'avoir à avaler cette grosse chiasse.

Il repousse la salade de fruits et pince l'emballage violet pour l'ouvrir. Clare lui tourne autour, sans rien dire, mais en me jetant un regard de biais. Greg coupe un bout de sa barre chocolatée et me le tend. Dès qu'il se tourne de l'autre côté, je le réduis en miettes sous la table.

Je vais récupérer ma tondeuse dans le hangar sans réfléchir à la suite des événements. Le hangar sent bon. Une odeur de sueur et de crottes, de lanoline et d'essence de térébenthine. Je n'arrive pas à m'imaginer loin d'ici. Un opossum griffe le toit en tôle. Je reviens lentement vers le dortoir, prends le temps de regarder la chaleureuse tranche de lumière du réfectoire dans l'obscurité ; je vois Greg de profil, Greg qui rit, qui porte la bière à ses lèvres, qui boit, qui la repose et s'essuie la bouche du revers de la main. Je me mords le bout de la langue en essayant de concocter un plan de dernière minute pour tout arrêter. Je ne trouve rien, alors je fais volte-face et rejoins piteusement le dortoir.

Clare est allongé sur mon lit, il a gardé ses bottes et fume une clope roulée. Je m'arrête à l'entrée, mais il m'a entendue et m'attend en souriant de toutes ses dents. Je reste sur le seuil en me demandant s'il est encore temps de faire demi-tour, de regagner le hangar à l'aveugle et de me cacher sous une toison.

— Devine où j'ai passé la semaine..., me dit-il en balançant les jambes hors du lit pour s'asseoir. Ne t'appuie pas comme ça sur le cadre de la porte, chérie, on dirait une prostituée.

Son sourire s'élargit encore, si c'est possible. Il souffle sa fumée et embrume l'espace qui nous sépare.

— Tu pars en voyage ? me demande-t-il avec la voix d'un présentateur télé.

Il donne un petit coup de pied dans mon sac à dos. Sa voix parvient mal à contenir son exaltation.

— C’est Ben qui m’a tuyauté sur les affiches – des photos de toi placardées dans toute la région. T’étais au courant ? J’ai voulu aller voir de mes propres yeux : c’est bien toi.

Il sort un papier rainuré et plié de sa poche arrière. Il l’ouvre lentement, en ricanant, et me le montre. Me voilà en noir et blanc, assise sur ma couette au poney rose, souriant pour la photo. J’ai les mains plongées dans un ours en peluche sur mes genoux, mais on ne voit ni mes mains, ni l’ours, ni la couette, ni le vieil homme derrière l’appareil, ni le chien qui monte la garde dehors. On ne voit que mon visage et ce sourire pour la photo. DISPARUE est inscrit en haut de l’avis de recherche en lettres majuscules et je distingue les mots “petite-fille de... danger pour elle-même” en bas de page, mais ma vision s’obscurcit et je n’arrive pas à tout lire.

— J’ai appelé le numéro, Jake, et devine ce que j’ai découvert ?

— Je comprends rien à ce que tu racontes. C’est pas mon grand-père.

— Oh, je sais bien. Ce pauvre vieil “Otto”. Nous avons bien bavardé, lui et moi. Je suis allé le voir dans sa ferme, un enclos de moutons crevés, et il répète sans arrêt que t’as tué son chien et volé tout son argent alors qu’il voulait seulement t’aider à arrêter de faire le trottoir. Il dit que t’as pris tout ce qui lui était cher, jusqu’à son pick-up, et le pauvre vieux peut même plus aller en ville, c’est l’Armée du Salut qui lui apporte des vivres une fois par semaine en attendant qu’il ait réparé sa vieille guimbarde. J’ai aussi vu dans quel état tu l’avais mise, tu l’as bien amochée.

— C’est pas vrai, j’ai juste...

— Je te dis que je l’ai vue. Et le pauvre bougre s’est mis à pleurer quand il a parlé de son chien.

— J’ai juste...

— Chut, me dit Clare, mais d’une voix forte.

Il se lève du lit avec souplesse, s'approche de moi lentement et saisit mes avant-bras qui pendouillent de chaque côté de mon corps. Il me guide devant l'établi où il s'appuie et presse son entrejambe contre moi.

— T'as peut-être réussi à les berner, mais pas moi.

J'ai la bouche qui salive. Je me tourne vers la porte. Que se passerait-il si Greg entrait ?

— Je vais te donner le choix entre deux options. Et tu pourras peut-être me convaincre de la fermer.

Clare souffle son haleine de fondant au chocolat sur le côté de mon visage. Le genre de chuchotement laissant présager qu'il se transformera bientôt en cri.

— Soit tu me donnes un peu de ce que t'as donné à tout le monde à Port Hedland...

Mon cœur fait des culbutes à l'intérieur de mon corps. La partie idiote de moi qui pense : il ne dira peut-être rien est bientôt étouffée par la partie de moi qui sait que ça ne finira jamais et que je ne peux pas rester ici.

— Un petit geste d'affection – je te demande pas grand-chose, je suis pas du genre à baiser la meuf d'un pote, peut-être juste la bouche.

Et j'imagine la scène avec précision : l'arrière de ma gorge, sa main tirant ma queue de cheval, les paroles qu'il prononcera, la situation qui en découlera, et pire encore, comment il se débarrassera de moi de toute façon, en fanfare.

— Ou alors, dit-il en promenant son doigt sur le contour de mon sein, j'explique au vieil Otto où il peut te trouver et je préviens la police.

Il commence à déboutonner mon short, sort le débardeur, puis il glisse sa main en tâtonnant pour passer sous mon slip.

— J'aurai même pas besoin d'en parler à Greg, ils s'en chargeront pour moi.

Il me passe un doigt entre les cuisses et, comme un jeu mécanique de foire, il actionne quelque chose en moi : je lui envoie un coup de poing du droit en pleine mâchoire. Il s'effondre, KO, et se met à saigner par terre.

Je n'arrive pas à boutonner mon short car je me suis écrasé la main contre la gueule de Clare et je n'ai plus qu'un poignet de chair meurtrie et enflée.

Je sors sans me retourner, mais je l'entends gigoter dans la poussière et pousser un gémissement humide. Je suis à peu près certaine de lui avoir cassé la mâchoire.

Dog s'abrita derrière mes jambes, tandis que je regardais Don descendre dans la vallée aux dernières lueurs du jour et restais sous la neige avec la brouette, jusqu'à ce qu'il ait disparu sur l'autre versant de la crête, où il habitait. Mes bottes crissaient sur le sentier du hangar à laine. Il m'arrivait parfois de me rendre compte de mon incongruité dans ce lieu : la sensibilité de ma peau constamment piquée par le froid, les démangeaisons à l'intérieur de mes narines et de ma gorge. Les odeurs de laine moite et de crotte humide étaient totalement différentes de celles, arides et poussiéreuses, des moutons dans leurs vastes enclos de terre rouge de mon pays. Sans parler de la manière que cette terre avait de me surveiller, de m'épingler comme étrangère, de retenir son souffle quand je passais. Un jour, j'avais demandé à maman : "On est quelle sorte d'Australiens, nous ? On est venus sur les bateaux ou on est arrivés après ?" Elle s'escrimait à enfiler des slips sur les petits culs blancs des triplés, mais elle m'avait regardée en soufflant une mèche de son visage. "Je suis ici depuis toujours, chérie", m'avait-elle répondu en claquant un gamin sur les jambes pour qu'il se tînt tranquille. Je n'avais pas insisté.

J'essayais de ne pas regarder trop attentivement les arbres qui restaient noirs, même le matin, mais j'aperçus un éclat de lumière du coin de l'œil et sursautai en croyant que la forêt s'était embrasée. Ce n'était rien, une simple agitation due au vent. Les moutons toussaient et bêlaient. Je rangeai la

brouette dans le hangar à laine et fermai la porte. Je claquais des dents et, aussitôt dans la maison, j'enfilai mon manteau et m'assis sur le canapé. Dog, trempé, grimpa à côté de moi.

Je n'avais pas téléphoné depuis plus d'un mois. La dernière fois, il n'y avait personne et j'avais laissé sonner en me représentant l'appareil dans la pièce de devant, son vacarme chassant momentanément les cassicans flûteurs de la véranda. L'air troublé par le carillon, cet air aux odeurs de vêtements laissés trop longtemps dans la machine, aux odeurs de trois garçonnets, de leurs slips et chaussettes, et à celles de la friteuse jetée depuis longtemps mais dont les relents, d'après mes souvenirs, restaient imprégnés dans les murs. Les odeurs de cigarettes que maman fumait derrière la maison – nous n'étions pas censés être au courant – et, par une fenêtre ouverte, celles de sucre et d'eucalyptus, la chaude haleine des arbres.

Je composai le code me permettant de masquer mon numéro, puis la longue suite de chiffres que je connaissais par cœur. J'écoutai les bips et les silences qui me connectaient à la maison. Il faisait à peine jour là-bas, mais maman avait toujours été une lève-tôt. Il y eut deux sonneries, je frottai l'accoudoir du canapé et entendis le son de sa voix.

— Allô, 635 ? demanda-t-elle. (Elle attendit un instant.) Allô ? Allô ? Allô ?

Un soupir creux et sifflant s'échappa de sa poitrine. Elle avait fêté son anniversaire la semaine précédente. Soixante-douze ans.

— Iris ! appela-t-elle. Ça recommence.

Elle avait une épaisse voix de gorge, que j'attribuai à un rhume ou à une allergie. La voix de ma sœur, étouffée, venait peut-être de l'étage :

— Pour l'amour du ciel, qu'est-ce que tu attends pour raccrocher, maman ?

— Mais qu'est-ce qu'il a, ce téléphone ?

La voix d'Iris était plus proche, elle avait descendu l'escalier et était entrée dans la pièce.

— Comment veux-tu que je le sache ?

Claquement du combiné quand il quitta les mains aux veines profondes de ma mère et buta sur les nombreuses bagues d'Iris.

— Allô ?

La voix de ma sœur, toujours aussi sèche, une voix d'aînée. Elle écouta mon silence.

— J'en sais rien, maman, peut-être qu'y a un pervers qui te court après.

Le temps qu'elle raccroche, j'entendis le début d'un chant de cassinan, *siikoa – siikao –*, puis la ligne fut coupée. Je terminai son chant en sifflant dans mon salon où le radiateur électrique sentait la poussière brûlée. *Poui poui poui poui poui poui poui poui puiiii*. Dog dressa l'oreille mais ça ne lui parut pas insolite. Je commençai une série de pompes que j'interrompis en plein milieu pour m'allonger sur le dos, puis je fixai le plafond.

Je me fis un café et le bus. Un peu plus tard, j'étais ma paperasse sur la table de la cuisine et me mis au boulot. Quand j'eus fini, j'ouvris à Dog pour qu'il fasse pipi, mais je restai sur le seuil en chaussettes. Je rangeai la paperasse et me recroquevillai sur le canapé avec un livre que je gardai fermé sur mes genoux. Le vent soufflait dans les arbres, s'engouffrait dans la cheminée et dans la pièce de devant où il affolait une page de journal.

Comme il faisait nuit, je fermai les rideaux de la cuisine et mis la radio assez fort pour noyer les bruissements de feuilles dans l'allée en pierres. La seule station que je parvins à capter diffusait des résultats de foot. J'écoutai les noms de villes en préparant des sardines sur du pain grillé. Wigan. Je me demandai à quoi ressemblait Wigan. Le nom me permettait de lui attribuer une image assez précise et j'étais bien contente de ne pas y habiter. Je donnai une sardine à Dog, ce qui le fit éternuer.

Le salon était froid et je m'emmitouflai sous une couverture pour manger. Sans regarder le noir par la fenêtre, j'étais consciente de sa présence.

Burnley 3 – 0 Middlesbrough.

Quand j'eus épuisé toutes les raisons de ne pas aller au lit, j'éteignis la radio et sifflai faux et fort en montant l'escalier. Sur le palier, une plume tremblota dans un courant d'air. Je dus irriter un aphte en me brossant les dents, car je recrachai une quantité impressionnante de sang dans le lavabo. Je le nettoyai, me mouchai et enfilai un vieux tee-shirt pour dormir. Dog se roula en boule au pied du lit, nous échangeâmes un long regard, puis je vérifiai que le marteau était bien sous mon oreiller avant d'éteindre. Je fermai les yeux pour éviter de fixer l'obscurité et tentai d'ignorer les bruits qui ne me semblaient pas familiers, même si je les avais entendus des milliers de fois avant. Une toux de mouton ressemble toujours à s'y méprendre à une toux humaine. Les glapissements d'une renarde qui s'accouplait dans les bois fauchèrent ma chambre.

Je finis par m'endormir, puisque je me réveillai d'un rêve où je me voyais ouvrir la porte de la salle de bains et me trouver face à tous mes moutons qui me regardaient en silence. Il n'y avait ni couleur ni lueur dans le ciel, il n'était donc pas encore cinq heures. Un relent malsain flottait dans l'air, comme une senteur de bougie parfumée qu'on allume pour masquer une mauvaise odeur. La maison était paisible. Dog se tenait près de l'entrée et regardait l'espace sous la porte fermée, les poils du cou hérissés, les pattes droites et raides, la queue rigide et rabattue. Puis un craquement, au plafond, comme si l'on marchait sur le toit. Je retins mon souffle et écoutai au-delà du sang qui cognait dans mes tempes. Tout était silencieux, je tirai les couvertures sous mon menton. Les draps se frottèrent bruyamment l'un contre l'autre. Dog continuait à fixer la porte. Un petit grognement lui échappa.

Mes ongles s'enfoncèrent dans les paumes de mes mains.

Derrière moi, le mur émit un bruit comme si quelqu'un faisait lentement glisser un clou du plafond en une ligne droite et fluide, puis s'arrêtait à la tête de lit. Dog regagna furtivement le lit et poussa un grognement grave et long. Je restai immobile, tous mes muscles palpitaient en cadence avec mon cœur ; je sentais des élancements dans le dos. J'avais l'impression d'avoir saigné sur les draps et que, si je bougeais, le tissu me collerait au dos, m'arracherait la peau.

Je me dis : c'est des rats. Y a des rats dans les murs, ou alors des souris, les minuscules aux petits corps marron et soyeux, ce n'est rien de plus. À moins que ce soit un peu d'air ou des craquements dans un bout de vieille charpente, la température extérieure chute la nuit et fait craquer le bois, les souris filent de partout et grattent un peu tout, à moins que ce soit le tuyau du fourneau qui se manifeste – la direction du vent a changé.

Un calme sous-marin, sans vent ni pluie, pas même un petit hibou, seulement cette épaisse couverture de silence. Je fermai les yeux et sentis le matelas grincer sous le poids de Dog qui bondit et se faufila entre mes pieds. La pièce retrouva le silence et je pus compter mes battements de cœur. Il y eut un petit crépitement, puis plus rien.

Et soudain un bruit comme une voiture qui percute un arbre, un bang, un choc, leurs échos ; puis comme des mains frappant rapidement le mur. Je me redressai et mugis comme un bœuf, j'agrippai un oreiller et brandis le marteau, prête à frapper. Dog mordillait le vide autour de lui comme s'il était infesté de mouches.

Dans le silence qui suivit, Dog se mit à hurler à la mort. Je roulai hors du lit et appuyai sur l'interrupteur. La porte était ouverte et plaquée contre le mur comme si quelqu'un s'était trouvé là, bloquant la sortie, m'observant. Le couloir était plongé dans l'obscurité et plus long que dans mon souvenir.

— Va ! Chier ! beuglai-je dans le couloir, prenant une grande respiration entre chaque mot, et il me sembla qu'on chuchotait une réponse.

Dog cessa son hurlement et s'engouffra en gémissant dans le noir de l'entrée. Rien n'apparut au fond du vestibule ; il n'y avait que la fenêtre, et dehors, la nuit. Je ramassai mon jean par terre et l'enfilai dans le couloir qui menait à l'escalier.

L'interrupteur en haut des marches n'était pas où il aurait dû être, je progressai donc prudemment dans les ténèbres, jusqu'à la cuisine où la lumière était déjà allumée. Sous la table, Dog bavait, sa salive formait une petite flaque.

Nous sortîmes, montâmes dans la voiture ; je démarrai et roulai, les mains tremblantes sur le volant. J'avais l'intention d'aller droit en ville, droit au poste de police où je tambourinerais à la porte, mais au fur et à mesure que mon cœur recouvrait son calme, je ralentissais. Je me rangeai à l'entrée d'un champ d'où je voyais les lumières de la ville et j'arrêtai le moteur. Dog se pelotonna au pied du siège passager et se mit à trembler, les yeux noirs et ronds. Je posai la tête sur le volant et m'appliquai à respirer profondément en attendant le retour d'un rythme naturel et apaisé. Dog finit par sortir de son trou et se laissa frotter les oreilles.

— On va s'en tirer, lui dis-je et il se tourna vers moi. On trouvera une solution. On est des malins, pas vrai ? Pas vrai ?

Nous regardâmes la lumière percer le ciel puis la dernière patrouille d'une chouette effraie qui fendit l'aube comme une nageuse solitaire dans une mer déserte.

De retour à la maison, la cuisine n'avait pas changé, le poêle chevrotait quand le vent passait dans les conduits. Depuis la porte de ma chambre, le lit me parut normal. Il n'y avait plus de mauvaise odeur, il n'y avait plus rien de mauvais.

Je tirai les draps et la couverture. Je remarquai une tache noire en bordure du couvre-lit blanc, comme s'il avait été traîné dans des cendres. Je la frottai du revers de la main et la souillure commença à s'estomper. Il y avait aussi

une marque sur le mur derrière la tête de lit mais elle ressemblait plus à une impression. J'avais dû m'y appuyer quand je m'étais levée en criant et laisser une empreinte de main noire, nette, les doigts si écartés que j'avais dû les étirer à m'en faire mal. Mais en réalité, la main était plus petite que la mienne ; je l'effaçai en crachant sur des morceaux de papier hygiénique.

Vient un temps où je remarque certains changements avec Greg. Il est souvent dans mon lit quand je me réveille et les instants que nous partageons avant de commencer le travail sont aussi importants que le reste. On ne se regarde pas dormir l'un l'autre, comme ils le font au cinéma ; le premier réveillé tire l'autre du sommeil en le secouant sans ménagement : “Allez, debout !”

Ce n'est plus le moment de dormir. Nous ne restons pas allongés en silence, les yeux dans les yeux : nous jacassons comme des pies, prodiguant des flots de mots comme si nous faisons la course. Je fais des pompes pendant qu'il parle ; il pose ses pieds sur mes épaules et je dois les monter et les descendre. Il me parle de son père, qui est mort, mais qui pouvait manger une pastèque entière à la cuillère, après en avoir découpé le haut comme un œuf à la coque.

— Cet abruti était gras comme un cochon. Et fier de l'être. Un médecin lui avait conseillé de perdre du poids et il avait répondu : “Et qu'est-ce que je deviendrais ? Je serais plus Gros Joe, je serais Joe tout court, et quand je mourrais, tout le monde s'en foutrait.” Voilà. Un gros con, quoi.

Quand c'est à mon tour de prendre la parole, je fais des abdos, c'est plus facile pour parler, et Greg m'épingle les pieds sous les siens. Il ne me dit jamais qu'il trouve ça bizarre, ni : gare à ne pas devenir trop masculine. Je lui

raconte des petits intermèdes de ma vie, les anecdotes admissibles. Comment j'ai appris à tondre, ma copine Karen et, en remontant plus loin dans le temps, je lui parle de requins et du bush.

Un matin, Sid trouve des charançons dans la farine.

— Ça me dérange pas particulièrement, explique-t-il, mais je préfère vous prévenir au cas où quelqu'un craigne de trouver ces petites saloperies dans le pain.

L'annonce est accueillie en un silence bientôt brisé par un cri d'Alan, près du hangar à laine.

Un bélier s'est fait bouffer le flanc. Il n'est pas mort, on a l'impression qu'il s'est simplement fait arracher un morceau de viande. Les mouches pullulent autour de la plaie. Connor l'achève sous nos yeux, d'un coup de fusil. L'animal se convulse.

— C'est nerveux, m'explique Denis comme si j'étais une bonne femme hystérique en quête de réconfort.

En vérité, je songeais que ç'avait été rapide et tant mieux. Être une minute atrocement mutilé et sentir des mouches pondre des œufs dans sa chair en regardant les réveilleurs voler en cercle – et la suivante, en un éclair, tout était réglé. Je décide d'apprendre à manier une arme, c'est la solution.

Alan est à côté de moi.

— Allez, viens, me dit-il, on va faire un tour, voir si on repère un chien errant ou un truc dans ce genre.

Connor et Clare sortent la carcasse du bélier de l'enclos, sous le regard des autres moutons. Il est impossible de savoir ce que les bêtes pensent.

Je me retrouve seule avec Alan dans le pick-up. Ça ne s'est jamais produit avant et je sais qu'il a quelque chose à me dire. Il ne cesse de tousoter dans son poing et de me regarder. Il n'y a rien à des kilomètres à la ronde, rien que les reflets flous de la chaleur du désert et, de temps en temps, un lapin

qu'Alan zigouille et que nous récupérons au passage. Nous ne sommes pas vraiment silencieux dans le véhicule, mais nos échanges se cantonnent à des "là-bas", "pas raté, celui-là, bon Dieu" et "rapproche-toi encore un peu".

Une heure plus tard, alors que je pense au temps qu'on perd et au retard que je prends par rapport au reste de l'équipe, Alan décharge la carabine et soupire.

— Y a que des lapins par ici, dit-il en se tournant vers moi. J'ai pas l'habitude de me mêler des affaires des autres, poursuit-il (je m'agrippe au volant), mais je voulais te dire que je pense que c'est pas une mauvaise chose que vous soyez ensemble, Greg et toi.

J'attends un *mais...* qui ne vient pas.

— Vous êtes tous les deux des braves types et le truc c'est que ça fait longtemps que je connais Greg et c'est un brave type.

La chaleur devient étouffante dans le pick-up et je me demande si je devrais repartir ou s'il serait malpoli de démarrer maintenant.

— Et toi, t'es un brave type et je pense que deux braves types ensemble, c'est une bonne chose.

Alan a le visage cramoisi, je me demande pourquoi il nous impose ce discours.

— Bref, merde, là où je veux en venir, c'est que, dans la vie, il faut savoir ignorer les barjos, et tu sais, il y en a un ou deux dans l'équipe. Pas forcément de mauvais bougres, mais... ils se sentent peut-être seuls.

— Je suis pas sûre de...

— Bon, ce que j'essaie de te dire, nom de Dieu, c'est de pas t'occuper de ce que Clare raconte. Il est cinglé, c'est un brave type, mais il est barjo et ça s'est pas arrangé depuis cette histoire avec le gamin... (Alan hoche la tête.) La mère d'Arthur a envoyé une lettre – il essaie d'apprendre à écrire de l'autre main, quel progrès ! Le gamin sait à peine lire. Mais bref...

— Clare t'a dit quelque chose ?

— C'est pas la question.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Je garde une voix posée et fixe les yeux sur le flou de chaleur dans le lointain.

— Je m'en fous, répond Alan. Je me contrefous de ce qu'a fait mon équipe dans le passé. Merde, moi aussi j'ai eu des soucis, on a tous eu des histoires avant – si tu peux m'en trouver un seul qui a choisi de venir bosser ici sans tache dans son passé, je suis prêt à payer pour le voir. Prends Denis : il fait ce boulot depuis toujours, nom de Dieu, depuis cinquante ans. Mais tu crois peut-être qu'il a pas fui quelque chose ?

Il me regarde. Je comprends qu'il veut me confier un secret et une question me traverse l'esprit : et toi, Alan, qu'est-ce que tu as fui ?

— Ce que j'essaie de te dire, poursuit-il, c'est que Clare arrête pas de se plaindre, une vraie chieuse. Un brave type, mais une vraie chieuse. Et je me fiche de lui ou de son histoire. N'oublie pas que Clare et Greg sont les meilleurs copains. Il se conduit comme un con parce qu'il est jaloux, mais il peut pas l'admettre parce que... parce qu'il est con, justement. C'est dur pour lui d'être attrapeur. Bref, ce que je veux dire, c'est que tu devrais peut-être essayer d'en parler avec Greg – encourage-le à sortir un soir avec Clare, tous les deux. Ça le calmera peut-être un peu. Clare va bientôt partir pour une semaine, ça fera pas de mal non plus.

— C'est pas comme si je forçais Greg à traîner avec moi.

Je me sens rougir, dominée par une colère inattendue.

— C'est pas ce que je dis – tout ce que je dis c'est que si on veut continuer à vivre tous ensemble comme on le fait, ce serait peut-être une solution... tactique.

Il renifle bruyamment. Cette affaire est allée plus loin qu'il ne le souhaitait.

Dans le silence qui suit, il attrape les lapins par les oreilles et les sort par la fenêtre. Ils ont tous été abattus nettement, en haut du dos. Il les brandit bien haut, en respirant par la bouche et en regardant les perles de sang épais s'égoutter sur la terre orange.

— Je pensais les ramener à Sid, il pourrait peut-être nous faire un civet ou un truc dans ce genre.

Une mouche se pose sur la plaie d'un animal. Il prend de l'élan et projette les lapins morts en un grand arc, loin du pick-up.

— De toute façon, Sid aurait fini par leur donner un goût de merde, conclut-il.

On repart vers la ferme, je brûle d'impatience de reprendre le boulot.

— La pêche était bonne ? me demande Greg.

Je lui souris, je n'ai pas envie de parler. Clare me tourne le dos. À la pause cigarette, Sid déboule, le visage rouge vif et furibond.

— Bon, quel est le couillonnard à la mords-moi-le-nœud qui a fait ça ? demande-t-il, planté devant la table.

Je scrute la rangée d'hommes en essayant de déterminer qui a fait quoi. Clare ricane sous cape.

— Qu'est-ce que c'est que ce cinéma, bordel ? demande Alan en entrant.

Sid détourne son regard foudroyant de la table.

— Viens voir.

Il part vers l'arrière-salle où la cuisine est installée ; nous nous levons et le suivons. Tout le monde s'assemble autour du bidon de farine et quand Sid soulève le couvercle, l'empreinte d'une paire de fesses apparaît nettement.

— C'est pas drôle, bordel de Dieu ! hurle Sid tandis que tout le monde éclate de rire.

Greg est plié en deux, comme en proie à de terribles souffrances.

— Bon, on peut déjà disculper une personne, déclare Alan en s’essuyant les yeux. (Il montre une autre empreinte à côté des fesses.) Le coupable a une paire de couilles.

— On monte à Boodarie la semaine prochaine, annonce Alan au dîner. Putain, fait chaud comme dans les tripes d’un chien, là-haut.

Ce sera le plus au nord où je serai allée depuis que je suis partie mais les gens de Hedland ne se mélangent pas à ceux de Boodarie. Ce qui ne m’empêche pas d’avoir la gorge sèche, je descends une bière salvatrice.

Sid fait du pain avec la farine de fesses aux charançons, la miche se rassit et durcit comme de la pierre au milieu de la table. Personne ne veut la toucher, même pas Stuart, pas même avec une fourchette.

La lumière est éteinte et Greg a ses gros pouces plantés dans les creux de mon bassin ; le hangar est chaud est sec. Je ne suis pas moi-même ce soir, j’ai l’impression que mes os sont devenus trop lourds pour ma chair. La chaleur s’accumule sous le toit en tôle et y reste piégée la nuit, ce qui fait somnoler les araignées. J’enroule une mèche de ses cheveux dans mes doigts, pour lui signifier que je suis avec lui et pour me rappeler de rester concentrée. Une grenouille coasse dehors, ça annonce peut-être que la pluie va bientôt s’abattre sur le toit. Les rares fois où il pleut, j’ai l’impression que le martèlement va faire tomber les araignées sur mon lit.

La grenouille s’arrête et un vent frais s’engouffre dans le hangar, le genre de brise qui précède la pluie. Greg soupire, je me rappelle où je suis, et je tire sa mèche un peu plus fort. Une grosse chose noire se faufile à l’intérieur et se déplace sans bruit le long du mur du fond puis sous l’établi. Je bondis hors du lit, donnant un coup d’aine à Greg en pleine figure et lui arrachant une touffe de cheveux.

— Mais bordel..., dit-il en se couvrant le visage des deux mains.

— Quelque chose est entré, lui murmuré-je, même si c'est inutile avec le bruit qu'il fait.

— Quelle chose ?

Il examine la paume de sa main pour voir s'il saigne du nez puis palpe l'endroit où je lui ai arraché des cheveux.

— Merde alors, manquait plus que ça.

— Sous l'établi, un gros truc.

Il me regarde et change d'expression.

— Gros comment ?

Je tâtonne sous le lit à la recherche du marteau. Je n'arrive pas à le trouver dans le noir. Greg se lève et secoue la tête pour se remettre les idées en place. Il s'approche de l'interrupteur à pas de loup et allume la lumière. Les pulsations du néon ne font que projeter des ombres.

— Comme un gros chien.

Le néon se calme, mais il reste des ombres et des coins secrets. L'établi est recouvert d'une bâche bleue qui dissimule tout l'espace en dessous. Greg empoigne un tuyau de fer posé contre le mur. Je me réjouis qu'il ait gardé son slip – je pense : ce serait tellement pire s'il était nu. Je l'ai fait saigner du nez, mais il n'en tient pas compte, il laisse couler le sang sur sa lèvre en agrippant le tuyau à deux mains comme une batte de cricket. Il s'approche lentement et prudemment de l'établi, les yeux scrutant toutes les nouvelles zones d'ombre. Je sens les poils qui se dressent sur ma nuque. J'essaie de ne pas penser à Kelly, ni de m'imaginer Otto devant la porte, un fusil à la main. Qui nous regarderait, son coupe-chou prêt à frapper. Il abattrait Greg d'une balle, puis il prendrait son temps pour m'achever. Kelly mordrait le vide autour de mon visage en me regardant mourir. Otto me trancherait une main qu'il donnerait à sa chienne en récompense. J'ai beau me dire : Kelly est morte, ce n'est pas d'un grand réconfort.

Je saisis le coin de la bâche, lance un regard à Greg qui lève les bras, prêt à frapper si quelque chose en sort. Il me fait signe de compter jusqu'à trois, je m'accorde à lui et tire la bâche d'un coup sec. Il n'y a rien sous l'établi. Greg a les bras qui en tombent, le cylindre dégringole bruyamment par terre.

— Putain, si t'étais pas d'humeur, ç'aurait été plus simple de me le dire.

Je le regarde pour voir s'il plaisante, mais je n'arrive pas à savoir.

Plus tard, alors qu'il dort à mes côtés, je descends du lit en prenant soin de ne pas le réveiller, j'enfile une chemise et un short, et je sors du hangar. Il fait plus froid dehors. Je m'applique à respirer, j'avale l'air frais et souffle le chaud. Le ciel est pétillant d'étoiles. Assise sur la clôture, j'écoute les cigales et les oiseaux de nuit, les bandicoots, les rats et tout ce qui vit dehors, qui respire avec moi. Non loin de là, les moutons forment un amas dense et silencieux. J'éprouve le désir de me retrouver seule, de ne répondre de personne, de me sentir en sécurité dans un endroit lointain où personne ne me connaît. Je perçois un léger mouvement derrière moi et me tourne juste à temps pour apercevoir une ombre à l'entrée du hangar. Mais c'est Greg, je reconnais sa silhouette ; il ne veut pas que je l'aie vu, je ne veux pas qu'il m'ait vue, et lorsque je reviens au lit une heure plus tard, il fait semblant de dormir, alors je l'imité et bientôt nous dormons tous les deux. Le lendemain matin, il observe mon visage attentivement.

— Putain, me dit-il, on dirait que t'as les deux yeux au beurre noir.

Le poste de police sentait la soupe à la tomate. Une policière à queue de cheval m'accueillit avec un grand sourire.

— Bonjour madame, en quoi puis-je vous être utile aujourd'hui ? me demanda-t-elle avant de rosir.

Garée en face du commissariat, je m'étais donné un petit moment pour préparer ce que j'allais raconter, mais dès que j'avais tiré le frein à main, des visages étaient apparus à la fenêtre du poste. J'avais essayé de les ignorer, de faire exactement et au même rythme ce que j'aurais fait si personne ne m'avait regardée, mais j'avais perdu mes moyens. J'avais l'impression d'avoir les bras trop longs. En traversant la rue déserte, mes fesses avaient exercé plus d'autorité sur mes jambes que d'habitude et je m'étais bêtement trémoussée en montant les marches.

J'avais réfléchi aux preuves dont je disposais. Je devais garder mon calme et m'exprimer avec clarté. J'avais fait défiler la journée de la veille dans mon esprit en anticipant des choses à signaler quand on me demanderait : avez-vous remarqué quoi que ce soit d'inhabituel ?

La météo avait annoncé de la neige en début de soirée, mais mes moutons avaient appris la nouvelle avec indifférence : blottis les uns contre les autres, ils m'avaient attentivement regardée leur pulvériser les pieds avec un

traitement contre le piétin. Lorsque j'avais eu fini, vers quinze heures trente disons, Dog s'était roulé dans de la merde d'oie et j'avais été giflée par des petits cailloux de pluie portés par le vent qui se levait. J'avais descendu la colline face au vent marin, plein sud. Il faisait froid, quelques feuilles mortes s'accrochaient aux hêtres. Dog fonçait devant moi, à l'orée du bois, son poil noir se détachant sur le noir plus mat des arbres, les oreilles dressées. Puis il avait été avalé par l'obscurité, faisant fuir une volée de merles qui avaient bruyamment protesté en s'installant dans d'autres arbres, où ils gonflaient leurs plumes et hochaient la tête. Il poursuivait sans doute un des premiers lièvres de la saison qu'il n'avait aucune chance d'attraper. Dog allait réapparaître dans une dizaine de minutes, la langue rose et lasse, le ventre couvert de boue.

J'avais cherché des traces de pas suspectes, des crottes ou des poils accrochés aux clôtures, mais je n'avais trouvé qu'une collection de pelotes de buse. Je les avais glissées dans mes poches où j'avais tâté leur enveloppe poudreuse, comme des animaux compacts aux os de pattes repliés à l'intérieur de leur corps gris duveteux ; mes doigts les avaient réduites en poussière tandis que je marchais.

Je m'étais arrêtée à l'abri des buissons d'aubépine marquant la limite entre le pré du haut et celui du bas, devant l'échalier ouvrant sur la piste cavalière qui rejoignait le sentier côtier. Debout sur l'échalier, on parvenait à voir les bois dans le pré du bas, ainsi que mon cottage aux deux étages ratatinés à flanc de colline. J'avais fumé une cigarette. Dans le pré du bas, une des brebis broutait l'herbe encore assombrie par le sang de sa consœur. Les moutons ne sont pas de nature rancunière.

Au pied de l'échalier, la terre était jonchée de mégots. Pas la marque que je fumais – il s'agissait de cigarettes sans filtre dont le bout avait été aplati à force d'être mâchouillé. J'en avais compté sept.

Saloperies de gamins, avais-je dit à Dog.

J'avais terminé ma cigarette et écrasé le mégot sur l'échalier, sur le bois noirci par les autres fumeurs. J'avais recueilli les mégots et les avais entassés dans ma boîte d'allumettes. Nous avons emprunté la piste cavalière et rejoint la plage au moment où le soleil commençait à disparaître derrière les nuages.

J'avais entendu un grondement peut-être dû au tonnerre ; Dog s'était aplati par terre, puis il s'était relevé en me regardant.

— Je n'y suis pour rien, lui avais-je dit.

Il avait accepté cela et continué à fouiner dans les herbes tranchantes où il dénichait souvent quelque animal venu y crever. Il était impossible de savoir combien de temps ma brebis avait survécu, sur quelle distance elle s'était traînée avant de mourir, ni ce qu'elle avait vu.

Nous avons rapidement arpenté la petite baie et j'avais vidé la poussière d'os et de poils de mes poches. Poussés par le vent, nous avons remonté la colline dans les dernières lueurs du jour.

Les corbeaux étaient juchés sur les arbres comme des boutons de fleur. Un grondement d'estomac m'avait rappelé le poulet que j'avais acheté le week-end. J'aurais dû le cuire au pot, mais ça prendrait du temps ; j'allais probablement l'aplatir d'un coup de poing, le mettre au four et le manger avec du pain dès qu'il serait prêt.

J'avais pris le virage du sentier et m'étais arrêtée net. Un homme s'abritait derrière la haie, les mains dans les poches de sa veste ; il regardait droit devant lui. Il portait un costume, une écharpe en soie lui couvrait le bas de la figure. Il avait les cheveux plaqués au visage et un sac plastique pendait à son poignet. J'avais continué de marcher comme si je ne l'avais pas vu, mais j'avais fait craquer mes articulations à force de serrer les poings. Je pouvais le sentir, une odeur de vieux légumes. Nous nous étions empressés de rentrer à la maison, le poulet m'était sorti de l'esprit. Dog avait poussé un grondement sourd, mais il était resté près de moi.

— Putains de gamins, avais-je dit à nouveau, pour moi-même, juste pour dire quelque chose.

Je m'étais efforcée de ne pas courir. J'étais entrée chez moi et j'avais chargé mon fusil. J'avais regardé le téléphone et verrouillé la porte.

— Je voudrais signaler une violation de propriété, déclarai-je.

La policière s'empressa de taper quelque chose sur son ordinateur, puis releva la tête.

— Quel est votre nom, s'il vous plaît ? (Elle me regarda de la tête aux pieds d'une manière qu'elle estimait discrète.) Et aussi, euh, votre âge ?

Un policier entra par une porte derrière l'accueil. Il avait les tempes grisonnantes et un pull douillet par-dessus celui de l'uniforme.

— Je vais m'en occuper, Gracie, dit-il en plastronnant.

Le visage de la femme s'assombrit.

— D'accord, sergent, dit-elle en continuant de tapoter à toute vitesse sur son clavier.

— Par ici, je vous prie.

Le sergent ouvrit une porte en plexiglas affichant un panneau DÉFENSE D'ENTRER et m'invita à le suivre. La policière nous observait du coin de l'œil. Mes fesses reprirent le contrôle de mes jambes.

— Il fait un vrai temps de cochon, non ?

J'acquiesçai.

— J'ai dû mettre une double couche de pull-overs.

Il sourit en jouant avec le col de son lainage.

— On a eu un mois fou, m'expliqua-t-il en me guidant dans un couloir. Entre Noël, le réveillon du Premier de l'an et la fête de la bière *real ale*, ils arrivaient du continent par cars entiers.

Des visages nous regardaient chaque fois que nous passions devant une porte, des gens se tordaient sur leur chaise pour me voir.

— Ah bon, dis-je.

Il ouvrit la porte de son bureau et fronça gentiment les sourcils en poussant un petit rire.

— C'est avant tout un problème de logistique.

Il me montra une chaise, s'assit à son bureau et se carra sur son siège. Je remarquai la fenêtre qui donnait sur l'orée de Hurst Forest et sur les antennes des télécoms hérissées de piquants qui annonçaient la prison, dissimulée au plus profond des bois.

— Voyez-vous, les organisateurs du festival ne distribuent pas de carte de l'île, alors je dois envoyer mon équipe pour faciliter la circulation : dire aux autocars où ils peuvent se garer, répondre aux questions, c'est nous qui gérons toute l'affaire, au final.

— Je vois.

— Si vous voulez mon avis, c'est la faute des bailleurs de fonds : ils ne devraient pas organiser de festival sans disposer des moyens d'embaucher le personnel requis et nécessaire.

Il donna un coup décidé sur le bureau ; je m'agitai sur mon siège. Il y eut une pause.

— J'aimerais signaler une violation de propriété.

Il fit une drôle de tête.

— Ça, c'est un accent qu'on n'entend pas tous les jours par chez nous. Je ne l'avais pas remarqué avant, mais je ne crois pas me tromper.

Je souris de toutes mes dents et repris mon souffle pour continuer, mais il ne m'en laissa pas le loisir.

— Mon gendre est australien, m'annonça-t-il en hochant la tête. Ils se sont rencontrés lors d'une conférence à Singapour, incroyable... Elle est DRH.

J'essayais de calculer combien de temps la politesse exigeait que j'attende avant de revenir à nos affaires.

— Ils se sont installés à Adélaïde – bien sûr ma bourgeoise n’arrête pas de me tarauder pour qu’on y aille, mais moi je préférerais qu’ils viennent ici. Faut dire que j’ai une sainte frousse des araignées, vous savez combien d’espèces différentes vous en avez, là-bas ?

— Je...

— Près de trois mille. Vous savez combien de personnes se font piquer chaque année ? Près de quatre mille. (Le policier bascula en arrière et me regarda.) Vous pouvez faire le calcul.

— Écoutez, lui dis-je. (Sourire, dents.) C’est juste que j’habite seule et...

— Ah oui, c’est isolé, là-bas, quand on est seule. Une jeune femme comme vous devrait se trouver quelqu’un. Ça vous remonterait le moral.

— Ce n’est pas la question, expliquai-je en essayant de ne pas trop me crispier. Il y a quelqu’un qui tue mes brebis et maintenant j’ai repéré un salopard qui rôde sur mes terres.

— Alors comme ça vous êtes fermière ? Dans le mouton ? Faut voir à ne pas mettre la lampe sous le boisseau, c’est un dur boulot.

— Oui, bon, est-ce qu’on pourrait... ?

J’avais beaucoup trop chaud.

Son visage changea totalement d’expression.

— Fort bien, je vais prendre votre déclaration en main courante, comme ça, vous vous sentirez mieux et vous pourrez retourner à vos moutons, vite fait bien fait.

— Parfait, merci.

Il sortit un stylo et un bloc-notes d’un tiroir.

— Je n’ai jamais pu me faire aux ordinateurs, je donnerai mon brouillon à Gracie et elle mettra tout au propre. Alors, voyons, commençons par votre nom, mon poussin.

— Comment m’avez-vous appelée ?

L’atmosphère se figea.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Quelqu'un toussa dans la pièce voisine. Ils étaient sans doute en train de nous écouter. Le sergent me regarda d'un air légèrement surpris, avec un petit sourire en coin.

— J'ai besoin de votre nom.

Je me mordillai le bout de la langue.

— Jake Whyte.

— Adresse ?

— Cottage du garde-côte, à Millford.

Il me regarda comme je m'y attendais.

— Ah bien sûr, je comprends mieux maintenant. Vous vivez dans la maison du vieux Don Murphy.

— Oui, je l'ai achetée à Don.

— On ne vous voit jamais par ici. On se demandait tous quand vous alliez montrer votre tête.

Je souris. Montrai encore plus de dents.

— Vous devriez passer au pub, vous faire quelques amis, vous vous sentiriez moins seule.

— Je ne me sens pas seule.

— Si vous le dites...

— Deux de mes brebis ont été tuées.

— Un chien errant ?

— Non, elles ont été étripées, complètement déchiquetées.

— Vous savez, les chiens sont capables de choses incroyables. Un jour j'ai vu un croisé lévrier attaquer un renard et il l'a éventré d'un *simple coup* de museau dans les côtes – sans les dents, mais le renard était fichu. Ils ne font pas long feu après ça, vous pouvez me croire, il a plus ou moins recraché son estomac. J'aime autant vous dire que c'était pas un spectacle pour les âmes sensibles.

— J'ai vu des jeunes traîner autour de chez moi.

— Cette île ne vaut rien pour les jeunes, je vous l'accorde – à partir d'un certain âge en tout cas. Ils s'ennuient. Le Festival Real Ale est à peu près tout ce qu'ils ont comme divertissement, et ils ne sont même pas censés y être. (Il pointa son stylo vers moi.) Mais je vais vous dire ce que je vais faire : je vais leur en toucher deux mots et leur interdire de vous importuner.

— Comment saurez-vous desquels il s'agit ?

Le sergent se tapota l'aile du nez.

— J'ai une idée assez précise de l'identité des auteurs de troubles, dans le coin. Où les avez-vous vus ?

— Dans Military Road.

— Military Road ? Mais vous ne m'aviez pas parlé de violation de propriété ?

— Non, c'est quelqu'un d'autre, j'ai vu un intrus sur la piste cavalière près de la mer.

— Il n'était donc pas vraiment sur votre propriété ?

Résistant à l'envie de renverser son thé, je m'agrippai aux accoudoirs et m'adressai à lui lentement et distinctement :

— Il faisait nuit et il n'avait rien à faire là.

Le sergent plissa les yeux.

— Et vous, qu'est-ce que vous faisiez à cet endroit ?

— Je me promenais, mais j'habite juste à côté ! Écoutez...

Il bascula sur son siège.

— Voyez-vous, mademoiselle Whyte, le truc, c'est que personne n'a rien fait.

— Et mes brebis...

— Les moutons, ça meurt sans arrêt – on dirait qu'ils font tout pour se faire tuer. C'est ce que disait mon oncle et il était bien placé pour le savoir, il avait une ferme de quarante hectares au pays de Galles, des agneaux têtes

noires qu'il élevait, y a pas plus tendre, comme viande.

— Je n'ai pas l'impression que vous me prenez au sérieux, lui dis-je en ayant le sentiment de n'avoir jamais rien dit de plus pitoyable.

Le sergent se fit mièvre et il me parla d'une voix douce.

— Je vous prends très au sérieux, mademoiselle Whyte. Je prends votre bonheur et votre santé très au sérieux. Vivre seule avec toutes ces responsabilités ? Une femme de votre âge ? Ça ne peut pas être bien bon. Vous devriez venir faire un tour en ville de temps en temps, vous avez besoin d'amis. Dommage que le festival soit passé, parce qu'en dépit de mes griefs, c'est aussi l'occasion de bonnes rigolades.

Il ferma son carnet et me fit un grand sourire.

Je clignai des yeux et fermai la bouche. Je me levai et essayai de ne pas trébucher en traversant le couloir. Le sergent s'empressa de me suivre.

— Vous pouvez toujours venir nous voir si vous êtes inquiète. Et si vous revoyez ce type – et qu'il se trouve sur vos terres –, avertissez-moi.

La policière m'observa me débattre avec la poignée de la porte en plexiglas que le sergent dut m'aider à ouvrir. Il essaya de me guider en me touchant le coude, mais je m'écartai d'un bond.

— Doucement, me dit-il comme si j'avais perdu l'équilibre.

Je descendis lourdement les marches du commissariat ; une légère pluie crachotait sur mon visage bouillant.

— J'ai une idée, lança-t-il alors que je montais dans mon pick-up. Amenez donc quelques côtelettes ou un gigot pour la loterie de viande, c'est tous les mercredis au Blacksmith – vous ne manquerez pas de vous faire des amis !

J'avais vaguement conscience qu'il faisait des signes pour me dire au revoir. Je ne lui rendis pas la politesse.

Il était tôt, mais je vis de la lumière dans le salon de thé et la voiture de la propriétaire dans l'allée. Je tambourinai à la porte, posai mes mains en coupe contre la fenêtre et regardai à l'intérieur. La dame, qui n'était pas un mauvais

cheval, leva les yeux sur moi en articulant : c'est fermé. Mais je ne bougeai pas d'un poil, je restai à la regarder. Elle m'observa longuement avant de finir par céder ; elle s'approcha de la porte en hochant la tête. Je m'écartai pour lui permettre d'ouvrir la porte.

— C'est fermé. Nous n'ouvrons pas avant onze heures : le car ne circule pas encore.

Le car était un petit tacot jaune qui charriait les touristes de la grotte des Contrebandiers jusqu'au salon de thé, qui s'était octroyé le titre de site pittoresque. Il donnait sur la mer grise, mais du côté du large, de telle sorte qu'on ne pouvait pas voir le continent. À la mauvaise heure du jour ou en été, il était bondé de familles et d'enfants qui braillaient, faisaient tout un tas d'histoires et s'engueulaient. J'essayais toujours de les devancer, de façon que la salle soit en ordre, avant que les tables ne soient collantes et que l'air ne soit pollué par les bâillements d'ennui des pères et les pets des enfants.

Je ne trouvai rien à lui dire, je restai plantée là. J'en avais besoin. La femme soupira et finit d'ouvrir la porte pour me laisser entrer.

— Ça ne peut pas continuer comme ça, me dit-elle, tandis que j'essuyais mes bottes sur le paillason. Je n'ai pas préparé la salle – j'allais faire les sols. Jacob ne m'a pas encore livré les scones, alors il faudra faire avec ceux d'hier. (Elle n'attendit pas de réponse, elle m'indiqua une table près de la fenêtre où je m'installai.) Et je n'ai pas encore mis les tables, alors il va falloir attendre.

Je ne répondis pas : ne vous en faites pas, inutile de dresser une table pour moi, parce que je la voulais dressée. Avec la nappe en papier blanc et le napperon hideux qui attendait l'assiette et le café. Je voulais le couvert complet qu'elle ne manquait jamais de disposer, comme s'il fallait un couteau, une fourchette et une cuillère pour manger un scone. Et trois cuillères différentes : une pour le café, une pour la confiture et une pour la

crème. Les pinces qui dépassaient du couvercle du sucrier. Une tasse à café blanche préchauffée à l'eau bouillante. Tout ça et la vue sur la mer grise, sans rien au-delà.

Même en colère, la femme restait aimable. Elle nettoya mes traces de pieds en retournant vers la cuisine, puis elle vint dresser la table tandis que je reculais pour la laisser disposer le tout. Elle disparut et revint, un tablier en dentelle blanche noué autour de la taille, peut-être un peu de rouge sur les lèvres. Elle ne prit pas ma commande, car elle savait déjà ce que je voulais. Lorsque j'étais arrivée sur l'île, je m'étais couverte de ridicule en lui demandant un thé à la crème du Devon.

— Je crains que vous ne deviez vous contenter de la crème de l'île.

Le scone était rassis, bien qu'elle l'eût réchauffé pour tenter de le ramollir. Ça n'avait aucune importance. Je dessinais dans la crème avec une cuillère, dans la confiture avec une autre et regardais la mer en ingurgitant le tout. Je n'aime pas la crème, mais je la tolère en buvant un café fort. Je me réchauffais les mains en tenant la tasse et fixais la chaise en face de moi comme si elle allait parler. Elle n'eut rien à me dire.

En arrivant sur le sentier qui menait à la porte, Dog dressa les oreilles et ses épaules s'étoffèrent. Je me léchai les lèvres en me représentant mon fusil, à l'étage, dans le placard. J'essayai d'ouvrir la porte sans faire de bruit, mais Dog entra en trombe, ses ongles cliquetant sur la pierre de la cuisine puis dans l'escalier. Je croyais avoir laissé un gros bâton de marche près de la porte d'entrée, mais il avait disparu. Quelque chose puait, comme un truc qui aurait giclé d'un animal. Je ne voyais pas Dog, mais je l'entendais aboyer et claquer de la gueule, je saisis une poêle à frire et je le suivis en la brandissant au-dessus de ma tête.

Un coup retentit sur le palier de ma chambre. Je gravis lourdement les marches en ébranlant la rampe. Sur le palier, Dog dansait autour d'un gros pigeon à l'aile anormalement tordue, le dos strié d'un filet de sang.

— Dog ! criai-je et il me regarda.

Sa rage avait disparu, il remuait la queue, une plume lui pendouillait de la gueule. Je baissai les bras et soufflai, appuyée à la rampe. Dog tira sa langue rose et je l’attrapai par la fourrure du cou avant qu’il s’y remette.

— Tout va bien, l’oiseau, dis-je. Tout va bien.

Il me regarda. Je vis son cœur palpiter dans sa poitrine, je n’eus qu’à me baisser et à le ramasser. Il me laissa l’attraper ; j’évitai avec soin de toucher l’aile écrasée. Son cœur vibrant s’apaisa entre mes mains. Dog gémit.

— Dog, le grondai-je. Non.

Il s’assit, puis se releva.

L’une des pattes du pigeon pédalait dans le vide et je remarquai qu’elle était baguée. Je tins l’oiseau contre ma poitrine d’une main et défis la bague de l’autre. J’y trouvai un numéro de téléphone, ce qui était parfait : je n’aurais pas à prendre la décision de lui tordre ou non le cou.

— Va chercher le téléphone, dis-je à Dog.

Nous y allâmes tous les trois et je composai le numéro.

L’homme qui décrocha ne dit pas son nom, il répondit un simple :

— Esler.

— J’ai un pigeon avec votre numéro de téléphone.

L’homme garda le silence.

— Il est blessé à l’aile.

— Il est mort ? demanda-t-il.

— Non, seulement blessé. À l’aile.

L’homme soupira.

— Placez-le dans un carton à chaussures, gardez-le au chaud et donnez-lui de l’eau. S’il passe la nuit, il vous dira quand il sera capable de voler jusqu’à la maison.

Et il raccrocha.

— Quelle tête de con, dis-je au pigeon.

Toutes les chaussures que j'achetais étaient enveloppées dans un sac plastique. Je jetai un autre coup d'œil à l'oiseau. Je remarquai que ses paupières inférieures s'étaient fermées, que sa tête pendait mollement sur son cou et que, pendant que je parlais au téléphone, je l'avais serré trop fort. Il était mort.

J'emmenai le pigeon, enveloppé dans un journal comme du poisson, jusqu'au rivage. Dog trépignait à côté de moi avec une lueur meurtrière dans les yeux et j'essayais de maintenir une ambiance sereine, pas comme si je me débarrassais d'un oiseau domestique que je venais d'assassiner. Ce n'était pas une belle plage pour une sépulture en mer. Une couche d'algues échouée sur les rochers grouillait de parasites. Des rochers noirs s'élevaient tout autour de telle sorte que si l'on n'était pas sûr du chemin pour remonter, on pouvait se sentir piégés. Les Anglais emmenaient leurs enfants dans les endroits les plus improbables – lors de mes premiers jours dans le cottage, j'avais trouvé une jeune famille avec de la boue jusqu'aux cuisses, qui pataugeait près de l'échalier des aubépines, perdue dans l'obscurité. Les parents portaient chacun un bébé sur le dos. La femme avait le visage strié de larmes ; l'homme était blême et s'était montré reconnaissant que je les reconduise à leur bed and breakfast.

— Vaut mieux pas se perdre dans ce genre d'endroits, leur avais-je expliqué avec délectation sur le chemin du retour. Vous étiez à quelques mètres seulement d'une falaise qui tombe à pic.

Ce qui était à moitié vrai.

Mon premier été sur l'île, je m'étais faite et à manger sur la plage, j'avais bu de la bière, emmitouflée dans une couverture en écoutant le déferlement des vagues et en regardant les lumières s'allumer sur le continent tandis que mes yeux s'habituèrent au noir de la mer et que la lune cheminait à l'horizon.

J'avais prévu de faire la même chose l'été suivant, mais les périodes entre deux pluies avaient diminué et une espèce d'odeur de caoutchouc brûlé ou d'ensilage flottait parfois au crépuscule sur la plage.

Dog mangea un crabe mort. Je l'entendis craquer la carapace, le réduire en poussière. La bruine dessinait une frange argentée sur sa fourrure. Il finit son crabe, puis aperçut quelque chose dans les herbes sèches du rivage et dressa les oreilles. Il remonta la pente, les genoux souples, disparut derrière une dune et accéléra l'allure en déployant les pattes arrière. Profitant qu'il était occupé, pour éviter qu'il ne pourchassât l'oiseau et ne le réduisît en poussière lui aussi, je fis quelques pas dans l'eau avec mes bottes en caoutchouc qui s'avérèrent avoir un trou chacune, trop petit pour être vu à l'œil nu, mais assez gros pour laisser entrer l'eau glacée qui m'irrita les talons avant d'imprégner mes chaussettes. Je déroulai l'oiseau de son journal et je le laissai flotter dans la mer. Il essaya de revenir plusieurs fois, mais après quelques encouragements, il dépassa les premières vagues, le poitrail blanc et sec, l'aile brisée tendue dans les airs au fur et à mesure qu'il s'éloignait. Il finit par couler, comme englouti par les eaux. Je fredonnai la chanson de *Titanic*.

Le pub pour tondeurs près de Kambalda n'est guère plus qu'un hangar en tôle avec un comptoir et des tables en traverses de chemin de fer. On y sert le whisky dans des mugs et tout le reste sort de boîtes de conserve. Le client est censé apporter sa glacière et je me promets d'en acheter une la prochaine fois que je vois un magasin, ce qui risque de ne pas se produire avant plusieurs semaines. Installée au comptoir, je fais tourner une tasse de whisky entre mes mains avec plus de lenteur qu'il ne le faudrait car j'éprouve une forme de sensation extracorporelle : comment me suis-je retrouvée dans ce bar en plein désert avec son odeur de barbecue provenant du côté ouvert du hangar, avec tous ces hommes, pas une seule femme dans les parages, et pourquoi me procure-t-il un réconfort étrange, et combien de temps me reste-t-il avant d'être retrouvée et de devoir aller ailleurs... ? Un des plus jeunes, Connor, s'approche et s'avachit à côté de moi.

— Ça va ? me demande-t-il.

J'acquiesce.

Il examine la crasse sous ses ongles, la trouve à son goût et se met à rouler une cigarette.

— Tu t'es pas trop mal adaptée, pour une nana.

Je lève les yeux. Il m'indique sa blague à tabac d'un haussement de sourcils.

— Merci.

Il sort une autre feuille pour m'en rouler une. Je me suis fait un ami.

— Et alors, où t'étais, avant ? me demande-t-il.

Un courant me traverse le corps.

— Je bossais pour mon oncle dans une [station](#)¹, au nord.

Je m'en veux de mentir, pas pour le principe, mais parce que c'est un mensonge idiot et que j'aurais dû mieux me préparer.

— Ton oncle a une station dans le Nord ? Où ça ?

Ne réfléchis pas sinon il saura que tu racontes des histoires.

— Marble Bar.

— Marble Bar ? Je connais bien Marble Bar – j'ai peut-être déjà bossé chez lui. Comment il s'appelle ?

Je sens la sueur perler au-dessus de ma lèvre supérieure et sur mon front. Je lutte pour contrôler la rougeur de mon visage.

— Il est mort. C'était atroce, il est mort.

Connor grimace.

— Putain, c'est pas une bonne nouvelle, désolé.

Il semble mal à l'aise, mais il ouvre la bouche et je sais qu'il veut toujours connaître le nom de l'oncle, alors je m'empresse de lui sortir une histoire sans réfléchir :

— Il s'est fait piétiner.

Connor semble à nouveau sur le point de poser une question mais je le devance en précisant :

— Y avait une tempête, les moutons ont paniqué – ils sont devenus fous.

Je suis persuadée qu'il n'a jamais entendu parler d'homme piétiné à mort par des moutons ; je lis sur son visage qu'il croit possible que je plaisante et pour couper court, je lui dis :

— La tête arrachée d'un coup net.

Qu'il me croie ou non, Connor a les yeux écarquillés et ne posera plus de questions. Il me prend peut-être pour une tarée, ce qui ne me dérange pas. Il lève son verre.

— Ben merde alors. Enfin, bon sang, c'est le genre de truc qui peut arriver quand on bosse dans ces coins-là. Les moutons sont de vrais salopards écervelés : aucune loyauté, pas comme les chiens.

Il me tend la cigarette roulée et me donne du feu avant d'allumer la sienne. Il trinque doucement, sa canette contre ma tasse.

— À ton oncle...

Il attend que je complète.

— John.

C'est le prénom de papa, un nom qui semblait toujours trop sophistiqué et européen pour lui.

— À l'oncle John.

Nous vidons nos verres et allons nous asseoir à la table.

Clare tarabuste le gamin ; il lui colle des surnoms qui ne veulent rien dire mais qui font rougir ses joues pâles. Comme si son vrai nom, [Bean](#)², ne suffisait pas... Couilles fraîches, Téton amer, Touffe de saule : il refuse de laisser le gamin tranquille, mais c'est plutôt drôle.

— Allez, Gnon sur les roustons, lui dit Clare, montre-nous où t'as caché ta bite ?

Clare tire un tabouret en face de moi et fait signe à Bean de s'asseoir.

— Voyons si tu vas gagner le bras de fer contre [Alice the Goon](#)³.

La plupart des hommes rient, mais pas tous. Nous profitons d'un moment de calme pour nous regarder, Bean et moi. Je préférerais éviter cet épisode et lorsque le gamin s'installe en face de moi avec son air de détermination avinée, je suis brièvement tentée de le laisser gagner : les autres lui ficheraient peut-être un peu la paix. Mais c'est impossible, je le sais dès que je pose le coude sur la table. Bean va devoir assurer sa défense tout seul ; il

est peut-être petit et maladroit mais moi je suis une femme dans une ferme à moutons. Nous nous prenons la main au-dessus des traverses, plaçons nos coudes de façon à satisfaire tout le monde et les paris commencent. Je croise le regard de Greg qui me sourit en misant vingt dollars. Le biceps blanc de Bean est gonflé comme une pomme de terre nouvelle ; ils gueulent tous le compte à rebours. Le gamin a le visage rouge, féroce, les lèvres tendues, les dents exposées ; ce n'est pas gagné d'avance. Il a de la force, mais c'est la force du désespoir, un peu comme dans ces histoires d'enfants qui soulèvent des camions pour libérer leurs parents coincés dessous. Nos poings vacillent au milieu, mais Bean a vite épuisé l'assurance de son élan initial ; il transpire, fatigué et foutu. Je commence à appuyer sur son bras tandis qu'une énorme déception s'affiche sur son visage. Il avait cru que son heure était venue, qu'il allait se hisser sur les épaules des hommes, devenir le héros de son propre film, plus fort qu'il n'en avait l'air... mais nous sommes descendus aux trois quarts, il n'a aucune chance de redresser le bras. Je finis de l'écraser et tout le monde hurle et m'acclame. Bean pose la tête sur son bras vaincu.

Plus tard, lorsque je suis soûle et que Bean a été relégué en bout de table où Denis lui pose de temps en temps des questions sans écouter la réponse, Greg s'assied devant moi et plante son énorme bras sur la table. Je ris, il rit aussi, et je lève le bras comme si nous nous apprêtions à lutter, mais nous nous contentons de nous tenir la main comme ça.

— T'es une fille solide, me dit-il.

Le lendemain, je me réveille dans les bras de nounours de Greg. Je retiens ma respiration et compte jusqu'à cinquante. Bon, me dis-je, bon, et je fais l'état des lieux de mon corps en commençant par les pieds. Tout est tiède et rien ne me fait mal hormis un petit torticolis car je me suis servie de son épaule comme oreiller. Son odeur est un mélange de lanoline et de sueurs nocturnes de whisky.

Le soleil est levé, le gong ne va pas tarder à résonner, le boulot va commencer, la gueule de bois me serpente dans les intestins et j'essaie de rouler doucement hors du lit. Je suis assise et presque debout quand Greg bondit en poussant un rugissement de lion ; il grogne et gronde dans mon cou en me serrant très fort. Il me faut quelques secondes pour comprendre que c'est une blague et en rire.

Comme les autres fois où ça a eu lieu, nous passons le reste de la journée à échanger des petits regards ; je m'inquiète, me sens bien puis mal, je trébuche. C'est d'une simplicité que je croyais impossible. À la pause clope, il s'assied en face de moi sur le banc, me touche le genou sous la table et me fait un clin d'œil lorsque je le regarde. J'en suis au point où, quand il me touche, je ne pense même pas à le repousser. Je vais même jusqu'à me surprendre lorsque, passant derrière lui, penché sur une cuvette pour se laver les mains, je lui mets une claque sur le derrière sans réaliser immédiatement ce que je suis en train de faire. Il sursaute et me décoche un sourire qui lui fragmente le visage – c'est un visage que j'aime, large et pas avare de sourires.

Clare ne vient pas manger et je m'aperçois qu'il est au téléphone derrière le hangar. Il hoche la tête en me regardant d'une manière qui me déplaît. Il me tourne le dos et raccroche. Je bois un grand coup et me sens mieux. Je suis parano, voilà tout ; je pourrais peut-être me décrisper en buvant.

— Qui c'était ? lui demande Greg quand Clare nous rejoint à table.

Il utilise rarement le téléphone, comme nous tous, si ce n'est ce pauvre Bean qui appelle Rockhampton pour parler à sa petite copine de seize ans qui lui manque.

Clare a l'air radieux.

— C'est juste Ben qui voulait nous rappeler qu'il est une tête de nœud. Il dit qu'il aime bien la fac et que la prochaine fois qu'on le verra, il aura la clim et il sera plein de thunes.

— Ha ! s'exclame Greg.

— Abruti, commente Connor.

Clare me regarde en souriant. Je gigote sur ma chaise.

Bean s'assied à l'écart des autres. Greg passe devant lui et pose une bière sur sa table sans un mot ; le visage du gamin s'épanouit et il a l'air heureux de mâcher sa viande en sirotant sa bière.

Plus tard, l'alcool met Clare de sale humeur et même Denis semble prendre plaisir à le taquiner.

— Tu deviens un peu mou de la brioche, dit-il en lui enfonçant un doigt osseux dans le ventre. T'as pas l'impression que ça te ralentit un peu au boulot ?

— Va te faire foutre, vieux salopard, lui lance Clare, mais Denis se contente de ricaner, les yeux brillants.

Denis est trop vieux pour être la cible de Clare, ce dernier s'en prend donc à moi.

— Tu sais, ils refusent d'emmener des femmes sur les bateaux parce qu'elles portent malheur. On raconte qu'une femme vêtue à bord, ça porte la poisse, elle déclenche la colère des mers.

Je me prépare et le regarde bien en face, mais il détourne les yeux. Je sais que j'ai l'air robuste, mais je sens un vilain battement dans mon cœur.

Il termine son verre d'un trait.

— C'est pas normal, je vous dis, pas normal ! Du temps de mon vieux, ils auraient jamais toléré un truc pareil.

— Pas si sûr, lui renvoie Greg. Ton vieux t'a bien donné un nom de fille, alors à mon avis, il avait les idées larges.

Tout le monde rigole un peu.

Greg sourit derrière son verre. Clare est rouge. Il se redresse abruptement et se balance pour se lever du banc.

— Vous êtes qu'une bande de sales pédés, dit-il avant de faire une sortie théâtrale dans la nuit.

Tandis que Greg souffle comme un pétrolier à mes côtés, dans ma tête, je prépare un contrat avec papa. Ça ne durera pas longtemps, je vais continuer à déménager. En échange il sombrera sous mes nouveaux souvenirs, pendant quelque temps seulement. Il n'existe plus qu'à travers l'argent sur mon compte en banque. Je peux gérer la situation car rien ici ne me relie encore à cette fois-là, avec ces gens-là, hormis les balafres de mon dos qui ont assez rosi pour sembler appartenir à un passé suffisamment lointain.

Le matin, Greg suit le tracé des cicatrices avec ses doigts.

— Elles sont trop mortelles, me dit-il d'une voix sincèrement admirative. Comment tu t'es fait ça ?

Je me tourne vers lui, le regarde et pense au compte à rebours : le moment où tout pourrait basculer.

— Mauvaise relation.

Greg se redresse dans le lit et me pose la main sur la nuque, comme si je méritais un peu de réconfort. Je me laisse brièvement aller à jouer la victime. Il soulève mes cheveux et je sens qu'il m'examine.

Il embrasse la vertèbre du haut et dit :

— Je vais le tuer.

Et voilà le mensonge qui revient, qui devient réel : un nouveau contrat signé, scellé et daté.

Un cri se transforme en hurlement. Greg bondit hors du lit, en slip, et se rue vers le bruit. Le temps que j'arrive au hangar, ils sont tous en cercle autour de l'affûteuse. Le sang a éclaboussé les murs ; Bean sanglote, par terre, en tenant ce qui lui reste de main. Greg essaie de la maintenir plus haut que son cœur, mais le gamin refuse et ne cesse de la regarder.

Quelqu'un est allé avertir les *Flying Doctors*, Alan sort de la maison, le visage à la fois blanc et rouge. Il écarte les hommes, s'accroupit à côté de Bean, examine sa main et tend le bras vers Connor.

— Donne-moi ton maillot, nom de Dieu, lui dit-il doucement.

Connor se déshabille.

— C'est bon, Arthur, dit Alan à Bean. Les secours arrivent.

Il déchire le débardeur en deux et le noue autour du poignet du gamin avec une fermeté qui me fait grimacer.

— Bon, y a rien d'irréparable, conclut-il.

Bean continue de sangloter. Il n'écoute rien.

— Mais qu'est-ce qu'il foutait sur l'affûteuse, bordel de merde ? nous lance Alan d'un ton furieux.

Clare, à l'arrière, se couvre le visage de la main. Il lève un bras.

— Il affûtait mes outils.

Un silence suit, plus profond qu'avant, et tout le monde se tourne vers Clare. Alan reste bouche bée, sans rien dire. Clare s'éloigne un peu de nous.

— On va prévenir ta mère, nom de Dieu, dit Alan à Bean. Elle sera là et t'attendra quand ils auront fini de te soigner.

L'avion atterrit, les secours s'inquiètent de la quantité de sang perdu et Alan décide de les accompagner à l'hôpital. Il aide l'ambulancier à porter Bean dans l'avion ; celui-ci a les lèvres bleues. Clare ne cesse de donner des coups de pied dans une souche.

Nous nous mettons au travail, je reprends le poste d'attrapeur sans qu'on me le demande, j'ai l'impression que c'est ce que je dois faire. Clare est lent et arrive à peine à assurer son quota. Personne ne parle. Le lendemain matin, Alan revient et on l'entend passer un savon à Clare derrière le dortoir.

— Mais à quoi tu pensais, bordel ? Putain, il a perdu une main, mon pote. Il sait même pas lire ce gamin, et il écrira jamais non plus, c'est certain. Quel putain de boulot il va pouvoir faire maintenant, bordel de merde ? T'as merdé

et bien merdé, mon con. J'ai dû le dire à sa mère – putain, je lui avais dit que je m'occuperais de lui.

Et ainsi de suite... sans que Clare réponde à aucune des questions d'Alan. Nous faisons tous semblant de ne rien avoir entendu et Clare vient reprendre le boulot en traînant la patte, livide. La plupart des gars s'arrangent pour lui tourner le dos, Denis marmonne quelque chose dans sa barbe. Mais Greg lui tape sur l'épaule et lui demande : “Ça va ?” Clare acquiesce et prend son poste. Je lui fais passer un mouton et c'est reparti, mais nous travaillons en silence.

Peu après midi, Alan entre et quand il me voit jeter une toison sur la table, il pète un plomb.

— Mais bordel de merde, tu peux m'expliquer pourquoi tu fais ça ?

Je me raidis et écarquille les yeux. Mais ce n'est pas moi qu'il engueule. Il se tourne vers Clare et le montre du doigt.

— Toi ! Espèce de bon à que dalle ! Jusqu'à nouvel ordre, c'est toi qui seras attrapeur, bordel de merde, pas Jake.

Clare en reste bouche bée.

— Je vais pas perdre un excellent tondeur parce que t'es pas foutu de t'occuper de tes affaires.

Je ne sais ni où regarder ni que faire. Personne ne bouge.

— Jake, où sont tes putains d'outils ?

— Dans ma chambre.

— Va les chercher, c'est toi qui tonds. (Je ne réagis pas immédiatement.)
Allez, file ! aboie-t-il.

Je détale et traverse la cour pour rejoindre ma chambre. C'est atroce : Clare est humilié, la vie de ce pauvre Bean est foutue, Alan est complètement barré, mais je ne peux m'empêcher de sourire.

2 *Bean* signifie haricot.

3 Personnage de *Popeye*.

Par la fenêtre de la cuisine, je regardai le soleil fondre derrière les bois. Les formes blanches des moutons s'estompaient sur l'herbe noire. Une fois l'air épaissi, assombri, je tirai les rideaux au-dessus de l'évier et allumai toutes les lumières.

Un mouton toussa bruyamment dans le pré du bas, Dog dressa les oreilles. Un ragoût mijotait sur le fourneau Rayburn. La radio diffusait les résultats de foot. Je dépliai un journal sur la table pour démonter ma tondeuse, affûter, graisser et astiquer les dents. Je pris mon temps, mis du café à chauffer, remuai le ragoût. J'affûtai chaque dent du peigne à la perfection. Je finis mon café, me servis un whisky et remontai ma tondeuse, puis je me demandai ce qui se passerait si j'essayais de tondre le chien.

Je coupai d'épaisses tranches de pain blanc et laissai l'empreinte noircie de mon pouce dans le beurre. Je me servis un bol de ragoût et un autre whisky pour l'accompagner. J'en versai aussi un peu dans le ragoût. La toux se fit encore entendre et je me souvins que j'avais déplacé toutes les bêtes dans le pré du haut, loin des bois. Je fis claquer ma tasse sur le bar et Dog gémit doucement. Je montai à l'étage chercher le fusil en essayant de ne pas penser à ce que j'allais en faire. On dit qu'en Angleterre on n'est pas plus avancé avec un fusil qu'avec un lance-pierre... Je commençais à en douter.

La nuit s'était installée, mais une pleine lune éclairait la prairie et glissait sur le dos des moutons du pré d'en haut. Dog laissa échapper un nouveau grognement sourd et la toux se répercuta en écho à l'intérieur du hangar à laine, pas à l'extérieur. Je restai immobile. Les moutons étaient figés à flanc de colline. Un véritable champ de fantômes.

Dog renifla à la porte du hangar et aboya. La toux résonna encore, suivie d'un gémissement cette fois-ci. Le sang palpitait dans mes poings. Sans doute un renard blessé, pensai-je, ou bien le vent qui s'engouffre dans une faille de la clôture, un simple bourdonnement dans mes oreilles.

La porte du hangar était entrouverte. L'intérieur était noyé dans une noirceur d'eau profonde. Dog s'y engouffra, j'armai le fusil et appuyai sur l'interrupteur. La lumière cliqueta, jeta des éclairs verts puis jaunes et, dans un coin, j'aperçus des instantanés de Dog qui attaquait un gros truc, mordait et grondait. Je restai un instant sidérée avant de braquer mon arme.

— Nom de Dieu ! hurla une voix d'homme.

Dog lui avait pris le poignet et tirait violemment.

— Mais vous êtes qui, bordel ?

Je hurlai et, à mon insu ou non, un coup de feu partit. Dog s'effondra et l'ombre d'un instant atroce, je crus l'avoir abattu, mais il était seulement terrorisé par les détonations. L'homme se couvrait le visage avec les mains, immobile. Mes bras tremblaient, je baissai le fusil. Je n'avais fait aucun mort et le type ne semblait pas blessé. Je m'agrippai à l'arme jusqu'à ce qu'elle touchât terre.

— Qu'est-ce que vous voulez ? C'est vous qui avez tué mes moutons ? Qui vous envoie ? beuglai-je.

L'homme ne répondit pas, il restait assis en se protégeant la figure.

Dog revint vers moi, il avait perdu toute agressivité.

— Qu'est-ce que vous voulez ? redemandai-je d'une voix forte.

J'envisageai de reprendre le fusil, mais je n'avais plus de force dans les bras, je les sentais, ballants, le long de mon corps.

— Je veux dormir, répondit l'homme. C'est tout ce que je veux.

Il avait une voix épaisse, pâteuse, un croassement. Il baissa les mains. C'était l'homme que j'avais vu près de l'échalier.

— Ce n'était pas la peine de me tirer dessus, reprit-il en croisant mon regard. Mon Dieu, vous avez une sale mine. Vous vous coupez les cheveux toute seule ?

Je m'avançai d'un pas pour le regarder dans la lumière verte. Il avait un sac de couchage humide sur les épaules.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? lui redemandai-je de ma voix la plus menaçante.

Il sentait l'alcool. Une barbe lui dévorait les pommettes. Sa main nue portait les marques des morsures de Dog. Je déglutis.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Je voulais seulement dormir dans votre hangar...

Sa phrase se conclut par une quinte de toux.

Je m'éclaircis la gorge.

— C'est vous ? C'est vous qui tuez mes moutons ? Vous êtes entré chez moi ? C'est vous qui cognez sur les murs de ma maison, la nuit ?

Il me fixa de ses yeux rosis par la toux. Sa mâchoire tremblait de froid.

— Je ne vous comprends pas, me dit-il.

Une moucheture de sang perlait sur sa lèvre inférieure ; il avait dû se mordre.

Il me regarda, un de ses yeux s'affaissa un peu.

— Je n'ai pas tué de moutons.

Il avait des difficultés à garder les yeux ouverts. Mon cœur pompait un sang épais.

— Je ne vous ai pas blessé, si ?

Il rouvrit les yeux.

— Mais qu'est-ce que vous racontez, maintenant ? me renvoya-t-il, exaspéré, comme si je l'importunais avec des questions ridicules.

La pluie avait repris et tambourinait sur le toit. Je ne savais pas comment le chasser.

— Si vous ne partez pas immédiatement, j'appelle la police.

Il ne répondit pas. Je l'observais un moment. Il ne bougeait pas, seul son torse se levait et s'abaissait, les poils de sa moustache voletaient avec son souffle. Je lui donnai un bon coup dans la jambe du bout de ma botte.

— Vous pouvez passer la nuit ici, lui dis-je. (Il écarquilla à nouveau les yeux.) Mais je veux que vous soyez parti demain matin.

— Merci.

— Si vous refusez de partir demain, je vous tirerai dessus.

Je n'avais pas fini de le prévenir qu'il avait fermé les yeux et s'était déjà endormi.

Il était assis à même la dalle en ciment, tristement enveloppé dans son sac de couchage humide. Je l'ai laissé comme ça, j'ai éteint la lumière et récupéré mon fusil.

Était-ce dû à l'air, au vent ? Ou peut-être au fait que, dans le noir, tous mes moutons s'étaient tournés pour me regarder. Ou que quelque chose s'était traîné depuis la mer et remontait péniblement le sentier, vers moi. Mais non. Ce n'était que la nuit comme je l'avais vue des milliers de fois avant, seule.

Une fois à l'intérieur, je regardai le téléphone, me représentai la tête du sergent et détournai les yeux. Je pensai à Don qui m'avait conseillé d'appeler les jeunes fermiers.

Je retrouvai les tranches de pain que j'avais coupées dans la cuisine. Je remis le café sur le fourneau et m'assis. Je me levai, allai ouvrir le placard du chauffe-eau et y trouvai une couverture rêche que j'apportai dans le hangar. J'entendis sa respiration sifflante depuis l'entrée et je n'eus pas besoin

d'allumer la lumière pour le trouver et savoir qu'il dormait. Je m'éclaircis la gorge plusieurs fois, mais ça ne le réveilla pas, alors je posai la couverture sur son corps et revins à la maison en me retenant de presser le pas. Je verrouillai la porte et vérifiai les fenêtres.

Je versai du whisky dans mon café et le montai dans ma chambre. Dog m'accompagnait. Je restai un moment assise au bord du lit, puis je redescendis avec Dog. Je lui montrai la porte d'entrée :

— Reste, lui dis-je.

Il haussa les sourcils, mais il s'allongea, le menton entre les pattes.

J'emportai la bouteille de whisky et redescendis une demi-heure plus tard pour trouver Dog roulé en boule sur le canapé. Je téléphonai à la maison et personne ne répondit, ils étaient tous sortis, ils vivaient leur vie à leur manière. Si le téléphone était toujours à la même place, dans le couloir, sur la même petite console en osier, il faisait face au jardin mal entretenu, envahi d'épilobes et de feuilles mortes, de serpents bruns et de mauvaises herbes. Les cassicans y attrapaient des souris qu'ils accrochaient ensuite aux branches du jacaranda, des souris et des campagnols. Je raccrochai. Dans un plat à rôtir, je rassemblai tous les couteaux que je pus trouver, puis après réflexion, j'ajoutai aussi la fourchette à découper et je montai le tout dans ma chambre. J'éteignis la lumière, tirai un tabouret vers la fenêtre et y appuyai le fusil. J'attendis que mes yeux se fussent habitués à l'obscurité puis je surveillai la porte du hangar, une tasse de whisky à la main.

Au moment où j'arrive à Kalgoorlie, il y a un sale bruit sous le capot du pick-up. J'ai percuté le kangourou il y a longtemps, me semble-t-il, mais il a causé plus de dégâts que je ne le pensais. Il n'y a aucun papier dans la boîte à gants, seulement du WD-40, un sachet de cacahuètes entamé et une boîte de préservatifs vide. Le mieux que je puisse faire, c'est de le vendre dans une casse. J'éteins le moteur dans le parking de la casse et compte une dernière fois ses cliquetis. Quand ils s'arrêtent, je sais que j'ai atteint une nouvelle étape.

Pendant le trajet, la liasse de billets de la boîte d'Otto s'est amincie et il m'est parfois arrivé de me trouver au volant du pick-up, la nuit, et d'envisager de reprendre mes anciennes activités. Mais c'est comme si je n'avais jamais connu cette personne-là. Rien que d'y penser – la chair, l'odeur et les bruits, la douleur et la sensation de vide qui suit, le goût qui fait tourner les boissons et s'épaissit dans la gorge –, je serre les poings si fort que je m'enfonce les ongles dans les paumes. Pendant que je dors dans la cabine verrouillée du pick-up, je rêve que je grince des dents jusqu'à ce qu'elles se brisent, qu'elles volent en éclats dans ma bouche et je me réveille en m'attendant à voir le visage d'Otto derrière la vitre. Je me réveille aussi certaines nuits en entendant quelqu'un chanter *Est-ce ta faute ou est-ce la mienne ? Je me sens perdu depuis quelque temps...* et il s'avère que c'est

seulement le chant de l'engoulevent, on dirait une perceuse ou une roussette râlant dans son arbre. Pendant que le soleil se lève, je m'observe dans le rétroviseur et soutiens mon regard jusqu'à ce que je devienne complètement floue, comme quand on répète son nom sans arrêt, jusqu'à ce que les sons ne veuillent plus rien dire.

J'obtiens seulement quarante-cinq dollars pour le pick-up, mais j'éprouve un certain plaisir à imaginer son démantèlement, membre après membre, sa plaque d'immatriculation clouée à un mur parmi des centaines d'autres, invisible et ignorée : mon dernier lien avec lui sera désintégré et intraçable. Avec l'argent restant, j'achète un sac de couchage, des vêtements de rechange et un sac à dos afin de ranger le tout.

— Sacrées foutues pognes, me dit un certain Alan en tenant mes mains ouvertes sur le comptoir du *Fleeced Lamb* de Kalgoorlie.

Sa manière strictement professionnelle de me tenir les paumes – un peu comme s'il examinait les sabots d'une chèvre – me détend.

— Tu t'en sortiras foutrement bien, ma grande, me dit-il. T'as l'air de pouvoir te démerder, bon sang, voilà ce que j'en pense. (Il me lâche les mains et vide son verre avant de me fixer à nouveau.) Je dirais que t'as la tête sur les épaules, et c'est ce qui me plaît, justement.

Alan est le mec que j'ai contacté à la suite de son annonce pour un job d'attrapeur. Dans le mouton, c'est le seul boulot qui n'exige pas de qualification poussée, seulement un niveau intermédiaire, mais l'entretien d'Alan est de ce genre : “T'as pas peur de ces foutus moutons ?” et quand je réponds que non, il jette un coup d'œil sur mes bras et l'affaire semble conclue. Il ne regarde même pas le CV d'une page que j'ai imprimé dans le cybercafé et qui est totalement fictif.

Le premier jour avec l'équipe d'Alan, je me sens mal, comme si je devais passer un test aux règles inconnues, mais personne ne s'étonne de voir une femme dans le hangar à laine dont le toit en tôle emprisonne et accentue la chaleur sur nos têtes. L'odeur est celle de pisse et de poils brûlés, mais j'ai senti pire.

— Je m'appelle Jake, dis-je aux hommes.

Je leur tends la main et ils me regardent tous les six, tous les six pareils, mêmes chapeaux et mêmes jeans, même peau tannée par le soleil et mêmes cheveux qui dépassent un peu sur les côtés.

L'un me lance :

— Salut, mon pote.

Deux autres me tendent la main.

Un type rabat son chapeau sur sa nuque pour mieux me voir et me sourit. Il a un visage large et des yeux bleus enfoncés.

— T'es le nouveau cuistot, mon pote ? me demande un gars à la moustache rousse.

Quelqu'un répond à ma place :

— Non, c'est Sid le cuistot. Sid Hargreve.

Je soupire, soulagée de ne pas avoir à servir des côtelettes brûlées et des œufs à tous ces gars.

— Elle va commencer comme attrapeuse, leur annonce Alan derrière moi, et on verra où ça mènera plus tard. (Il me donne une claque dans le dos.) Elle a une bonne paire d'épaules.

La plupart des hommes acquiescent – ils ont vu plus bizarre – et reprennent leurs activités ; ils vérifient les lames, soufflent sur les dents pour dégager la poussière et les bouts de peau de mouton. J'entends une affûteuse mécanique tourner à côté du hangar. Un des hommes reste immobile : il me regarde, la

tondeuse à la main, avec une expression que je n'arrive pas à comprendre. Un filet de sueur apparaît au-dessus de ma lèvre supérieure. J'aimerais fumer une clope, mais pas devant tout le monde.

Alan me montre où je vais dormir.

— On a des femmes qui travaillent avec nous de temps en temps, mais elles font pas de vieux os. J'ai pas de foutus préjugés, m'explique-t-il, mais organiser le couchage est toujours foutrement délicat. Si je te donne pas une chambre séparée et que je me fais prendre, je suis foutrement dans la merde.

Il me fait entrer dans un hangar qui abrite déjà deux pick-up et une moto de cross. Un lit de camp est installé dans le coin qui sert d'atelier : l'établi a été débarrassé de ses outils et de ses bidons de gasoil, et nettoyé. Il y a aussi un lavabo en plastique vert et un savon.

— Je suis même censé fournir un espace de toilette séparé, putain. Y a un robinet dehors. (Il se tourne vers moi et me dévisage de la tête aux pieds.) T'es comment, avec les araignées ?

Ben est l'attrapeur que je vais remplacer et les deux premiers jours, il m'explique les ficelles du métier.

— C'est dur, comme boulot, dit-il en regardant mes épaules, mais je suis sûr que tu vas t'en tirer.

Il saisit une brebis par les pattes de devant, la retourne et la traîne en arrière vers un des hommes qui termine la sienne. Quand il soulève la toison tondue, un essaim de mouches bleues en dégringole et s'échappe en rampant plus qu'en volant. Ben me montre comment jeter la toison sur la table. J'essaie et fais semblant que ce soit plus difficile que ça ne l'est vraiment.

— Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ? lui demandé-je.

— Des études d'agriculture, je me suis inscrit à la fac de Port Hedland.

La simple mention de Port Hedland me fait serrer la mâchoire. Un des gars a suivi notre conversation.

— Ce petit merdeux se fait des idées : il nous voit déjà bosser pour lui dans quelques années.

Tout le monde rigole comme s'ils n'avaient jamais entendu une idée aussi délirante et absurde.

Ben lève les yeux au ciel et répond avec un doigt d'honneur. Le type sourit et retourne à son mouton.

— Le plus dur dans ce boulot, dit-il en soulevant une autre bête par les pattes, c'est d'écouter leurs conneries.

Je travaille bien, je le sens, peut-être même déjà mieux que Ben, mais comme je n'ai pas envie qu'il me prenne en grippe, je ralentis, je le laisse me gueuler dessus quelques fois pour bien établir le fait que je suis la nouvelle, la connasse qui en entrave pas une. Les moutons sont plus épais que ceux de la ferme d'Otto et moins dociles, mais nous nous entendons bien. J'aime sentir le gras sur leurs os, le suint de leur laine sur mes mains, comme s'ils en avaient à revendre. Je mémorise les noms des gars au fur et à mesure, j'écoute leurs conversations et les remarques qu'ils sont obligés de crier pour s'entendre dans le bourdonnement des tondeuses. Il y a le grand au crâne lourd qui semble réservé jusqu'à ce que les autres se mettent à raconter une blague. Je rate le début de celle-ci car j'observe la technique du raconteur qui glisse sous la laine avec aisance, au plus près du corps. Il prend des lustres à raconter son histoire parce qu'il doit ajuster sa respiration à la bête ; lorsque la toison finit par tomber et que je lui tends une autre brebis, il tond la région délicate du bas-ventre et je retiens mon souffle avec lui ; il palpe autour de l'entrecuisse, tend la peau. Puis il continue sa blague, une histoire de singes, de canons et de bites. Il termine le mouton, se redresse et lance la chute :

— Alors elle lui dit : “C'est exactement ce que m'a dit mon mari, Éminence.”

Le grand est en train de tondre sa brebis en longueur ; il la serre contre lui pendant qu'il rit, éloigne la tondeuse qu'il tient à bout de bras et lance :

— Merde alors, Clare, t'es vraiment un enfoiré !

Il tapote la tête de sa brebis comme si elle comprenait la blague, puis il reprend la tonte ; un gloussement s'échappe de lui de temps en temps, accompagné de petits hochements de tête. Il s'appelle Greg.

Sid le cuistot nous sert un ragoût avec du pain qu'il a cuit lui-même. Le pain est comme du ciment mouillé à l'intérieur, il se colle au fond de mon estomac et n'en bouge plus. Quant au ragoût de mouton à brun, je n'en supporte pas le goût qui m'empâte la langue et empeste la mort.

— Tu surveilles ton poids ? me demande celui qui s'appelle Clare en regardant mon assiette.

Je lui souris et enfourne une fourchetée pour lui prouver que je ne suis pas difficile. Mon estomac se contracte et une suée me picote la nuque. Je souris d'autant plus.

Personne ne se plaint auprès de Sid, personne ne le félicite non plus et il semble y être habitué. Il nous sert la même chose au repas du soir, mais il ajoute un pudding à la confiture tout droit sorti d'une boîte de conserve. Alan organise un bar. Il faut noter sa consommation dans un carnet, la somme totale est retirée du salaire. Je prends un pack de six bières et en offre une à Ben en geste amical. Ben est content, il me dit qu'il a dépensé le plus gros de son salaire à payer des coups qu'il devait aux tondeurs.

— Ces salopards, ils m'ont bien eu aujourd'hui, dit-il avec le sourire et l'un d'eux lui pince le téton au passage.

Il n'y a pas de porte au hangar, ce qui fait que je vois le ciel nocturne de là où je dors. Je me lève, fouille dans un tiroir et trouve un marteau que je place sous mon lit pour ma tranquillité d'esprit. Le ciel est énorme, piqueté d'étoiles. Le hangar sent le gasoil, ce n'est pas une mauvaise odeur, et une fois que j'ai repéré les araignées *huntzman*, telles de grassouillettes étoiles au plafond, et à condition qu'elles restent immobiles, je suis contente. Je m'endors d'un sommeil sans rêve, rien ne peut m'atteindre dans le noir.

Le matin, je me lave au lavabo sur l'établi ; un vieux débardeur me sert d'éponge. Des kookaburras et des méliphages font du boucan et je me demande pourquoi je ne les entendais jamais chez Otto, je n'entendais que le bourdonnement matinal des mouches à viande.

Une fois les moutons rassemblés et parqués, mon boulot consiste à garder les enclos remplis et à faire approcher les bêtes des tondeurs pour qu'ils aient juste le temps de reprendre leur souffle avant d'attaquer le suivant. J'étaie ensuite la toison sur la table de tri où un vieux type nommé Denis enlève les fausses coupes et les bouts de laine crottée ou infestée d'asticots qui tombent à travers la claire-voie : personne ne veut de merde dans son pull ni même dans sa moquette. Je remarque qu'un ou deux gars ralentissent un peu car ils s'attendent à ce que je prenne mon temps, à ce que je sois lente. Le toit en tôle nous assomme de sa chaleur massive ; les mouches sont grasses et humides – quand elles se posent près de notre bouche, on a l'impression qu'un truc mort nous embrasse.

— J'espère que tu connais la tradition, fillette, me lance Clare. S'il y a une toison sur les planches et pas de mouton dans mes bras, tu me dois une bière.

Je l'ignore car j'ai déjà compris que c'est celui que je dois ignorer.

Ils s'installent à leur poste, avec chacun une brebis, et j'observe leur cadence de travail. Connor et Stuart travaillent côte à côte et ce sont les plus rapides parce qu'ils font la course. Ils commencent par un compte à rebours : "Trois, deux, un, partez !" et ils tondent à toute allure, le plus vite possible. Les brebis de Connor essuient quelques coupures et elles repartent dans l'enclos en titubant, la peau râpeuse. Celles de Greg et de Clare sont lisses et propres, sans entailles, on les croirait beurrées. Ils sont rapides, eux aussi, mais seul Clare se montre compétitif. Greg refuse de faire la course, il se contente d'un sourire, mais son collègue ne peut s'empêcher de se mesurer à lui.

La journée de travail tire à sa fin, Greg me demande si j'ai déjà tondu. Il a une manière de sourire qui m'entortille la langue à l'intérieur de la bouche.

— Je crois que tu serais bonne à la tonte.

— J'ai essayé deux ou trois fois.

— Tu peux te faire la main sur celle-ci, tant que tu la coupes pas en deux, me propose-t-il.

Il attrape la brebis par les pattes de devant et me la tient en faisant un petit signe de tête vers la sangle arrière.

— Enfile-la, ça aide à supporter le poids.

Je prends le temps de regarder la sangle.

— Je préfère sans.

Je crains que ça ne change le poids et le contact avec la bête, que ça me paraisse moins naturel. Je sens que mon dos est bien tendu, solide.

Greg hausse les sourcils :

— Comme il plaît à madame, me dit-il, mais il ne me croit visiblement pas capable de m'en sortir. Je peux la tenir pour toi si tu veux...

Je le laisse m'entourer de ses bras. Le contact m'assèche la bouche, mais je m'applique à dissimuler mes sensations et ça change tout. Il a une odeur de sciure.

Sa tondeuse est mieux affûtée et plus perfectionnée que celle d'Otto et j'ai besoin d'un petit moment d'adaptation. J'enlève tout d'abord la laine du ventre ; le fonctionnement de cette nouvelle machine est simple et elle ne colle pas du tout. C'est tellement facile que je sens la brebis se détendre sous le bras de Greg et quand j'attaque le cou, tout part, vite et bien, en un minimum de mouvements. Une fois que la toison a glissé par terre, entière et intacte, et que l'animal s'est éloigné de son pas hésitant, sans une marque de rouge, j'essuie la sueur de ma lèvre supérieure et Greg s'écarte de moi, les mains sur les hanches.

— Ben merde alors, mais où t'as appris ça ?

Derrière lui, Stuart et Connor, qui sont venus regarder, se mettent à rire. Clare quitte le hangar.

Il fait trop chaud, mais j'aime la sensation de chaleur dans mes bras, comme s'ils étaient pleins d'huile tiède ; la transpiration coule à flots et trempe les côtés de mon maillot. J'ai une douleur au bas de la colonne car je me suis trop penchée et j'ai soulevé trop de poids, mais c'est cent fois mieux que d'être allongée sur mon lit chez Otto à attendre que la journée finisse. Je me surprends à sourire en lançant une nouvelle toison sur la table et Denis me fait un petit signe de tête, impressionné. Je ne tire pas ma brebis aussi violemment que Ben, je passe un bras autour du milieu de son corps pour que les pattes ne traînent pas et en retour elle se débat moins et tout se passe tranquillement. Personne ne fait de commentaire, ce qui me laisse penser que je m'en sors pas mal. En fin de journée, mes bras sont gonflés sous les manches de ma chemise et je schlingue, mais pas plus que les autres. Quand je vais me laver pour de bon derrière mon dortoir, dans la petite douche improvisée sur palettes et à ciel ouvert, j'ai l'impression d'avoir un nouveau corps. Je me représente les couches de poussière et de crasse qui disparaissent, comme si je faisais peau neuve. Je sors et enfile mon débardeur quand j'entends tousser. Je me retourne subitement, le cœur emballé, cherchant des yeux le marteau sous mon lit. C'est Connor, qui a l'air gêné.

— Excuse-moi, mon pote, me dit-il, j'ai oublié que t'étais là. Je suis juste venu chercher de l'huile pour l'affûteuse.

Je me force à sourire tandis qu'il trouve le bidon d'huile et s'en va en me faisant un signe de tête. J'essaie de ne pas penser à ce qu'il s'est dit s'il a vu mon dos. Il fait sombre dans le hangar, il n'a sans doute rien vu du tout. Je reprends mon souffle et ferme les yeux quelques instants avant de partir rejoindre les autres. Ils sont attablés, dehors ; Connor est avec eux et il a l'air

normal. Je prends ma place en bout de la longue table et essaie de me détendre. Greg s'installe à côté de moi et me tend une bière. La tendresse chasse la panique.

Un maigrichon nommé Bean arrive ; il est plus jeune que moi et sa voix incite à ce qu'on l'imité. Clare dit qu'il ressemble à un âne qui se fait tirer sur la bite et quand Bean rougit, je fais comme tout le monde et souris. Bean est venu te remplacer, bordel, explique Alan. L'ombre d'un instant, je crois m'être fait virer, mais en fait, il me dit de me joindre aux tondeurs.

Clare n'arrête pas de faire chier Bean, qui a du mal à tirer les moutons de l'enclos. Bean hurle et devient rouge vif quand l'un d'eux le mord. Pauvre bougre, me dis-je, alors je lui montre comment les attraper sans les faire paniquer. Pourquoi t'ont-ils affublé d'un nom aussi merdique, me demandé-je, t'aurais sans doute pu te tirer d'affaire sinon.

J'adore être sur le pont et passer la journée à bosser. Je m'aperçois que Clare me regarde et cherche à entrer en compétition. J'essaie de ne pas m'en soucier, mais il coupe salement un mouton, gueule : "Bordel !", puis il s'en prend à Bean comme si c'était sa faute :

— Va me chercher le goudron, gros débile !

— Du calme, mec, lui dit Greg et Clare hausse les épaules sans faire attention à lui.

Je croise le regard de Bean et lui souris, mais il tourne la tête. Il vient sans doute tout juste de quitter sa maman et n'a aucune envie de faire équipe avec la seule femme du groupe.

Nous ne sommes pas très loin d'une petite ville avec un pub, une banque et un supermarché. Lors de ma demi-journée libre, je vais à la banque pour organiser le versement direct de mon salaire sur mon compte. Ça fait longtemps que je ne suis pas allée à la banque. La caissière fronce les sourcils en consultant le solde, mais je n'ai pas l'intention de lui fournir une

explication. Elle fait pivoter l'écran pour que je puisse voir. Il y a trois mois, ma mère a versé cinquante mille dollars sur mon compte. Je fixe l'écran et lui donne la fiche avec les détails du virement sans un mot.

Je m'y prends à trois fois pour téléphoner à la maison. La première fois, je fais un faux numéro et raccroche immédiatement. La deuxième, je ne laisse sonner qu'une fois. La suivante, Iris réagit rapidement et décroche à la première sonnerie.

— Oh, me dit-elle, c'est toi.

Je dois lutter pour trouver ma voix.

— Salut Iris, comment ça va ?

Elle pousse un ricanement sarcastique.

— T'en fais pas pour moi. T'as eu l'argent ? J'étais pas d'accord pour que maman te le donne, mais on n'avait pas d'autre moyen de te contacter.

— Qu'est-ce que c'est que cet argent ?

— Papa est mort. Un accident au port.

La dernière fois que j'ai vu papa, son visage était furieux, tendu, et je le revois une autre fois avant, quand j'avais une dizaine d'années et que nous étions allés faire du surf ensemble. Il avait du sel dans les rides creusées par le soleil autour de ses yeux. Je force ma bouche à s'ouvrir.

— Quand ?

— Il y a neuf mois. À peu près.

Je suis étouffée de silence.

— Je peux pas y croire.

C'est tout ce que j'arrive à dire.

Nouveau ricanement.

— Ouais, ben t'es pas la seule. J'ai du mal à croire pas mal de trucs, moi aussi.

Les bips du téléphone brisent le silence et je rajoute deux dollars dans l'appareil. La nouvelle ne m'a pas encore atteint le corps, ni le cerveau.

— Comment va maman ?

— Elle est cinglée.

— Elle est là ?

— Non.

Mais je remarque qu'Iris parle à voix basse.

— Et les triplés ?

— C'est des gros lourds. Bon écoute, j'ai des trucs à faire.

— Tu diras à maman que j'ai appelé ?

— Bien sûr, me répond-elle d'un ton qui m'indique qu'elle n'en fera rien.

C'est exactement ce dont elle a besoin : de bavarder longuement avec toi. T'as toujours été d'un tel soutien.

Iris raccroche sans me demander où elle peut me contacter. Je ne sais même pas comment papa est mort. "Un accident au port" ? Travaillait-il toujours à l'entrepôt ? Était-il soûl ?

Sur la route de la ferme, papa est comme une orange coincée dans mon sternum. Je ne cesse de me répéter les mots, papa est mort, papa est mort, jusqu'à ce qu'ils ne veuillent plus rien dire. Plus rien n'aura de sens si je l'ignore : mon père était vivant jusqu'à ce que j'aille à la banque et découvre l'argent sur mon compte. Je ne parlerai à personne ni de cet argent, ni de la mort de mon père. Je ne toucherai à cet argent qu'en cas de force majeure.

Je me réveillai avec un mal de tête, recroquevillée autour du tabouret. Dog s'était glissé dans mon lit, sous les draps.

Le hangar était vide. La couverture avait été pliée avec soin et suspendue aux dents d'un râteau. Dans les prés, les corbeaux attaquaient quelque créature en piqué tandis qu'au-dessus les mouettes effectuaient de grands cercles paresseux. Il y avait du crachin dans l'air, mais des nuages marron foncé auguraient un changement plus impressionnant. Ici et là sur le champ en pente dépassaient de vieilles souches aux racines trop profondes pour avoir été arrachées lors de déboisements extrêmement anciens. Certaines s'étaient fendues – vidées, rongées par les guêpes et attaquées par des champignons que Don appelait des oreilles de Judas. Ces souches avaient vu des guerres déclarées et conclues, le remplacement des chevaux par les tracteurs, la naissance de Don, celle de son père aussi sans doute, et à coup sûr la mort de son père. Je me suis sentie seule en y pensant, cette histoire ancienne de l'Angleterre dans l'obscurité et le froid, les brèves journées sans électricité. Ça me donna envie de m'asseoir dans le pick-up et d'ouvrir les gaz à fond, juste pour reprendre conscience de mon siècle, pour sentir la chaleur sèche du moteur. Mes pieds, déjà humides, couinaient dans mes bottes. J'allumai une cigarette pour assécher l'air autour de moi. Les moutons me suivaient, en se demandant vaguement s'il était l'heure de manger. Au

sommet de la colline, je regardai un émerillon longer l'orée des bois, comme s'il ne trouvait pas le moyen d'y pénétrer, comme s'il n'y avait aucun arbre sur lequel il convenait de se percher. Il poussa un cri strident et disparut soudain. Une volée de petits oiseaux bondit du haut des arbres puis y replongea. Les arbres semblaient se gonfler et se ratatiner, comme s'ils respiraient.

De l'autre côté de la colline, je trouvai une brebis pleine coincée dans le fossé d'évacuation. Son museau était noir de boue, comme si elle avait essayé de se relever en prenant appui sur sa tête. Je me penchai sur elle en évitant de faire des mouvements brusques, mais elle se débattit en cacardant comme une oie.

— Allons, calme-toi, c'est bon, lui dis-je.

Elle n'en fit aucun cas et Dog n'était pas d'une grande aide : il arpentait le fossé en courant et en poussant des jappements aigus.

Elle avait les pattes dans la boue, je l'attrapai à bras-le-corps et tirai de toutes mes forces, mais elle bougea à peine et dès que je la lâchai, elle s'enfonça plus profondément. Elle se mit à péter dans les trous formés par ses pattes. Je retins mon souffle et regardai Dog qui continuait d'aboyer.

— Mais tu vas fermer ta sale gueule, espèce de connard ? hurlai-je.

Il s'allongea en gémissant. Je fis le tour de la bête et essayai de tirer une patte à la fois, mais le reste de son corps ne cessait de sombrer. Je sentais que la panique l'envahissait et que je commençais à lui faire mal. Un quart d'heure plus tard, j'étais en nage et je craignais qu'elle ne se noyât si je la laissais pour demander de l'aide, allez savoir où.

— Salut.

Une ombre s'abattit sur moi ; c'était lui. Je resserrai mon emprise sur la brebis comme si je pouvais me servir d'elle pour le frapper. Dog se leva et remua la queue ; je restai quelques instants sans voix. L'homme me regarda dans le fossé.

— Je me demandais si vous pourriez m'aider.

Dégrisé, il avait la voix d'un présentateur de bulletin d'informations. Il sortit un téléphone portable de sa poche.

— Il n'y a pas de réseau ici – je me servais de mon GPS, mais tout a disparu.

Il leva le téléphone et se concentra comme s'il essayait d'y lire quelque chose.

— Je suis un peu coincé. (Il avait des cernes sombres ; il plissa les yeux.) C'était vous hier soir dans le hangar, n'est-ce pas ? (Le mouton poussa un bêlement.) Je reconnais vos... cheveux.

Il s'éclaircit la gorge. Le poids de la bête m'avait coupé la circulation dans les mollets, mais je sentais mon pouls battre dans mes jambes, rapide et lourd.

Je déglutis.

— J'aurais vraiment besoin de *votre* aide.

Il eut soudain l'air de vouloir partir en courant.

— Avec le mouton ?

— C'est à peu près ce que j'espérais.

J'essayais de garder une voix posée, sans grand succès.

Il avait les bras ballants, serrait et desserrait les poings.

— Ne finira-t-il pas par se dégager tout seul ?

Je sentis le râle des battements de cœur de la brebis qui s'enfonça un peu plus profondément dans la boue en changeant de position. Je fis un effort pour réprimer cris et jurons.

— Il faut que je sorte ce mouton de là, lui dis-je en articulant prudemment.

— Va falloir que tu sortes ce mouton de là ! me lança Don.

Je me retournai et le vis adossé à la clôture au sommet de la colline, d'où il avait une vue parfaite. Il pointa plusieurs fois du doigt vers la brebis. Je levai un pouce vers Don et le maintins tendu un peu trop longtemps, il me répondit

en brandissant les deux pouces, tout sourire.

— Vous ne pourriez pas demander à ce type ? C'est juste que je ne m'y connais pas bien en moutons. Il a l'air d'être beaucoup plus au fait.

— S'il vous plaît, lui dis-je en découvrant les dents. Si vous ne m'aidez pas, ma brebis va se noyer dans la boue.

Le désarroi s'afficha sur son visage, mais il ôta sa veste et l'étala par terre. Il se pencha au bord de la tranchée. Dog alla poser son bas-ventre boueux sur la veste.

— Bien, dit-il.

Il s'agenouilla dans un giclement de boue. La brebis poussa une espèce de feulement épouvanté et gigota pour tenter de lui échapper. Il se releva en faisant un bruit de succion.

— Bien, répéta-t-il en tendant la main pour serrer la mienne par-dessus le mouton.

Je l'observai : une large main d'homme qui portait les marques des crocs de Dog. J'étais contente que mes bras soient bloqués sous la brebis. Il retira la main.

— Je m'appelle Lloyd.

— Jake.

Je lui fis un petit signe de tête et il frappa bruyamment dans ses mains, ce qui fit avancer le mouton d'un bond, puis il les frotta l'une contre l'autre.

— Où voulez-vous que je me place ?

La brebis écumait.

— Vous lui faites peur.

— D'accord, murmura-t-il.

— Si vous pouviez attraper l'arrière, je prendrai l'avant.

— L'arrière, répéta-t-il pour lui-même. Parfait.

Je saisis la bête sous les pattes et la sentis fléchir tandis que Lloyd se préparait de l'autre côté. Ce qu'il faisait en s'étirant et en soufflant comme un bœuf. Dès qu'il semblait sur le point de l'enlacer, il s'esquiva à la dernière minute et s'étirait l'épaule. Enfin, la tête tournée de l'autre côté, il finit par saisir le mouton.

— Vous vous y prenez très bien, fanfaronna Don du haut de la colline.

— Bien, dit Lloyd. Bien.

— À trois, on tire vers le haut, sans lâcher prise.

— Bien.

— Un, deux, trois.

Nous tirâmes ensemble ; les pattes de la brebis aspirèrent la boue et elle sortit d'un coup, comme un bouchon de bouteille. Elle donna immédiatement des coups de pied pour tenter de s'enfuir et, avant que je puisse lui dire de ne pas lâcher, Lloyd poussa un cri et tomba à la renverse. La brebis se débattait à coups de pied, horrifiée par le bruit. Elle m'échappa et je me retrouvai la tête la première dans la boue. Dog arpentait le fossé, aboyant et sautillant. La brebis fit trois pas avant de se retrouver à nouveau embourbée. Je me relevai avec peine et m'approchai de l'homme, assis dans la boue, se tenant la poitrine, livide, le regard fixe.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? Vous allez bien ? lui demandai-je.

Il leva les yeux sur moi, l'air incrédule, et je pensai : nom de Dieu, il ferait pas une crise cardiaque ? Il poussa un long souffle, lent, avant de se remettre à tousser.

— Je ne m'attendais pas à ce que ça bouge tant, me dit-il, les yeux humides. Ils sont tellement plus gros, de près.

J'entendis Don rigoler du sommet de la colline.

— Va falloir s'y remettre ! parvint-il à railler.

L'homme me regarda, toujours assis dans la boue.

— Il n'est pas exclu que j'aie peur des moutons, m'annonça-t-il.

Otto regarde ses feuillets télé, ses mains noueuses et brunies reposent douillettement sur son aine. Il m'a déjà expliqué que la chaleur produite par cette partie de son corps est bonne pour son arthrite. Depuis que je suis ici, il s'est habitué à ma présence au point qu'il ne porte même plus de short.

Je fais semblant d'aller aux wc mais, après m'être assurée que Kelly ne me regarde pas de sa pаниère sur la véranda, je me faufile en douce dans le hangar à tracteur et examine le capot ouvert du second pick-up d'Otto, celui qu'il était censé me donner et qui est en état de marche : je le sais parce que j'ai entendu le moteur tourner. C'est couvert de cambouis et je dois faire attention à ne pas en mettre sur moi. J'utilise un chiffon taché de créosote pour tirer sur les câbles vers l'arrière du moteur. Je fais n'importe quoi, si ça se trouve ce sont les fils des essuie-glaces, alors je prends la clé à molette sur le rebord du capot et j'enlève trois boulons qui me semblent importants, en grimaçant à chacun de leur grincement. Mais j'entends la télévision qui s'échappe de la maison, je dois seulement me méfier de Kelly. J'envisage d'enlever la clé de contact, mais je crains qu'Otto ne remarque son absence en passant. Au moins, avec le moteur, il ne s'en apercevra sans doute pas tout de suite. Je ne trouve rien d'assez pointu pour percer les pneus, je dois donc les laisser intacts. Une fois sortie du hangar, je m'éloigne de la maison et jette les boulons le plus loin possible, un par un, dans les hautes herbes sèches où

ils rejoindront faux rouillées, cages brisées et roues de bicyclettes. Je sens l'odeur des carcasses des moutons qu'on a tués la semaine dernière et je maintiens le regard au-dessus de l'herbe car, hier, j'ai aperçu le cadavre de la brebis au museau tacheté de noir que Kelly promenait dans les parages et traînait de plus en plus profondément dans la prairie. Je me frotte les mains dans la poussière pour éliminer toute trace de cambouis puis je compte le nombre de pas pour revenir dans la maison, j'en fais mon compte à rebours, c'est irréversible à présent, mes mains ont pris la décision à ma place. Je dois être partie avant qu'Otto ne se remette à réparer son pick-up. Je t'en supplie, mon Dieu, pas aujourd'hui.

Je passe devant Kelly sur la véranda. Couchée sur sa couverture en loques, elle lève la tête pour me renifler. Son reniflement ne traduit pas un "Bonjour", plutôt un "Qu'est-ce que tu mijotes ?"

À l'intérieur, Otto lève les yeux de *Shortland Street* et me sourit. C'est le moment de la journée où il est le plus heureux : le ventre plein, une bière à la main, devant son feuilleton télé que je dois faire semblant d'apprécier. Une femme habillée en infirmière commande une eau minérale citronnée dans un pub et mes mains se serrent. Je partirai demain matin, c'est à cette heure que ses vieux os sont le plus rouillés.

Je ne ferme pas l'œil de la nuit, j'écoute Kelly ronfler devant ma fenêtre. Elle pousse de petits cris dans son sommeil. Lorsque le ciel s'éclaircit, je l'entends se lever pour aller faire pipi à une certaine distance de sa couche, puis elle s'avachit pour profiter d'un dernier repos avant le commencement du jour. Si elle est éveillée, elle doit regarder le bleu envahir le ciel et un courlis solitaire venu d'ailleurs traverser les espaces ouverts de la prairie. L'air commence à s'épaissir de mouches.

Lorsque Otto finit par déverrouiller ma porte, j'ai les poches remplies de tout ce que je peux transporter sans attirer les soupçons. Avant de quitter la chambre, je regarde tous les objets que je dois abandonner et leur fais mes

adieux. Quant au couteau que je gardais sous mon lit, je le glisse tout au fond du placard où il ne sera peut-être jamais retrouvé. Même après tout ce qui s'est passé, je ne voudrais pas qu'Otto sache que j'avais envisagé de lui trancher la gorge.

Je prépare un petit-déjeuner de côtelettes et d'œufs ; il essuie son assiette avec une tranche de pain blanc et soupire de bonheur. Je me force à avaler un œuf sur un quignon de pain, pour paraître normale, mais la nourriture remonte, je dois courir aux toilettes et Otto me frotte le dos quand je reviens.

— Tu te souviens de la semaine dernière ? C'est peut-être des nausées matinales, me dit-il d'une voix pleine d'espoir. Quand ma mère était enceinte de mon petit frère, on devait lui donner de la reine-des-prés pour qu'elle puisse garder l'eau qu'elle buvait. Je t'en prendrai la prochaine fois que j'irai en ville.

Pas : “la prochaine fois que nous irons en ville”. C'est fini depuis longtemps, ça. Je me demande combien de temps il lui faudrait pour m'engrosser. Après chaque fois, je m'accroupis dans la douche et j'essaie de tout évacuer.

— Bon, dit-il en claquant la main sur sa bidoche. Au boulot !

Il repousse sa chaise et pose une grande main sèche sur mon épaule en passant à côté de moi. Pour la dernière fois, pensé-je, ce qui me donne une secousse dans le ventre et, quand il descend lourdement les marches de la véranda et part vers les wc en lançant l'os de sa côtelette à Kelly, je sens des picotements sur ma peau. La clé du pick-up, suspendue au-dessus du four, renvoie la lumière. Je prends la boîte remplie d'argent sous l'évier, ôte la clé de son crochet, et je marche le plus calmement possible vers la porte. Kelly mâche son os, les pattes écartées, et elle lève ses yeux mi-clos sur moi en réfléchissant. Je me dis que je vais chercher quelque chose dans le pick-up

pour la tromper si elle arrive à lire dans mes pensées. Mais dès que je glisse la clé dans la portière, elle laisse tomber son os et se met à aboyer en trépignant avec fureur, des aboiements assourdissants.

La porte des wc s'ouvre sur Otto, accroupi, le pantalon autour des chevilles, le visage rouge, ses jambes jaunes arquées. Je suis à l'intérieur du pick-up, la portière est fermée et la clé est sur le contact. Kelly bondit contre la vitre. Je dois garder mon calme de façon à ne pas caler, mais je n'avais pas remarqué qu'une vitesse était enclenchée, le moteur cale donc et Otto a remonté son pantalon ; la panique me gagne, j'invente déjà une excuse, que je voulais m'entraîner à faire un créneau, ou que j'envisageais d'aller voir les moutons, rien de plausible en tout cas, et Otto accourt vers moi en brandissant la BD enroulée qu'il était en train de lire, comme s'il allait s'en servir pour me frapper le nez ; son visage est un trou béant de rage, le pick-up redémarre, je fais un écart pour éviter la chienne et Otto me rejoint juste à temps pour se jeter de tout son corps sur le capot ; on se regarde droit dans les yeux, on compte un temps, je sais que je suis fichue s'il m'attrape, que mon corps finira dans les herbes hautes de la prairie, que Kelly me traînera de plus en plus loin, que les mouches couvriront mon cadavre de plus en plus enflé et que la peau de mes os pèlera au soleil.

J'enclenche la marche arrière, Otto dégringole, Kelly glapit, je continue à reculer jusqu'à ce qu'Otto se soit relevé et courre vers le hangar et je n'ai plus qu'à espérer que les trucs que j'ai enlevés au moteur étaient les bons.

Je me retourne lentement, prudemment, je vois Kelly dans mon rétroviseur extérieur, elle gît par terre et en dépit de tout, je me sens mal, ce n'est qu'une chienne, puis je m'en vais sans m'arrêter, sans ouvrir le portail en bois que je fracasse et il est si vieux qu'il vole en éclats comme du papier. Je tourne à gauche sur la route, en direction de la ville, je continue à rouler. Je ne regarde pas dans les rétros. Je renonce à traverser le centre pour éviter que quelqu'un

ne reconnaisse le pick-up, puis je roule vite et je descends un tiers du réservoir de gasoil sans voir plus de deux voitures. Je peux continuer tout droit aussi longtemps que le pick-up voudra m'emmener.

L'air est différent ici, l'odeur de viande avariée a disparu et je garde les vitres ouvertes, malgré le vent qui me fouette les oreilles. L'odeur n'est plus celle de vieux recoins mal lavés, ni celle de graisse et d'œufs à la poêle : elle est un mélange de feuilles chaudes, de terre et de bitume. Je fais un maximum de changements abrupts de direction et traverse trois ou quatre petites villes pour brouiller les pistes quand il partira à ma recherche. Je me demande de quelle manière Otto va me poursuivre, car je suis certaine qu'il va le faire. Il n'est pas exclu qu'il alerte la police, mais l'idée d'une cellule n'est pas si désagréable. Personne ne me connaît, ici.

Lorsque mes paupières sont grillées par le soleil qui sombre à l'ouest, je descends dans un motel. Je me gare n'importe comment, à cheval sur les emplacements, mais il n'y a personne d'autre sur le parking et ça n'a sans doute pas d'importance. Les tic-tac du moteur ressemblent à des halètements de chien.

Je demande à la dame de la réception si je peux me garer de manière à ne pas être visible de la route.

— Vous avez des petits ennuis, mam'zelle ?

Sa voix est loin d'être amicale. Des cheveux s'échappent du foulard rouge qu'elle porte sur la tête.

— J'ai quitté mon petit ami et je veux pas qu'il me retrouve.

— Il vous tabassait, c'est ça ? (J'acquiesce et son visage s'adoucit.) Bon, vous payez d'avance et je vais vous montrer comment vous garer à l'arrière, à côté du bateau d'Eddie.

Je déroule trois billets de la liasse trouvée dans la boîte d'Otto et elle est satisfaite. Une fois la voiture garée, elle me tend une clé et une barre chocolatée.

— Noyez vos chagrins avec ça, mam'zelle. Si vous avez des soucis, composez le 9 et j'enverrai Eddie avec une batte.

Le bateau d'Eddie est un hors-bord à la coque rouge et luisante. Je suis si loin de l'océan, je pense à son odeur, au vent et au clapotage de l'eau contre la fibre de verre. Demain, j'irai jusqu'à la côte ; je ne m'arrêterai pas avant d'y arriver et je flotterai à plat ventre dans les vagues.

— Ce foutu bateau n'a jamais vu la mer, dit la femme qui renoue ses cheveux à l'intérieur du foulard en retournant à la réception.

Dans la station-service, j'achète trois paquets de cigarettes – ils ont la marque que Karen et moi avions l'habitude de fumer, des Holiday, comme si ça suffisait à nous berner –, une boîte d'allumettes et une carte postale avec la photo d'un dauphin. Je fume un paquet entier dans ma chambre non-fumeurs. Je m'en veux un peu après que la dame m'a donné le chocolat et laissée garer ma voiture à l'arrière, près du bateau d'Eddie, mais je ne suis pas encore prête à sortir. Je place la carte postale sur l'oreiller pour avoir quelque chose à regarder. Il fait une chaleur infernale, la fumée de cigarette n'est pas l'odeur la plus vivifiante, mais elle me fait du bien et m'aide à repousser le souvenir du petit pénis rouge d'Otto.

Après les cigarettes, je prends une longue douche chaude et me couche encore mouillée pour que le ventilateur du plafond me tienne au frais pendant que je dors. Je rêve des moutons, qui sont seuls avec Otto et Kelly maintenant, et me réveille en sursaut dans la nuit, le cœur battant, en me demandant ce qui va leur arriver. Je me rendors mais me réveille à l'aube pour vomir plusieurs fois dans les toilettes, j'ai l'impression de me tourner les entrailles à l'envers pour éliminer les côtelettes, les poils de chien, la langue d'Otto et l'haleine de maquereau de Kelly. Je bois de l'eau au robinet, maman nous engueulait toujours quand nous le faisons, au cas où une

araignée se serait nichée à l'intérieur. J'avale de longues gorgées. Je regarde le jour se lever en fumant une Holiday, les oiseaux chantent et tout sent le neuf.

Quelqu'un a oublié un journal nommé *Le Monde des tondeurs* dans une station-service. Je le feuillette devant un café noir et un jus de fruits. Il y a une rubrique "petites annonces" en dernière page avec des offres et des demandes d'emploi. Tous les demandeurs ont coché la case "qualifié". Nom d'un chien, je sais tenir une brebis et enlever sa toison. Oui, me dis-je, revigorée par le café et allumant une Holiday. Je choisis une ferme qui semble avoir beaucoup de boulot et qui est très lointaine – Kalgoorlie. J'achète une carte pour la trouver. C'est à près de deux mille kilomètres si je passe par la côte. J'achète aussi trois litres de jus de fruits tropicaux et deux bouteilles d'eau. Je devrais avoir assez d'argent, je peux prendre mon temps pour rejoindre Kalgoorlie si ça me dit. Otto s'est sacrément bien débrouillé pour économiser, je ne pensais pas qu'il y aurait tant d'argent dans la boîte. Je me demande si j'aurais dû en prendre seulement la moitié. Ce qui me rappelle que s'il me retrouve, il me tuera.

Je m'arrête de temps en temps pour observer les changements de paysage. Plus je vais au sud, plus l'ensemble rougit. J'atteins la côte au petit matin après avoir conduit toute la nuit et j'entre dans les eaux paisibles de Monkey Mia. L'odeur est familière, agréable. Une pancarte indique NAGEZ AVEC LES DAUPHINS et une dizaine de touristes en gilets de sauvetage orange flottent dans l'eau au bout de la jetée. Je suis stupéfaite de voir tant de gens à la fois. Un petit aileron se faufile entre eux et je les entends rire sauf une fillette qui hurle parce qu'elle est terrifiée. Elle n'a pas tort d'ailleurs, cet orange est visible par toutes les formes sombres, pas seulement les dauphins. Je m'éloigne du groupe et entre dans l'eau, mais j'ai beau avancer, je m'enfonce seulement jusqu'aux mollets, pas assez pour pouvoir nager. Quand j'arrive à la pointe, un groupe de dauphins, une bonne quinzaine, s'approche de moi ;

je vois leurs dos lisses et ronds, leurs éventails et leurs nageoires. J'agite les bras, en partie pour les saluer et en partie pour les dissuader de s'approcher trop près de moi.

De retour à l'intérieur des terres, sur une aire de repos pour camions, déserte, un varan est grimpé sur une table de pique-nique. Je m'assieds un moment sur un rocher voisin et l'observe. Lorsque je me lève, il file de la table et se *crépécite* dans les broussailles sèches.

Il y a des wc sur l'aire de pique-nique, mais une nuée de mouches bleues s'enfuit quand je m'approche et l'odeur m'est familière. Je vais dans les buissons et m'excuse à voix haute auprès du varan.

Je me gare sur le bas-côté parce que je suis trop fatiguée pour rouler encore une heure et demie jusqu'à la prochaine station-service indiquée sur la carte. Mais je traverse une nuit agitée, et même si Otto ne sait pas quelle direction j'ai prise, je redémarre, roule dans les plaines et me gare derrière un massif de buissons fleuris qui me fournit un peu de protection. Je verrouille les portières et sombre dans un sommeil profond, fondue dans la forme des sièges, le frein à main dans les côtes. Je me réveille avant l'aube. Tout près du pick-up, un petit dingo tient la patte arrière d'une bête morte depuis longtemps entre les siennes et s'empiffre de bon cœur. Mon estomac s'agite douloureusement. Je devrais sans doute manger quelque chose. Je siffle le restant de jus tropical et décide de ne plus jamais en boire : trois litres, c'est trop.

Arrivée à la station-service suivante, tout sent la viande cuite. Je mets tellement longtemps à choisir que la dame s'impatiente derrière le comptoir.

— Vous trouvez pas ce qui vous faut, ma poulette ?

Je sursaute.

— J'ai du mal à me décider, c'est tout.

Sur quoi je rougis parce qu'on dirait que je suis en train de choisir une bague de mariage. Je trouve un sandwich de crudités dans un coin du frigo, prends un paquet de Curly au fromage et un Coca.

— Tout ça pour ça..., dit la dame.

Maintenant que je suis près d'elle, je m'aperçois qu'elle n'essaie pas d'être garce et je lui souris.

— Et le petit plus, offert par la maison, me dit-elle comme si elle me versait un whisky.

Elle a ajouté une Freddie la grenouille en chocolat à mon repas de gamine. J'aperçois mon image dans la fenêtre en m'asseyant, je suis maigre, et même dans ce reflet, les ombres ressortent sous mes pommettes. Je garde Freddie la grenouille jusqu'à ce qu'elle fonde dans la boîte à gants. Elle représente quelque chose que je ne suis pas sûre de comprendre.

Quand je vois les kangourous, je suis si surprise que je n'ai pas le temps de ralentir, de faire une embardée ou quoi que ce soit d'autre : je les regarde bondir devant le capot de la voiture. J'en percute un dans l'arrière-train, que je projette en l'air comme s'il s'était transformé en une créature différente. Il retombe mais, malgré l'impact, il n'est pas mort, il est sur pied avant que j'aie eu le temps de m'arrêter et il file dans les broussailles encore plus vite qu'avant. Je le regarde, assise, mes mains lovées dans la chaleur du volant, mon cœur bondissant dans mon gosier. Je n'arrive pas à croire qu'il se soit relevé et soit parti, j'allais au moins à quatre-vingt-dix à l'heure. Je ris à voix haute sur l'exploit d'une vie capable de résister à un choc aussi violent et de bien s'en tirer. J'arrive à me calmer et à sortir du véhicule pour évaluer les dégâts. Le pare-chocs est tordu, il n'y a rien à y faire, et la peinture de la carrosserie est endommagée. Je m'épate de la puissance du kangourou qui s'éloigne, mais il s'arrête soudain en plein bond, ses pattes le lâchent et se contractent, comme s'il s'électrocutait sur une clôture. Il tombe et se relance, projette ses pattes arrière en tous les sens, ses petits bras se tendent vers le

ciel, ses griffes écartelées en étoile dans une nuée de poussière. Les autres animaux ne sont plus que des points flous dans le lointain et il devient fou, j'entends son corps frapper le sol chaque fois qu'il tombe. Je ne réfléchis pas à deux fois : je sors le pied-de-biche de la boîte à outils du coffre et je traverse la route déserte.

Tout ce que je m'autorise à penser en franchissant la broussaille vers la bête, c'est que je suis compétente, que j'ai des bras costauds et un outil solide. Il est dans un sale état, il perd du sang qui s'est répandu dans tout l'espace qu'il a piétiné. Ses yeux sont révoltés et ses ébats projettent une odeur que je reçois en plein visage. Je regrette que le pied-de-biche ne soit pas une carabine. J'observe sa tête, attends qu'il la lève dans ses trépidations, qui se sont espacées, et quand il la dresse vers moi, je brandis le pied-de-biche bien haut, me représente le mouton aux taches noires sur le museau en pensant : tu en es capable, et lui en assène un coup de toutes mes forces sur le côté de la tête. J'entends un craquement – j'ai fracassé les os, ce qui est une bonne nouvelle pour tous les deux, du reste. Ses soubresauts ralentissent, mais il continue de bouger et je le frappe encore et encore, longtemps après qu'il a cessé de se convulser et jusqu'à ce qu'en fait il ne reste plus grand-chose de sa tête.

Je recule d'un pas. Derrière moi, j'entends un bruit, je me retourne et vois un train routier. Il klaxonne bruyamment car mon pick-up n'est pas sur le bas-côté mais en plein milieu de la route, mais il ne ralentit pas, il se contente de changer de voie pour le dépasser, assez près pour dégommer mon rétroviseur. Même de là où je suis, j'entends le rire dans la cabine accompagnant la chute de mon rétroviseur qui rebondit et explose sur le bitume.

À l'intérieur, Lloyd s'installa sur le canapé et je lui remplis une tasse d'eau. Il but puis se tint le front entre les mains. Je nettoyai la boue de mon visage avant de m'essuyer avec un torchon. L'orage faisait vibrer les vitres. La lumière de la cuisine clignota plusieurs fois en s'allumant.

Je me demandai quel âge il avait – plus jeune que mon père la dernière fois que je l'avais vu, mais plus vieux que les fermiers qui venaient proposer leurs services. Je sortis des tasses du placard puis les y replaçai. Je trouvai une boîte de paracétamol et la posai sur le bar en me demandant si je devrais lui en proposer, si ça ne l'encouragerait pas à rester. Je le surveillais du coin de l'œil, à l'affût d'un regard ou d'un geste brusque. Je préparais un itinéraire dans la cuisine. Marteau sous l'évier, demi-brique sur le rebord de la fenêtre.

— Dans le hangar, je vous ai dit que quelqu'un tuait mes brebis, lui rappelai-je en lui tournant le dos.

— Oh, là, là, je suis navré, mes souvenirs de la nuit dernière sont un peu décousus. (Je me retournai pour le regarder. Il me sourit.) Euh, et vous pensez qu'il s'agit d'actes délibérés ?

Je soutins son regard.

— Oui.

Il ne se détourna pas, mais après un moment, quand l'atmosphère devint un peu pesante, il sourit et s'éclaircit la gorge. Je lui tendis le paracétamol, plus pour briser le silence qu'autre chose.

— Comme c'est gentil de votre part. Merci.

Il prit quatre comprimés qu'il se mit à mâcher et qu'il descendit d'une longue rasade d'eau.

— Combien de moutons avez-vous ? demanda-t-il, l'air satisfait d'avoir pensé à une question.

— Cinquante. Mais j'en ai perdu deux ce mois-ci, alors moins.

— Qui vous les prend ? Un renard ?

— Peut-être. Ou des gamins. Ou quelqu'un d'autre.

Il semblait détendu, comme s'il était chez moi depuis toujours, comme si nous étions de vieux amis, comme s'il savait ce qui allait se passer ensuite et que rien n'était hors de l'ordinaire.

— Des gamins ? Bon Dieu. (Il sourit.) Quand j'étais gamin, nos pires méfaits se résumaient à voler des cigarettes et de la réglisse.

— Eh oui.

— Vous croyez vraiment que des gamins sont capables d'un tel acte ?

Je pris ma tasse d'eau et bus sans répondre. Lloyd cessa de parler. Le vent hurlait dans le conduit du fourneau et des averses de suie dégringolaient dans le tuyau.

— Je vais vous descendre en ville en voiture.

Lloyd me regarda. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre.

— Ah, d'accord. Naturellement. C'est très aimable à vous.

Comme il ne faisait pas le moindre mouvement, je sortis les clés de ma poche et les agitai pour signaler le départ. Même Dog resta assis. Un éclair et le tonnerre en suspens.

— Si on part maintenant, on pourra...

Je ne terminai pas, je n'avais pas eu la rapidité d'esprit de trouver une raison, mais je gardai mes clés à la main.

— Ah oui, bien sûr, maintenant ? (Il regarda à nouveau dehors.) Ça ne vous paraît pas dangereux ? De prendre le volant ?

— Il fait le temps qu'il fait.

— Bien sûr, bien sûr. (Il se leva, le souffle grinçant, et caressa Dog sur la tête.) Sans rancune, hein ? lui dit-il.

Dog plissa amicalement les yeux. Je me demandai ce qu'il comptait faire pour que Dog ressente de la rancune à son égard.

— Il vient avec nous, lui dis-je.

— D'accord.

La pluie cinglait la vitre de la fenêtre. Je bataillai pour ouvrir la porte d'entrée, il soufflait maintenant un vent de tempête.

— Hou ! lança Lloyd.

Nous nous précipitâmes tous les trois vers le pick-up.

Dans la portière du conducteur était rangé un petit niveau en métal que j'avais trouvé dans le hangar – bords tranchants, lourd, je savais qu'il tenait parfaitement dans la paume de ma main. Quand Lloyd referma la portière du côté passager, je sentis la cabine rétrécir, comme s'il avait pris tout l'air. Sa proximité brûlait tout mon côté gauche. Je prévoyais de le tenir à l'œil en conduisant et s'il s'approchait de moi, je freinerais brusquement – l'enrouleur de sa ceinture de sécurité était cassé, elle pendouillait sans attache. Il serait donc catapulté dans le tableau de bord. Et je pouvais alors compter sur le niveau. Je vis Dog sur la banquette arrière – il ne me restait plus qu'à espérer qu'il serait allongé quand je freinerai.

Avec les essuie-glaces à fond, je n'avais que des aperçus du chemin, entre la pluie, les feuilles mortes et les brindilles. En haut de la colline, un coup de vent latéral fit tressaillir le véhicule.

— Oooh, fit Lloyd en levant le bras.

Je sursautai et me tournai vers lui. Il sursauta aussi, mais il voulait simplement se tenir au plafond. Il tendit le cou pour regarder par la vitre.

— Qu’avez-vous vu ?

— Rien.

Un hêtre était tombé en travers du chemin qui menait à la forêt, puis à la route. Lloyd aspirait l’air entre ses dents. Je ne ralentis pas, nous pouvions contourner l’obstacle, les 4×4 sont conçus pour ça.

— Punaise, dit Lloyd en glissant l’autre main dans la poignée de la portière.

Je m’arrêtai pour passer en quatre roues motrices, le grondement du moteur se fit plus sourd, je quittai le chemin et montai dans le champ où le pick-up se mit à tanguer. Lloyd ponctuait chaque secousse d’un “punaise” ou d’un “hou”.

— Bien ! dit-il d’une voix forte alors que nous amorcions la montée qui devait nous ramener sur la route.

C’est à ce moment-là que j’ai su qu’on n’y arriverait pas, les roues tournaient dans le vide en cherchant sur quoi s’agripper, le pick-up s’affaissait de plus en plus, s’embourbait puis finit par se calmer et s’arrêter. Je fis ronfler le moteur jusqu’à ce que l’air empeste. Les vitres étaient embuées. Je donnai un grand coup dans le volant, fermai les yeux et hurlai :

— Merde et chiasse à couilles !

Lloyd brisa le silence qui suivit en disant :

— Oups. Embourbés. Décidément, c’est une manie aujourd’hui.

L’eau coulait toujours et la vapeur s’échappait sous la porte de la salle de bains du bas où Lloyd prenait une douche. Je parcourus des yeux la chambre d’appoint. Il y avait des draps que j’avais trouvés dans le placard en emménageant et je fis un lit qui me sembla adéquat sans être accueillant. Convenable pour une nuit, mais n’encourageant pas au séjour prolongé. De toute façon, la couverture grattait. Je dus me rappeler qu’il m’avait aidée à

sortir la brebis. Il avait poussé le pick-up quand je le lui avais demandé, pris de la boue plein la figure et suggéré de placer des bâtons dans les tranchées creusées par les roues pour l'adhérence, même si, au final, nous nous étions embourbés davantage. C'était un boulot pour Don et sa barre de remorquage, une nouvelle manifestation de mon incompetence, mais lorsque nous étions rentrés à la maison, gelés et trempés, Don n'avait pas répondu au téléphone.

À la réflexion, j'ouvris la fenêtre car la chambre sentait l'humidité et la poussière. Le courant d'air fit voler des papillons de nuit morts sur l'appui de fenêtre. Soudain gênée, je les recueillis dans ma main.

Quand Lloyd sortit de la salle de bains, il avait noué la serviette autour de sa taille. Je m'efforçai de ne pas regarder les parties nues de son corps, mais elles étaient majoritaires. Il avait beaucoup de poils sur le torse, certains gris. Il s'avança tranquillement vers moi et j'étais horrifiée à la pensée que sa serviette risquait de tomber.

— Est-ce qu'il y a un endroit où je pourrais les laver ? me demanda-t-il en tenant ses vêtements couverts de boue. Ou même seulement les mettre à sécher ?

— Je peux faire une lessive, répondis-je en un couinement auquel je ne m'attendais pas.

Je me suis raclé la gorge et j'ai parlé d'une voix plus grave que d'ordinaire.

— Puis on les fera sécher sur le radiateur.

— Si ça n'est pas trop demander, merci beaucoup. Je me sens déjà beaucoup mieux.

Il sourit. Je fronçai les sourcils et me retournai.

Il se promena d'un pas nonchalant dans la pièce en regardant les photos sur les murs.

— Elles sont à vous ? me demanda-t-il en montrant un groupe d'hommes en uniforme.

— Elles étaient là quand j'ai emménagé.

Il avait la sale manie de plier le mollet et de le glisser par la fente de la serviette.

— Elles sont à Don – c’est lui qui m’a vendu la maison.

Lloyd acquiesça et poussa un petit mugissement.

— Il les a laissées pour vous ?

— Faut croire.

— Hum.

Je n’étais pas sûr de ce qu’il voulait dire par là, mais c’était agaçant. Allions-nous rester assis et attendre que ses habits se lavent et sèchent ? J’essayai de rappeler Don. Pas de réponse. Il se faisait tard – s’il ne répondait pas bientôt, ça voulait dire qu’il passait la nuit en ville. Je tentai de calculer combien de temps nous devrions attendre l’arrêt de la tempête, la fin de la nuit, le retour de Don quand il répondrait au téléphone.

— Vous voulez manger quelque chose ?

Lloyd me regarda, Dog aussi.

— Je... je ne voudrais pas vous déranger.

— Eh bien..., dis-je.

Je plaçai le même ragoût que celui de la veille sur le fourneau. Lloyd s’assit lourdement sur le canapé et soupira. Je le surveillais du coin de l’œil et sus que le soupir d’aise était en réalité douloureux car il s’était jeté sur la barre de séparation du canapé qui était dure et cassée. Je tournai le dos et fis semblant de ne pas m’en apercevoir, mais je voyais son reflet dans la fenêtre. Il frotta l’endroit douloureux du creux de ses reins, Dog grimpa à côté de lui et Lloyd lui caressa les oreilles. Je m’appliquai à relâcher mes épaules.

Lloyd plia et sortit une nouvelle fois la jambe de la serviette. Il appuya la tête sur son bras, découvrant son aisselle. J’allai dans le placard et trouvai un peignoir que Don avait aussi laissé. Je le posai sur le côté du canapé.

— Vous pouvez mettre ça, lui dis-je avant de revenir au fourneau.

— Charmant.

Quand je me retournai, il nouait la ceinture et avait attaché ses cheveux humides en turban dans la serviette. J’imaginai que le peignoir avait appartenu à la femme de Don. Des marguerites étaient brodées sur les deux revers avec des souris sur les lisières. Lloyd s’assit un peu plus prudemment et répéta “très joli” pour lui-même.

Le temps passait lentement.

— Vous voulez boire quelque chose ?

Je clignai des yeux.

— Si je n’abuse pas trop de votre gentillesse... Ce ne serait pas de refus.

Je lui servis un whisky dans un verre qu’il prit à deux mains pour le porter à ses lèvres.

Je m’assis à la table de la cuisine, il restait sur le canapé et de temps en temps il poussait un petit soupir qui semblait amorcer une conversation. Nous bûmes notre whisky ; je descendis le mien rapidement, car chaque fois que le silence devenait pesant, une gorgée s’imposait.

— Et donc, finit-il pas dire, j’imagine que vous vous demandez ce que je fais ici.

Je ne répondis pas, je me contentai de le regarder. Il se pencha en avant et posa son verre par terre à côté de son pied.

— Écoutez, me dit-il d’un ton trop chaleureux et réconfortant à mon goût. Je me disais seulement que vous trouviez peut-être cela un peu bizarre que je déboule ici.

Il termina sa phrase en élevant le ton, je crus repérer un accent que je n’avais pas remarqué avant. Je me redressai sur ma chaise.

— D’où venez-vous ? lui demandai-je avec une agressivité démesurée.

Il fronça les sourcils.

— À l’origine ?

— Venez-vous d’Australie ?

— De Barnsley. Ma mère est originaire de Stockton, mon père de Leeds. J'ai grandi à Barnsley. J'habite à Londres.

L'accent avait disparu, mon oreille m'avait trompée. Je me carrai à nouveau sur ma chaise. Silence.

— Quant à *vous*, vous venez d'Australie, évidemment. (Puis il enchaîna.) Qu'est-ce qui vous a amenée sur l'île ?

— Les moutons.

— Ah bon ?

Il le dit de manière à m'encourager à développer, mais au lieu de ça, je me levai et me servis un nouveau verre. Après une seconde de réflexion, je décidai qu'il serait singulier et maladroit de ne pas lui en servir un aussi, et je remplis donc le sien. Il me regarda en souriant. La boisson rend les hommes maussades, mais elle les rend aussi sentimentaux. J'ajoutai de l'eau dans mon verre.

Le ragoût avait cuit trop longtemps et était collé à la casserole. J'en plaçai deux assiettes sur la table avec le pain.

Lloyd ôta la serviette de sa tête et secoua ses cheveux, qui avaient bouclé en séchant et grisonnaient autour des oreilles.

Je cherchai un couteau à pain avant de me rappeler qu'il était resté à l'étage, avec les autres.

— Je n'ai plus de couteaux pour l'heure, lui expliquai-je. Il va falloir couper le pain à la main et le beurrer avec le dos d'une petite cuillère.

Lloyd acquiesça comme s'il n'y avait là rien d'inhabituel.

Il fait si chaud, j'ai l'impression que je vais gonfler et exploser comme un opossum crevé. Après être allée voir les moutons, je me retrouve sur mon vélo, les cheveux au vent. Encouragée par le sentiment qu'Otto ne saura pas exactement où me trouver, je continue. Je pédale au travers d'un mirage, je sens le soleil m'écorcher le dos et les épaules, les paupières, mais ça vaut la peine, rien que pour me sentir en mouvement. J'imagine trouver un point d'eau qui ait échappé à la sécheresse ; je me répète que je vais simplement aller au bout du mirage, mais il n'y a rien au bout. J'ignore depuis combien de temps je suis partie, mais la chaleur se manifeste sous un jour différent. La soif vient puis s'en va. Le mirage cède la place à des étoiles rouges et noires. Tout ce que je veux, c'est continuer, même si je dois pédaler une semaine, même si le soleil doit me tuer, je veux arriver à la côte, je veux ouvrir les yeux dans l'eau pour voir un néant de fraîcheur sous la surface et laisser la marée me porter où bon lui semble. Au loin.

Je percute un caillou et voltige par-dessus le guidon. Je ne suis pas blessée, hormis des égratignures aux genoux et aux mains, mais je peine à me relever. Je vais m'avachir dans le peu d'ombre d'un buisson. J'ai du sel sur les lèvres, je me sens assoiffée et brûlée, mais pas malheureuse. Étendue, je regarde un siffleur porté par des courants chauds, haut dans le ciel, et j'imagine que c'est une mouette et que je suis dans un bateau, couverte de parasites. Karen est

avec moi, on boit des Coca et on se tient les doigts enlacés. Je décide de rester ici, de lever l'ancre, de m'allonger dans la coque du bateau et de me laisser porter au centre... où que ce soit.

Je suis le couloir de mon cerveau sans tenir compte des portes sur les côtés.

Lorsque je me réveille, Otto m'observe, la rage au visage. Il me lève, me porte sur son épaule, j'ai l'impression que ma peau brûlée se déchire. Un aperçu de ce que c'est qu'être brûlée, grièvement.

Lorsque je me réveille une deuxième fois, je suis au lit. Otto me verse de l'eau dans la bouche, puis il applique une crème sur mon dos et mon visage. Je l'entends dire : "C'est une honte, nom d'un chien."

Le lendemain matin, j'ai de la fièvre et le tournis. Otto ne me parle pas ; il se contente de venir avec un sandwich de temps en temps, me surveille pour s'assurer que je le mange, jusqu'à ce que je sois remise. Quand je me sens mieux, je sors de ma chambre enveloppée dans une serviette ; Otto est dans le salon devant des feuilletons. Il ne me regarde pas.

— Eh ben, dit-il en s'adressant à la télé, la princesse s'éveille.

— Je me suis perdue.

— Perdue en ligne droite ? Faut le faire.

— Je cherchais un point d'eau.

Alors que j'essaie de lui concocter une histoire, mes yeux se posent sur quelque chose devant la maison et je perds le fil de mes pensées. Mon vélo est jeté par terre, bousillé. Écrasé par un véhicule à plusieurs reprises, écrabouillé, aplati.

— Mon vélo...

C'est tout ce que j'arrive à dire.

Otto se tourne vers moi.

— Je l'ai pas vu, me dit-il sans faire d'effort pour paraître crédible.

Plus tard dans la nuit, quand je suis dans ma chambre, il tourne la clé dans la porte, s'allonge à côté de moi et il veut baiser mais je ne veux rien avoir à faire avec lui. Je le repousse, en colère.

— Qu'est-ce que t'as ? me demande-t-il.

— Je ne veux pas.

— Tu boudes ? (Je ne réponds pas.) Estime-toi heureuse que je t'aie pas accueillie à coups de trique, fillette. (Il se lève, va à la porte et me dit :) Me prends pas pour un con.

Il claque la porte et s'applique à la verrouiller bruyamment. Je l'entends allumer la télé dans le salon. Quand elle se referme, la porte du frigo ébranle la maison entière.

Le lendemain matin, il me salue, l'œil menaçant.

— Reste plus beaucoup de viande.

C'est tout ce qu'il me dit avant de me traîner par le poignet dans le pick-up où Kelly nous attend déjà, haletant d'exaltation. Nous roulons jusqu'aux moutons et il prend un lourd sac de toile noire à l'arrière du pick-up. Je songe à l'escarpin sous la maison. À la boucle d'oreille dans le hangar. Aux trucs que Kelly dévore dans les grandes herbes sèches.

Otto attrape une brebis avec une force redoutable que je ne lui avais jamais connue avant – on dirait que ses muscles ont hiberné jusqu'à cet instant. Ce n'est pas la même puissance que lorsqu'il tond : il applique une force cruelle, comme s'il voulait que la bête sache ce qui l'attend. Il la fait pivoter sur la rampe devant lui et elle pousse des bêlements de tous les diables ; je reste plantée devant le hangar de tonte, muette. Kelly aussi se tait ; elle se tapit à côté d'Otto puis se déplace furtivement ici et là, les yeux voilés, adoptant une espèce de pose de serpent. Les autres moutons, les oreilles sur l'avant, sont blottis tout au fond de l'enclos. L'un après l'autre, pensent-ils sans doute, et

je réprime l'envie de détruire la clôture à coups de pied et de leur dire de s'enfuir. De toute façon, ils ne bougeraient pas. De là où je suis, je vois l'intérieur du hangar, la tache sombre sous le crochet.

— Viens ici, petite, je veux que tu voies comment on fait, crie Otto.

Je fais semblant de ne pas l'avoir entendu, car je suis incapable de bouger. Je le vois hocher la tête et les braillements de la bête m'aiguillonnent les os. Il sort un couteau à lame épaisse de son sac et tranche la gorge blanche de la brebis ; toujours vivante, elle essaie de bêler. Otto la tient fermement entre ses cuisses, les pattes arrière frappent désespérément et le rouge coule de son cou comme d'un robinet grand ouvert. Il tranche une nouvelle fois et la voix de la bête s'engloutit dans un gargouillement lorsque la trachée est atteinte ; les piétinements de sabots s'affaiblissent. Je sens un cri mûrir en moi, mais je le retiens et je ne détourne pas le regard.

Otto laisse doucement tomber la brebis qui bouge encore mais ne risque pas de partir, et c'est seulement à ce moment que Kelly se met à aboyer, à montrer les dents près des yeux de la bête qui se révulsent et n'affichent que du blanc ; la chienne n'arrête pas de se jeter vers elle sans la mordre, de claquer des dents dans le vide, près de sa tête. J'entends Otto m'appeler encore et je me dirige vers lui ; une odeur de sang frais flotte dans le hangar.

— Il faut que tu saches comment ça se fait.

Il se passe l'avant-bras sous le nez pour essuyer la sueur et dépose une trace de sang brun sur son visage. Il me dévisage, un regard fixe qui fait dresser les poils de mon cou. Sa présence dans cette odeur de sang et de renfermé a quelque chose de naturel. Sur le toit du hangar, un oiseau criaille. Otto hausse les épaules et la tension se relâche.

— Mais peu importe, on en tuera une autre.

Mes genoux sont de coton.

La brebis est bien morte, Kelly salive dessus ; elle ne cherche plus à lui faire peur, elle attend de pouvoir en goûter un morceau. Otto prend un petit couteau, tranche les tendons à l'arrière des chevilles avant d'y enfoncer des crochets, et soulève la bête à l'aide d'une corde et d'une poulie. Une goutte de sang tombe dans l'œil ouvert de la brebis.

— C'est comme ça que les musulmans s'y prennent, m'annonce-t-il avec un sourire satisfait.

Il découpe un pied avant et le donne à Kelly qui l'accepte comme s'il lui revenait de droit. Elle se tient les pattes écartées, ses dents grincent sur le sabot.

— Bon, dit Otto, va en chercher un autre. (Je reste immobile.) Allez, magne-toi.

— Je peux pas.

— Je t'ai déjà vue attraper un mouton. Allons, pas de manières.

— Je ne veux pas.

Otto m'observe en plissant un œil.

— Ça fait partie de la vie à la ferme, petite. C'est ce que je disais à Carole et elle voulait rien entendre non plus. Je te croyais pas du genre à avoir la trouille pour quelques gouttes de sang.

Un petit sourire borde ses lèvres ; il essaie de ne pas le montrer, mais il s'amuse, ma peur lui procure du plaisir.

Je sens mes bras robustes flotter au bout de mes épaules, faibles comme des plumes. Je veux lui faire comprendre que c'est important de s'arrêter là. J'aimerais pouvoir m'excuser pour ma mauvaise conduite, lui promettre que ça ne se reproduira pas. Je veux bien un coup de trique, mais pas ça. Les seuls mots que j'arrive à prononcer sont : "Je t'en prie."

Il quitte le hangar d'un pas lourd et revient avec une brebis au regard affolé, celle au museau tacheté de noir. Otto s'autorise un sourire, il ne se retient plus, il se fiche de ce que je sais sur lui. Il me considère comme une

gamine qui vient de faire un caprice et à qui il doit donner une leçon, avant d'en rire un peu plus tard. J'ai beau vouloir refuser de tout mon être, rien ne l'arrêtera. Je m'aperçois qu'il bande sous son short parce qu'il m'aime d'autant plus que je suis diminuée, infantile, une gosse à border et à nourrir à la petite cuillère. Je connais l'issue inéluctable de son défi, je vais lui montrer que je suis plus forte qu'il ne le croit, et pour cela, je dois sacrifier la brebis au nez tacheté de noir.

Une bâche claque au vent quelque part, mais la brise n'arrive pas jusqu'à moi. Je parviens juste à retenir les larmes qui m'inondent les yeux, je les résorbe en un clignement, prends le couteau sur le plancher, encore rouge et tiède du dernier mouton. La brebis au nez tacheté se débat sous Otto ; Kelly a fini de mastiquer le pied et m'observe avec intérêt traîner la bête entre mes jambes, lui rabattre la tête pour exposer la gorge. Je couvre son nez tacheté de noir d'une main pour ne plus l'entendre faire ses bruits atroces et je lui tranche la gorge d'un seul mouvement, aussi fort et profondément que je peux ; je veux qu'elle meure avant de comprendre ce qui lui arrive, mais elle continue à gigoter sous moi en saignant, s'affaiblit au même rythme que moi ; je la tire contre mon corps et plonge mon visage dans la laine de sa nuque. Kelly se remet à aboyer. Otto observe en silence et lorsque son regard se pose sur le couteau que je tiens toujours à la main, il ne sourit plus.

Une fois qu'Otto a dépecé les côtes et les épaules, nous balançons les carcasses dans le terrain qui jouxte la maison et Kelly nous accompagne en bondissant, excitée comme un jeune chiot. Nous ne les jetons pas très loin et elle va sans cesse en mordiller des morceaux. Je regrette qu'Otto n'ait pas enlevé les têtes. Kelly s'abaisse et se roule dans les restes. Nous baisons presque immédiatement après être rentrés ; je le laisse faire ce qu'il veut, c'est-à-dire tout. Après, quand il est parti, je m'effondre par terre puis je fais des pompes jusqu'à ce que des points noirs apparaissent devant mes yeux.

Après ma douche le lendemain matin, devant le lavabo, je remarque les gouttes pour oreilles d'Otto. Sans prendre le temps de réfléchir, j'ouvre le flacon et l'avale. Otto me trouve en train de vomir dans les toilettes.

— Qu'est-ce qui t'arrive, ma puce ?

Je me sens mal, mais j'en rajoute tout de même une couche.

— Il faut que j'aille à l'hôpital.

Une fois que j'y serai, je pourrai filer en douce, ou expliquer à quelqu'un, une infirmière à l'air gentil, que je dois lui échapper. Je l'imagine déjà m'aider à monter dans sa voiture, me conduire à la gare et me donner l'argent d'un billet pour la côte. Pendant que je vomis, Otto pose une main sur mon front. Je voudrais tant qu'il soit brûlant.

— J'ai mal, dis-je en m'empoignant le ventre.

Je veux lui donner une impression d'appendicite aiguë. Il se passe la main sur la figure.

— Écoute, finit-il par dire. Je vais aller en ville chercher quelque chose pour ton ventre.

— Il me faut un docteur.

— Ça va aller.

Il s'apprête à partir.

— Je veux un docteur, je suis vraiment malade...

Je prends ma voix la plus faible, mais il est déjà décidé, je le lis sur son visage couvert de taches brunes.

— Je vais te chercher des médicaments. T'es encore restée trop longtemps au soleil, voilà tout.

Il décrète ça d'un ton sans appel.

J'écoute partir le pick-up sans moi. Je m'étais vue en train de boire un Coca, d'acheter d'autres Holiday et d'en fumer une dans une station-service.

J'ai vomi toutes les gouttes, mais je continue de penser au cérumen dans les oreilles d'Otto ; j'ai beau savoir que ce sont seulement les gouttes que j'ai avalées, j'ai l'impression d'avoir le gosier enduit de cire. Je veux aller prendre l'air, mais Kelly me surveille en silence, assise de l'autre côté de la porte moustiquaire. Je lui fais un bras d'honneur, ce qui ne la perturbe en rien.

Un tableau est accroché au mur de la chambre à coucher d'Otto : un bouquet de fleurs violettes dans un vase jaune pâle, seule concession au décor de la maison. Il provient d'une autre personne, probablement Carole. Je ne mets jamais les pieds ici, même pas pour faire le ménage – c'est toujours lui qui vient dans ma chambre –, et on dirait à l'odeur qu'il garde une assiette de ragoût sous son lit.

Dans l'armoire, je trouve un costume rongé par les mites aux aisselles durcies et jaunies, et quatre robes qui ont dû appartenir à une femme minuscule. Il y a aussi trois escarpins de petite pointure : deux violets à talon haut compensé et un seul à talon aiguille rose. Les trois ont des pointes mortellement fines, je ne crois pas pouvoir y glisser un seul orteil. Je regarde longuement l'escarpin rose orphelin. Je surprends un mouvement dans la prairie par la fenêtre, mais ce n'est sans doute qu'un bandicoot ou autre rat. Je retiens mon souffle et observe : rien ne sort des hautes herbes sèches.

Je trouve une boîte de chocolats ouverte sur l'étagère au-dessus des robes, elle contient le permis de conduire de Carole McKinney de Carnarvon, quarante-deux ans. Il y a aussi deux bracelets de coraux bleus et orange et un tube de rouge à lèvres rose sans couvercle. Sous ces objets, une grande photo en couleurs du mariage de Carole et Otto. Il porte le costume avec les taches de sueur et Kelly, à ses côtés, fixe l'objectif. L'aisselle d'Otto est visible car il a passé un bras autour des épaules de Carole. Elle porte une des robes rangées dans la penderie devant moi – tape-à-l'œil, violette avec une épaule nue, et sur l'autre un gros nœud de satin, comme si elle était un cadeau prêt à

être déballé. Elle tient un petit chien blanc poilu entre ses mains. Ses cheveux sont coiffés en permanente sur une coupe au carré avec des mèches blondasses un peu partout, ses yeux sont à peine visibles sous son épaisse couche de mascara et elle porte ce rouge à lèvres rose vif qui contient tant bien que mal ses dents de lapin phénoménales. Carole sourit en essayant de ne pas les montrer et elle tient une longue jambe bronzée en avant pour la photo. Otto est campé sur ses deux pieds, le dos droit et un regard à faire cuire des biscuits. Ils sont devant la mairie de Darwin. Mes mains deviennent moites lorsque je reconnais les boucles d'oreilles de Carole et je remets la photo dans la boîte pour éviter de la tacher. J'ai envie de la déchirer.

J'entre dans la cuisine et prends la boîte sous l'évier, pleine d'ouvre-boîtes rouillés et de cuillères tordues. Je trouve un couteau à désosser courbé et m'apprête à replacer la boîte sous l'évier lorsque, derrière son emplacement habituel, je découvre une boîte de Golden syrup que je n'ai jamais remarquée avant. J'ôte le couvercle en faisant levier avec la cuillère et j'y trouve une épaisse liasse de billets roulés. Je remets tout en place puis je vais cacher le couteau à côté de mon lit. Je reste allongée en réfléchissant à la somme d'argent et jusqu'où elle pourrait m'amener. J'entends le moteur du pick-up d'Otto dans l'allée. Il m'apporte une canette de Coca et une espèce de lotion sirupeuse à la menthe.

Je me réveillai tôt et restai une minute au lit à essayer de mettre de l'ordre dans mes idées. Lorsque je m'étais couchée, j'étais restée allongée en guettant des craquements dans l'escalier. Il n'y en avait pas eu et j'avais reporté mon attention aux coups sur les murs, mais là encore, je n'avais rien entendu. Un changement s'était opéré dans la maison. Même le renard avait arrêté de glapir. Je sortis d'un sommeil profond, sans rêve. À mon réveil, je vis de grosses gouttes de pluie sur la vitre, le verre vibrait dans son embrasure de temps à autre, mais le marron du ciel s'était éclairci. Au sommet de la colline, la haie était aplatie par le vent.

En bas, Lloyd s'était endormi sur le sofa, une vieille bible ouverte sur le torse. Il avait laissé la lampe allumée et quand j'appuyai sur l'interrupteur pour l'éteindre, il se réveilla en sursaut.

— Nom de Dieu, dit-il en portant la main à son visage.

Je pris le téléphone et composai le numéro de Don. Toujours pas de réponse. J'appelais trop tard – il était peut-être revenu et reparti. Je me retournai et regardai Lloyd et sa bible.

— Soldat de Dieu ? lui demandai-je.

Il se protégea les yeux quelques instants de plus. Puis il ôta sa main et se tourna vers moi.

— Quoi ? (Il vit la bible.) Ah, je vois. (Je remplis la bouilloire.) Non. C'est le seul bouquin que j'ai réussi à trouver, alors je me suis dit que j'allais y jeter un coup d'œil.

Il poussa un bâillement exagéré.

— Et c'était comment ?

— Mieux que de rester éveillé à vous écouter.

J'arrêtai net.

— À m'écouter quoi faire ?

— Bon Dieu, vous avez fait un rêve digne d'un film d'horreur. J'ai cru que vous vous faisiez tracter, je suis monté, mais le chien n'a pas voulu me laisser entrer. Vous hurliez tant et plus et vous ne vous êtes réveillée que quand j'ai crié votre nom.

— Faut que j'aille m'occuper des moutons, maintenant.

Je sortis de la pièce et montai dans ma chambre. La baignoire était pleine à ras bord. J'enlevai le bouchon et regardai l'eau s'évacuer. Je m'essayai les mains sur une serviette, redescendis et me plantai devant Lloyd.

— Faut que j'aille m'occuper des moutons, lui répétai-je.

Ils étaient tous là ; l'air froid me brûlait les lèvres et me dérobait des bouffées blanches de la bouche. La journée avait une odeur nouvelle ; le vent avait changé de direction et charriait des senteurs de sel et de feux de joie. Les perce-neige qui avaient poussé pendant la nuit étaient cloués au sol par le vent. Je marquai les brebis qui semblaient attendre des triplés ou des jumeaux et Dog poursuivit un lapin dans les bois.

Je coupai la laine crottée d'une dizaine d'animaux au fond du pré et tandis que je travaillais, une renarde apparut à l'orée du bois. Je m'arrêtai et la regardai. Comparée aux moutons, elle était petite et nerveuse.

— Ce n'était pas toi, hein ? lui demandai-je à voix haute.

Si j'avais été une vraie fermière, je serais sortie avec le fusil et l'aurais butée. Je vis deux renardeaux maigrichons flâner derrière elle. Ils étaient bien trop précoces, elle aurait besoin de nourriture pour continuer à avoir du lait et des forces. Je me tournai vers la brebis que je venais de nettoyer, elle s'était installée confortablement dans l'herbe et poussa un soupir d'aise en sentant la masse de son corps sur la terre.

L'un des renardeaux essaya de mordre une mouche, les oreilles de la mère se dressèrent en entendant un bruit dans les fourrés. Elle écoutait, une patte en l'air, puis elle attrapa l'un de ses petits par la peau du cou et l'autre la suivit dans l'obscurité sécurisante. Dog sortit des bois, le long rouleau rose de sa langue pendant, des graines collées au museau et un grateron emmêlé à la patte arrière. Il avait l'air heureux. S'ils avaient pu, ils se seraient tous entretués : la renarde aurait tué un mouton, puis Dog aurait tué la renarde.

Dog vint renifler les nouveaux bouts de laine encrottée, puis il s'allongea en haletant bruyamment à côté de la brebis pleine, qui se remit difficilement sur pattes et s'éloigna comme si elle ne supportait pas son odeur. Une nuée d'étourneaux s'envola d'un arbre. Peut-être annonçaient-ils la progression de la renarde dans les bois.

Grimpée sur l'échelier, je vis arriver le pick-up de Don et poussai un soupir de soulagement.

— Tonnerre de Dieu, qu'est-ce qui t'est arrivé ? dit-il en ouvrant la portière, avec ce sourire qu'il affichait toujours quand il savait exactement ce qui s'était passé et attendait que je lui demande de l'aide. Tu t'es embourbée ?

— Tu peux me remorquer ? lui demandai-je en rougissant.

— C'est une bonne occasion d'appeler un des jeunes fermiers, tu crois pas ? me dit-il sans enfiler ses bottes.

— Je me débrouillerai si tu me donnes tes clés. Je peux la sortir toute seule.

— Ah ouais ? Et qui va tenir le volant ? Y a des choses qu'on ne peut simplement pas faire seul. (Il se tourna et enfila son ciré.) C'est pour ça que les fermiers ont besoin de se connaître et de s'entraider, c'est comme ça que ça marche. Tout ce que t'as à faire, c'est aller passer un moment au pub une fois par semaine (il commença à mettre ses bottes en caoutchouc), parce que tôt ou tard je vais passer l'arme à gauche et qu'est-ce que tu feras ? Tu crèveras de faim, pardi.

Don était de bonne humeur, c'était déjà ça.

Nous nous y prîmes à deux fois seulement pour dégager mon pick-up et, le boulot fait, Don se pencha par la vitre :

— Ça serait pas le gars qui t'aidait dans le fossé ?

Lloyd arpentait le chemin, on aurait dit un randonneur muni d'un bâton de frêne.

— Ouais.

— C'est utile d'avoir un bricoleur sous la main...

Lloyd le salua d'un signe de main. Don lui répondit d'un hochement de tête et arrêta le moteur. Je l'imitai, à contrecœur.

— Salut, dit Lloyd à Don. (Il se tourna alors vers moi et je me faisais peut-être des idées, mais il me sembla vexé.) Je me demandais où vous étiez ; j'aurais peut-être pu vous aider. Mais je vois que vous avez déjà sorti le pick-up.

Ses paroles flottèrent dans le silence qui suivit. Don se tourna à nouveau vers moi.

— Je vais revenir avec ma tronçonneuse pour te débarrasser de ça, me dit-il en pointant du menton vers l'arbre.

— Merci, mais j'ai ce qu'il faut, t'en fais pas.

Don plissa les yeux.

— J'ai une grosse tronçonneuse, me dit-il.

— La mienne n'est pas mal non plus.

— Tu sais t'en servir ?

— Oui.

— Bon.

Mais Don n'était pas convaincu. Je recourbai la langue dans ma bouche et lui fis un petit sourire. Je devais faire attention de ne pas être impolie. Don s'intéressa à Lloyd.

— Je suis content de voir qu'elle a un peu de compagnie.

Je m'éclaircis la gorge.

— Oh, répondit Lloyd, visiblement mal à l'aise, je crains de lui avoir plutôt imposé ma présence.

— Il était grand temps ! gloussa Don.

Il démarra le moteur pour avoir le mot de la fin, leva une main et disparut sur le chemin. Lloyd me regarda, je fis un effort pour détendre ma mâchoire.

— Ce vieux bonhomme aime bien vous taquiner, hein ?

— C'est vrai.

Nous allâmes chercher la tronçonneuse avec le pick-up, en silence. J'entrai dans le hangar, fis le plein de gazole et pris aussi une hache. Lloyd m'attendait près de la voiture en parlant doucement à Dog. Je posai la hache et la tronçonneuse dans le coffre et il s'apprêta à monter avec moi.

— Vous restez ici.

— Euh...

— Avec le chien.

Je grimpai dans le pick-up et le laissai planté là, l'air embarrassé.

Je revins vers l'arbre, descendis de voiture, laissai la portière ouverte et sortis les outils du coffre. Je commençai à la hache, sentis le fluide s'activer dans mes épaules, taillai les petites branches pour bien dégager le tronc puis je me mis à frapper sans but particulier, mais à une cadence régulière, hurlant et suant au fur et à mesure que j'entaillais le bois jusqu'à ce que je n'aie plus

de force dans les bras. Je m'arrêtai, à bout de souffle, et fermai les yeux. J'eus une pensée singulièrement claire : il ne me connaît pas. Je mis alors le starter et tirai sur la corde du lanceur.

Il faisait noir lorsque je terminai, et il pleuvait. Lloyd avait allumé un feu dans la cheminée.

— J'espère que vous ne m'en voulez pas, me dit-il quand j'entrai.

Il était en train de faire la vaisselle. Installé sur le coin du canapé près du feu, Dog remua la queue, comme s'il n'y avait là rien d'anormal.

— Comment vous en êtes-vous sortie, avec l'arbre ? J'aurais volontiers préparé quelque chose à manger, mais je ne savais pas ce que vous aviez prévu. Alors, j'ai fait un peu de ménage. (Il se tourna vers moi.) Je ne veux pas dire que la maison en avait besoin, c'était simplement pour vous remercier.

Il se retourna vers l'évier.

— Hum, dis-je.

J'étais agacée parce qu'il avait déplacé certaines choses et que ça arrangeait la pièce. Elle avait une odeur différente, l'air était chaud et sec. Je n'allumais jamais le feu. Je fis couler un bain et m'y plongeai avant de m'apercevoir à quel point j'avais mal partout.

Nous partageâmes une boîte de soupe aux champignons. J'avais cru pouvoir cuisiner le poulet, mais il sentait mauvais. Le vent malmenait le conduit du fourneau. Il était tard pour ramener Lloyd en ville, mais peut-être après dîner.

— Bon, dit Lloyd.

Ce n'était pas la première fois et comme le silence devenait trop pesant, je me levai et sortis une bouteille de whisky du placard. Je remplis deux tasses, m'assis et lui en tendis une.

— Merci, me dit-il en toussant. Bon.

Dog gronda. Nous nous tournâmes tous les deux vers lui. Il avait quitté la chaleur du feu et se tenait devant la porte d'entrée, tête baissée. Lloyd me regarda.

— Pourquoi fait-il ça ?

Je repoussai ma chaise et m'approchai de la fenêtre.

— Il a senti quelque chose dehors.

Le grognement provenait du fin fond de ses entrailles. Je tirai le rideau et regardai dehors.

— Éteignez la lumière, dis-je à Lloyd à voix basse.

Lloyd appuya sur l'interrupteur et me rejoignit. Après avoir fermé un instant les yeux pour les habituer à l'obscurité, je scrutai à nouveau l'extérieur.

— L'œil humain perçoit les mouvements avant toute autre chose, me dit Lloyd. (Je le dévisageai.) Quoi ? Je l'ai lu dans le *National Geographic*.

Je ne voyais rien bouger par la fenêtre.

— Quelqu'un surveille la maison, je le sens.

Lloyd écarquilla les yeux.

Puis on entendit frapper lourdement à la porte ; Dog montra les dents et gronda comme un loup.

— Putain, avons-nous tous deux murmuré.

— Qui est là ? lança Lloyd de sa voix la plus grave.

Il toussa en se couvrant la bouche.

Il n'y eut pas de réponse, mais la poignée tourna et s'agita comme si quelqu'un essayait d'entrer.

Je me dirigeai vers la porte.

— Qu'est-ce que vous faites ? siffla Lloyd.

— C'est idiot, lui sifflai-je en retour. Tenez Dog.

Lloyd prit le chien et le retint par la peau du cou, l'animal aboyait et se débattait. Si j'avais été seule, je serais allée chercher le manche de hache avant d'ouvrir.

Je tombai sur un homme aux traits juvéniles. Ses cheveux séparés en rangées soigneusement alignées par le gel partaient de l'arrière de sa tête et se terminaient en piques châtain clair devant ses yeux. Le vent s'engouffra dans la maison et ma seule pensée se bornait à cela : dans peu de temps, cet homme sera parti, la porte se refermera et le vent restera dehors.

— Qu'est-ce que vous voulez ? lui demandai-je d'une voix moins assurée que je ne l'aurais souhaité.

Troublé, il me regarda. On aurait dit que ses cheveux s'immisçaient dans ses yeux rouges cernés de croûtes jaunes. Il s'était récemment débarrassé de boutons autour du menton et du cou. Il portait une veste matelassée satinée et me dévisageait en se frottant l'index sur l'aile du nez. Il renifla bruyamment.

— Qui êtes-vous ? me demanda-t-il.

Il regarda autour de moi et je crus qu'il s'apprêtait à entrer. Dog aboyait.

— J'habite ici. Qu'est-ce que vous voulez ?

Il cessa de se gratter le nez, jeta un regard par-dessus mon épaule et m'observa longuement.

— Où est mon père ? demanda-t-il.

— Vous êtes... Vous voulez dire Don ?

— Je veux dire mon père, mais qui vous êtes, vous, bordel ?

Ses sourcils se rejoignirent.

— J'habite ici, répétais-je. J'ai acheté la propriété à Don Murphy – si c'est votre père, eh bien sachez qu'il habite à présent dans la vallée voisine...

Mais il ne m'écoutait pas, il respirait par sa bouche grande ouverte et ôta d'une paume de main la goutte qui s'était formée au bout de son nez.

— Vous vous êtes mis à la colle avec ce vieux salopard, c'est ça ? Mais oui, c'est ça, il se trouve une pétasse et Samson lui sort complètement de la tête : au cul, Samson !

Dog gronda.

— Enfin voyons, lança Lloyd derrière moi, d'une voix d'enseignant.

Je me redressai pour paraître plus grande, mais le gars n'était pas intimidé. Il se tourna vers Lloyd.

— Et qui c'est, ce connard barbu, putain ?

Sa voix grimpa dans les aigus et il renifla une nouvelle fois. Poussé dans le dos par une rafale de vent, il trébucha vers nous. Il avait des marques de salive blanche aux commissures des lèvres. Il recula de deux pas pour retrouver l'équilibre, puis avança à nouveau. Les aboiements de Dog résonnaient dans toute la vallée.

— Attention, lui dis-je.

J'entendis Lloyd traîner Dog dans sa chambre pour l'y enfermer. Le jeune homme regarda par-dessus mon épaule.

— Laissez pas ce chien dégueulasse entrer dans ma chambre ! gueula-t-il. C'est quoi, ce bordel ?

J'entendis la porte se refermer sur Dog qui se jetait dessus, griffait et jappait. Lloyd vint se placer à côté de moi.

— Écoutez, lui dit-il, allez donc voir votre père et parlez-en avec lui. Si vous ne partez pas, je lâche le chien et je ne le maîtrise plus du tout.

Je regardai Lloyd.

— Va te faire foutre, papy.

Le jeune homme s'avança d'un pas en brandissant le poing. Lloyd passa devant moi et le refoula d'un grand coup sur la gorge ; le jeune eut un haut-le-cœur et recula en vacillant, luttant pour reprendre son souffle.

— Je vous ai prévenu, dit Lloyd, maintenant fichez le camp.

Lloyd s'était imposé sur le seuil et prenait beaucoup plus d'espace qu'avant. Le visage du jeune s'effondra.

— Excusez-moi, murmura-t-il en enfonçant ses poignets dans ses yeux. Je voulais pas être malpoli.

Il poussa un petit sanglot et fit demi-tour ; on le perdit de vue en quelques pas. Un cri étouffé s'échappa du noir et son écho résonna autour de la maison longtemps après que nous eûmes fermé la porte. Lloyd alla ouvrir à Dog qui glapissait dans la chambre. Celui-ci fit trois fois le tour de la table de la cuisine puis se posta à l'entrée, fixant l'espace sous la porte avec une sombre concentration.

Lloyd frappa dans ses mains et les frotta vigoureusement.

— Bien, dit-il d'une voix forte, et si on allait au pub ?

J'avais essayé le Blacksmith's Arms quelques années auparavant. Ça ne m'avait pas convenu. Assise au comptoir avec une pinte de quelque chose de tiède et poisseux, j'avais essayé d'entamer une conversation tendue avec le barman. "Le vent souffle toujours aussi fort ?" Il avait gardé un visage impénétrable et répondu : "Parfois."

Puis un fermier bourré m'avait frôlé de trop près et je l'avais envoyé promener. J'étais partie avant d'avoir bu un tiers de la pinte.

Lorsque Lloyd s'approcha du comptoir, je remarquai sa facilité à engager une conversation avec le barman qui lui répondait sans hésiter. Il faisait doux, les lumières étaient tamisées et la pluie battait aux fenêtres. Lloyd nous rapporta des whiskys. Il y avait trop de glaçons dans le mien, j'en enlevai deux que je plaçai dans un verre vide. Lloyd m'observa sans commenter. Le verre suivant avait un seul glaçon.

— Je ne viens jamais ici, lui dis-je après un moment.

— Pourquoi ? Ça a l'air sympa. Bonne ambiance.

Je pris le temps de bien l'observer avant de répondre.

— Ils ne m'aiment pas beaucoup.

— Ah ! s'exclama Lloyd. (Je fronçai les sourcils.) C'est juste que vous les intéressez.

— Je les intéresse ?

— Bon Dieu, nous sommes ici depuis une demi-heure et deux personnes m'ont déjà demandé comment je vous connaissais et quelle race de moutons vous élevez.

— Qu'avez-vous répondu ?

— Que je ne vous connaissais pas et qu'ils étaient blancs.

Je jetai un coup d'œil au barman, qui me regardait et gigotai sur mon siège. Lloyd ne semblait pas s'en soucier.

— Qu'est-ce que vous allez faire à propos du garçon ?

— J'en parlerai avec Don demain matin, lui répondis-je en haussant les épaules.

— Vous pensez que c'est lui qui... fait du mal à vos moutons ?

Je fis tourner mon verre plusieurs fois sur la table. Je ne pensais pas que ce fût lui, non. En le regardant dans la pénombre, j'avais ressenti une chose étrange s'entortiller autour de mon cœur, comme si je le reconnaissais, comme si nous nous étions connus dans le passé. Ces yeux tachetés de gris et cette bouche désespérée.

— Je ne sais pas. Il avait l'air furieux. (Je jetai un regard furtif à Lloyd puis descendis mon verre d'un trait.) Je ne suis même plus sûre que ce soit la faute des gamins. J'ai vu un renard ce matin.

— Vous comptez ce jeune homme parmi les gamins ?

— Il a l'air complètement cinglé.

— Effectivement.

Nous regardâmes un adolescent qui essayait d'acheter à boire. Il tenait un trousseau de clés à la main, sans doute pour se donner un air de propriétaire de monospace ou de résidence secondaire. Sur ses épaules, sa veste mal ajustée ressemblait à un blazer d'uniforme d'école.

— Une pinte de cidre, merci, dit-il au barman.

Ce dernier ne bougea pas d'un centimètre, il se contenta de toiser le jeune homme en appuyant les mains sur le comptoir comme s'il devait le retenir. Le garçon s'éclaircit la gorge et montra du menton le robinet.

— Du cidre, une pinte, s'il vous plaît.

On avait l'impression qu'il avait envisagé d'ajouter "mon brave" à la fin de sa phrase, mais avait fort heureusement décidé de s'abstenir. Le barman ne bougeait toujours pas, il se contentait de braquer un regard dur sur le jeune. Puis il leva lentement le bras et, sans le regarder, désigna l'autocollant d'un 18 barré d'un trait rouge sous le rayon des alcools forts. Il n'eut pas à dire un mot, les oreilles du garçon rosirent. Il ouvrit la bouche, la referma, puis essaya de se retirer comme si de rien n'était et il y parvint presque : bras ballants, genoux souples et cou relâché. Mais il se prit le pied dans le tapis ; ce ne fut pas grand-chose et il trébucha à peine, mais ayant raté son départ décontracté, son visage entier rougit et il fit une sortie précipitée. Le barman continuait à fixer le même point droit devant lui comme si le gamin y était encore.

— C'est l'âge ingrat, commenta Lloyd. On ne sait pas quoi faire de son corps. (Il vida son verre.) Il me semble qu'il n'y avait pas de limite d'âge pour boire quand j'étais jeune. Et vous ? Je parie que vous réussissiez toujours à être servie.

— Et pourquoi ? lui demandai-je d'un ton plus abrupt que je ne l'avais voulu.

— Je veux dire que vous êtes grande.

Il s'intéressa à son verre vide.

— Les restrictions d'âge sont-elles les mêmes en Australie ? reprit-il comme s'il venait juste de penser à une question particulièrement intéressante et je me rendis compte que je l'avais mis mal à l'aise.

— Sans doute.

Je vidai aussi mon verre et allai au comptoir. Le barman prit le temps de me regarder avant de venir vers moi.

— La même chose ?

J’acquiesçai et m’intéressai aux bouteilles derrière lui. La transaction se déroula en silence.

Quand je revins, Lloyd avait déniché un livre sur une étagère du pub, il s’appelait *Comment dresser son chien de berger*. La photo de couverture représentait un fermier aux épais favoris grisonnants, un chien docile à ses pieds. En arrière-plan, des moutons des montagnes du pays de Galles soigneusement et proprement retenus dans leurs enclos regardaient tous l’objectif.

— Ils disent là-dedans qu’on peut apprendre les bases du travail de troupeau à un collie de n’importe quel âge.

Je plaçai mon verre devant ma bouche pour éviter d’avoir à commenter.

— Ça vaut le coup de tenter, non ? me demanda-t-il.

Je ne bougeai pas mon verre.

À la fermeture du pub, j’étais trop soûle pour conduire, mais Lloyd avait les yeux endormis et s’arrêta au milieu de ses phrases, racontait des trucs du genre : “Bon, écoute, écoute, écoute, on ne peut pas conduire, pourquoi on ne...”, et nous ne savions plus ni l’un ni l’autre ce que nous voulions dire, ni même qui venait de parler.

Nous montâmes dans le pick-up et Dog nous tourna le dos, vexé d’avoir dû rester dans le véhicule et écœuré par l’état dans lequel nous sortions du pub. Je m’accrochai au volant lorsque nous quittâmes les lumières de la petite ville et pénétrâmes plus profondément dans la nuit.

— Quand j’ai eu mon permis de conduire, m’expliqua Lloyd d’une voix pâteuse, mon père m’a dit : “Mon fils, si tu dois rentrer bourré en voiture, descends la vitre, pose la tête sur le rebord et garde les yeux fixés sur la ligne blanche le long de la route. Ça marche à tous les coups.”

Je jetai un coup d'œil vers lui ; il avait fermé les yeux et s'était calé contre l'appui-tête.

— Ça marche à tous les coups, dit-il encore pour lui-même.

Trois minutes plus tard, il dormait et c'était une bonne chose car j'avais besoin de me concentrer. Je souris en l'entendant ronfler doucement. J'étais soulagée de penser que je rentrais avec lui, qu'il serait là, en bas, pendant la nuit. Je n'avais même pas soulevé l'idée de le déposer en ville – ça semblait futile avec le lit déjà fait chez moi. Peu avant la fermeture du bar, il s'était levé pour aller chercher une nouvelle tournée et il s'était stabilisé en posant la main sur mon épaule, afin de reprendre son équilibre. Un soubresaut m'avait traversée comme si j'avais dû me lever et le repousser violemment, mais je n'en avais rien fait. J'étais restée assise et pendant qu'il était au comptoir, j'avais senti le fantôme de sa main sur mon épaule, ce qui m'avait fait réfléchir à la dernière fois où quelqu'un m'avait touchée simplement pour reprendre l'équilibre, un simple acte de paresse étourdie. Je regardai furtivement son profil endormi, l'os proéminent de son nez, mais le pick-up se mit à vibrer et je revins à la route en plissant les yeux dans l'obscurité. Les phares éclairaient tout un tas d'insectes, trop nombreux pour cette époque de l'année, blancs dans les feux, de larges flocons comme de la cendre. Il me fallut un bon moment pour comprendre qu'il ne s'agissait pas d'insectes, mais de neige. Je levai le pied et continuai au point mort, dans le noir. Je songeai à réveiller Lloyd pour la lui montrer, mais j'avais l'impression que le spectacle se déroulait juste pour mes yeux. Un gros renard ou un cerf, mais qui ne ressemblait ni à l'un ni à l'autre, apparut dans les feux et traversa à deux doigts du pick-up. Je donnai un coup de frein abrupt, Lloyd fut projeté en avant et se cogna la tête sur le tableau de bord, Dog gémit en tombant de la banquette arrière.

— Putain ! hurla Lloyd.

— Tu l’as vue ? sifflai-je en mettant le frein à main et en ouvrant la portière, mais ayant oublié d’enlever ma ceinture, je me débattis en descendant et soufflai une haleine blanche.

— J’ai vu quoi ? Je saigne, nom de Dieu. Je savais bien qu’on était trop soûls pour conduire.

Je restai à l’orée du bois, le regard plongé dans le silence, sous la neige ; mon cœur cognait, le moteur tournait. La bête m’avait regardée, elle m’avait regardée droit dans les yeux avant de disparaître. Elle était grosse et sombre, elle avait les yeux jaunes.

Shortland Street est diffusé deux fois par jour ; nous regardons l'épisode de l'après-midi ou celui du soir, parfois les deux. Dans ce feuilleton, ils laissent toujours traîner des boissons sur la table, sans les consommer. Les acteurs commandent un café ou une bière qu'ils ne portent même pas à leurs lèvres avant de partir en claquant la porte ou de s'éloigner piteusement, la mine triste. Otto me fournit un flot continu d'explications.

— Tu vois ce type-là, c'est un coureur de jupons, et là, tu vois, c'est son ex-femme mais en fait il est tombé amoureux de cette fille-là. Mais elle, c'est son fric qui l'intéresse.

Puis :

— Et là il veut parler du grand incendie. Dans lequel son père a été tué.

J'acquiesce en surveillant le gaspillage de boissons. À la fin de l'épisode, j'ai soif, je suis triste, alors je pense à ma dernière cigarette que j'ai cachée hors de la vue d'Otto. Je l'ai placée au-dessus de mon armoire et je la vérifie de temps en temps pour m'assurer que rien n'est venu ronger ou vider son tabac pour y faire son nid. Je songe soudain que si une nichée d'araignées s'y est réfugiée, ça n'a aucune importance, je la fumerai quand même.

Je vais aux wc en douce. C'est là que j'avais pensé la fumer, mais la chaleur a encore empiré dans ces toilettes sèches et je me dis : et merde ! Je vais la griller derrière les chiottes. Kelly est sous la maison, elle halète dans la

poussière sans se préoccuper de moi, pour une fois. Je me sens l'étoffe d'une héroïne en frottant l'allumette derrière la cabane, en tirant cette première taffe qui me fait sourire et tourner la tête. Je ne sais plus à quand remonte ma dernière cigarette. Des mois. La moitié d'une année, peut-être. La fumée chasse les mouches de mon visage. Un aplomb de terroriste s'empare de moi et je risque un coup d'œil derrière les wc ; Kelly me tourne le dos, elle pantelle à l'ombre de la maison. Le mur en face de moi n'a pas de fenêtre, alors je me place à l'avant de la cabane et je me tiens comme n'importe qui le ferait pour fumer une cigarette, le plus naturellement possible, sans que ce soit un acte répréhensible ou anxiogène. Kelly a tant creusé sous la maison que la terre est bosselée. Je l'ai déjà vue traîner la carcasse puante de quelque animal, trouvée dans le pré, et l'enterrer là. Si elle me surprend à l'observer, elle s'arrête, soutient mon regard jusqu'à ce que je baisse les yeux et attend que je m'en aille pour creuser en secret. Comme si elle ravitaillait son garde-manger.

Le soleil ne me pique pas les yeux de manière insoutenable, il évoque le souvenir précis d'être enfant et d'avoir réussi à pigeonner les adultes. Je ferme les yeux et songe à l'odeur des eucalyptus quand il fait chaud. C'est sans doute l'effet de la cigarette, mais je me sens bien. Un bruit me fait ouvrir les yeux et je retiens la fumée que j'ai inspirée au plus profond de mes poumons. Otto est sorti de la maison et se déboutonne sur la véranda. Il est juste en face de moi ; impossible qu'il ne me voie pas, pourtant il ne me voit pas. Ne bouge pas, "l'œil humain perçoit les mouvements avant toute autre chose". Je ne bouge pas, je ne cligne pas des yeux et je retiens mon souffle tandis qu'Otto pisse une longue traînée jaune depuis la véranda. Elle ne coule pas loin de l'endroit où Kelly halète dans la poussière ; la chienne dresse les oreilles et tourne brusquement la tête vers la flaque boueuse qui se forme par terre. Je distingue un soulier de femme entre ses pattes, rose vif, une toute petite pointure. Elle a déjà rongé le talon, le bout est fin et pointu. L'urine ne

l'impressionne pas, elle tourne à nouveau la tête vers l'obscurité. Otto lâche un pet et soupire. Je maîtrise les tremblements de ma main. Il secoue sa petite bite une fois, deux fois, puis la remet dans son froc et rentre dans la maison en fredonnant une chanson de son invention qui fait *Doodle dee doodle doo* ; la porte moustiquaire claque derrière lui.

Otto est de bonne humeur aujourd'hui et il me donne une leçon de conduite – la première depuis des mois. Je réussis à tout coordonner plus facilement. Je me débrouille de mieux en mieux et Otto m'apprend à faire une marche arrière, ce qui ne me pose aucun problème. J'accélère un peu, l'air souffle doucement par la vitre. Otto ricane moins cette fois-ci et lorsque nous rentrons à la maison, il est d'une tout autre humeur. Silencieux, comme préoccupé.

— Ça va, chéri ? lui demandé-je en passant les bras sur ses épaules.

Je veux être gentille pour qu'il me laisse encore conduire. Son visage s'assombrit un peu.

— N'utilise pas cette langue de catin avec moi, me répond-il en dégageant mes bras soudain ballants.

Il a tendance à être de mauvais poil quand il a faim, je lui prépare donc des sandwiches d'agneau froid et de moutarde jaune. Il les mange sans me regarder, les yeux fixés sur le pick-up, puis se lèche les doigts.

Je laisse passer deux ou trois jours et quand je lui demande une autre leçon, il rit :

— Pourquoi t'as besoin d'apprendre ? Tu veux sortir en boîte avec Kelly ?

Cette dernière remarque le fait hurler de rire et j'ai du mal à garder le sourire. Je n'en parle plus de quelques jours, jusqu'à ce que j'aie trouvé une raison.

— Et s'il t'arrivait quelque chose ? On est si loin, comment je t'amènerais chez le docteur ?

Agacé, il réfute mon argument d'un geste.

— Hors de question que j’aïlle dans un foutu hôpital.

Point final. Je ne demande pas ce qu’il adviendrait de moi, si je me retrouvais ici avec Kelly, incapable de me rendre où que ce soit – comme les moutons après le départ de Carole.

Les jours suivants, je tonds les moutons, seule. Je deviens plus rapide à partir du troisième jour et les mouches ne me dérangent plus. Mais je ralentis la cadence parce qu’une fois qu’ils seront tous tondus, je n’aurai plus aucun prétexte pour passer la journée dans le hangar. Je fais un break entre chaque mouton. Je chasse les fourmilions de leur entonnoir avec un brin d’herbe qu’ils attaquent avant d’essayer de l’enterrer à reculons. Je trouve un lézard cornu qui pense que je ne le vois pas ; il change d’appui sur ses pattes comme un danseur, il a une peau parcheminée de serpent brun. Un grand oiseau nous survole en permanence ; il s’intéresse à un mouton ou à un lapin, à un lézard ou à moi.

Je fais durer les dix dernières brebis toute la journée, puis j’envisage de retoucher les premières, celles que j’avais tondues lorsque j’étais moins sûre de moi, mais même celles-là ne sont pas si mal.

Karen est dans le supermarché. Je n’arrive pas à y croire. Elle compare deux paquets de barres de céréales, et ses yeux s’agrandissent et s’écarquillent quand elle me voit, ce qui ne l’empêche pas de sourire. Je m’apprête à l’étreindre, mais elle tend la main entre nous et me montre la bague étincelante qu’elle a au doigt :

— Je suis mariée, qu’est-ce que tu fais ici ?

Il me faut une seconde pour comprendre ce qu’elle veut dire : au stand à journaux, un type au chapeau enfoncé sur les yeux nous observe et elle lui adresse un petit signe de tête.

— Oh, je reste chez mon oncle, lui dis-je en espérant qu’elle comprenne ce que je veux dire.

Je lui montre Otto qui attend dehors et nous observe, l'air mal à l'aise.

— C'est super, me dit Karen qui sourit toujours, mais seulement des lèvres.

Si j'y réfléchis, elle semble avoir peur.

— T'habites où ? lui demandé-je.

Elle me lance un regard furtif et cesse de sourire.

— Prends garde à toi, ma belle, murmure-t-elle avant de me tendre un paquet de barres de céréales qui dissimule sa caresse sur le dessus de ma main.

Elle fait demi-tour et descend l'allée vers le gars au chapeau qui observe la scène en grimaçant. Elle lui prend le coude, pousse un rire aigu, séducteur, et lui marmonne quelque chose. Il me lance un dernier regard, baisse son chapeau et ils quittent le magasin sans rien acheter. Karen jette un regard en arrière puis elle disparaît, ce qui me fait douter de l'avoir vraiment vue : est-elle venue pour de vrai ou l'ai-je imaginé ? Je fais semblant de m'intéresser aux barres de céréales, j'en prends une avec un côté chocolaté, une autre fabriquée avec du vrai miel, et je les tiens l'une à côté de l'autre devant moi. Mon cœur s'emballe et j'ai besoin d'un petit moment pour le calmer. J'aimerais pouvoir boire un Coca avec Karen. Je me rappelle l'air dans le port et je me demande si, tout compte fait, la vie y était si terrible.

— Qui c'était ? me demande Otto dans le pick-up.

— Juste une vieille amie (et comme il me lance un regard dur), une *connaissance*, plutôt.

Il ne dit pas un mot sur la route de la ferme, ce qui me convient parfaitement, car je peux penser à toutes les fois où Karen et moi descendions à la plage avec un pack de bières, quand nous prenions notre soirée, même si nous ne pouvions pas nous le permettre. Je me rappelle les cinq paquets entiers de Holiday qu'elle m'avait donnés parce qu'un de ses clients réguliers

lui avait rapporté une cartouche détaxée de l'étranger. J'espère que le type au chapeau est sympa, j'espère que c'est lui qui avait rapporté les cigarettes détaxées.

Ce soir-là, j'entends Otto descendre doucement le couloir qui mène à ma chambre et je commence à me préparer. Il aime voir mes cicatrices maintenant, ça lui donne envie de me protéger, dit-il, et ce n'est sans doute pas une mauvaise chose. Je passe donc mon tee-shirt au-dessus de ma tête et j'ai les pouces dans les passants de mon short pour l'enlever aussi, mais ses pas s'arrêtent devant ma porte sans qu'il entre. J'entends un raclement et la poignée est ébranlée. Mais il n'entre toujours pas et alors que je fixe la porte en l'attendant, j'entends ses pas qui repartent dans le couloir, et je comprends qu'il a fermé la porte de ma chambre à clé.

Je vois..., me dis-je.

Quinze jours plus tard, alors que je suis en train de nettoyer le four, Otto entre dans la cuisine, le chapeau entre ses deux mains.

— Je vais faire les courses.

Il fait faire un cercle complet à son chapeau en disant ça. Je me relève et ôte le mouchoir que j'ai sur la tête.

— Je me lave les mains et je suis prête.

Otto lâche un côté du chapeau et tend la paume vers le bas.

— Non, reste ici. Je vois que t'es occupée.

— C'est bon, autant laisser le détergent faire son boulot – j'ai besoin de Dettol pour les moutons, les mouches...

— Je t'en rapporterai, m'interrompt Otto.

Je vais tout de même me laver les mains, et je pose les gants en caoutchouc sur le robinet.

— C'est bon, je finirai le four plus tard.

Je lui tourne le dos. Il dit d'une voix tendue :

— Tu restes ici.

Et la porte moustiquaire claque derrière lui.

Lorsque je me retourne, je le vois monter dans le pick-up en laissant Kelly, ce qu'il ne fait jamais d'ordinaire. La chienne le regarde partir, puis elle se tourne vers moi. Je lève la main vers la moustiquaire et elle baisse la tête, les yeux fixés sur moi. Je ne dois pas quitter la maison.

Lorsqu'il revient ce soir-là, il ferme le pick-up à clé et accroche le trousseau en hauteur, au-dessus de l'évier. Je ne l'ai jamais vu verrouiller le pick-up avant. Pas même en ville. Une fois au lit, je réfléchis à ce petit détail en regardant par la fenêtre. Quelque chose a changé – je le perçois dans l'odeur du lieu qui commence à m'affecter.

Et lorsqu'il vient dans ma chambre, les rapports sexuels sont différents : trop tendres, j'ai l'impression d'être de cire. Il s'accroche longuement à moi après l'acte, la tête posée sur mon ventre. Il embrasse l'espace au-dessus de mon nombril et soupire contre moi. Je regarde la calvitie au sommet de son crâne couvert de taches brunes et les cheveux gras que produit son cuir chevelu. Il me semble que je préférerais qu'il me hâisse et me baise avec rudesse, que je préférerais ses chaussettes dans ma bouche.

— T'as besoin de quelque chose ? me demande-t-il. Tu veux aller aux WC ?

Lorsque je reviens des toilettes, il a fait mon lit et posé un verre d'eau sur la table de chevet. Il ouvre les draps pour me signifier d'entrer, je m'exécute et il me borde en couvrant bien mes épaules, il s'assure que mes bras d'homme sont aussi couverts, en dépit de la chaleur. Il me rentre les pieds, les orteils pointés vers le bas. Il m'embrasse sur le front en me disant :

— Bonne nuit, dors bien.

Je suis sur le point de pleurer, mais je parviens à me retenir jusqu'à ce qu'il soit sorti de ma chambre et qu'il m'ait à nouveau enfermée. Kelly gratte dans la terre sous la maison ; ce bruit m'est insupportable ce soir. Je sors du lit et

frappe sur le cadre métallique de ma fenêtre pour essayer de la faire partir. Elle aboie bruyamment. Je m'assieds au bord du lit en attendant qu'Otto traverse le couloir et passe devant ma chambre pour aller voir Kelly. Je l'entends lui dire :

— Qu'est-ce qui se passe ? (Elle gémit.) C'est rien, ma fille, la rassure-t-il doucement avant de retourner au lit en marquant une pause devant ma porte, il écoute peut-être.

Je bouge un peu sur le lit, pour faire le genre de bruit que je ferais en me retournant dans mon sommeil. J'entends Kelly gronder, puis mordre les puces qui lui grimpent sur le dos. Elle se lève péniblement et se remet à creuser. Je sors du lit sans bruit et fais des pompes dans l'obscurité. Quand mes bras ne supportent plus mon poids, je fais des abdos et finis par me traîner au lit où je m'endors avec le cri d'un oiseau dans la nuit, son chant pareil à une sirène de pompiers.

Le lendemain matin, lorsque le vent cessa de souffler, le brouillard s'étala, plus épais que jamais, et vint me laper les pieds quand j'ouvris la porte. Ma maison voguait comme une île. Dog sortit, perdit ses pattes dans la purée de pois et flotta en douceur. Je dénichai la boîte d'appâts à renard qui se trouvait dans le hangar depuis que j'avais emménagé. Je la glissai dans ma poche en me disant que je ne m'en servirais certainement pas, mais qu'il était bon de savoir que je pouvais le faire. Je doutais que l'appât pût avoir beaucoup d'impact sur un animal de la taille de celui que j'avais vu en rentrant à la maison. J'essayai de me rappeler sa forme, mais ma mémoire avait seulement enregistré sa paire d'yeux jaunes.

Dehors, Lloyd brandissait le doigt à l'intention de Dog. Il me fit sursauter en hurlant :

— Non !

Dog s'assit à ses pieds, les oreilles rabattues et une patte en l'air. Il avait l'air furibond.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Lloyd ne me répondit pas et appela Dog d'un ton de voix agaçant, celui qu'on utilise pour s'adresser à un bébé, avec trop de variations des graves aux aigus, étirant son nom "Dôôôôg" tout en le fixant droit dans les yeux. Dog

avait les poils du cou qui se dressaient un peu plus chaque fois que Lloyd l'appelait, jusqu'à ce qu'il n'y tînt plus et se mît à lancer son aboiement de mise en garde, le très aigu qui se traduit par : "Va te faire voir." Dès qu'il aboyait, Lloyd hurlait : "NON !" d'une voix grave et Dog s'écrasait davantage, tout en battant des oreilles dans sa posture d'attaque.

— Mais qu'est-ce que tu fous ? demandai-je.

Dog profita de ce que Lloyd lève les yeux sur moi pour tenter de s'éclipser.

— Il faut leur apprendre leur nom, d'après le manuel.

Il se baissa et ramassa le livre qu'il avait pris au pub et qui traînait par terre. J'espérais que personne ne s'en était aperçu. Il lut d'une voix tonitruante :

— "Votre chiot doit immédiatement apprendre son nom. Répétez souvent son nom d'une voix douce."

— Dog a quatre ans et il sait déjà qu'il s'appelle Dog. Tu ne fais que l'emmerder et il n'est pas loin de te mordre.

— "Il est impératif d'apprendre à votre chien à ne surtout pas aboyer quand il travaille, poursuivit Lloyd. Criez : NON ! d'une voix forte. S'il ne vous écoute pas, attrapez-le par la truffe et dites-lui : NON avec fermeté."

— Il va te mordre.

— Nous sommes parvenus à un accord, m'expliqua Lloyd en gesticulant.

Il se tourna vers Dog qui essayait toujours de rentrer à la maison sans se faire remarquer.

— Ici ! cria Lloyd avec sérieux.

Il lui montra ses pieds et il faut reconnaître que Dog revint vers lui, même s'il le fit en traînant la patte.

— Tu vois ! exulta Lloyd en prenant appui sur son bâton de berger, l'air très satisfait. Il sait qui commande, maintenant.

Je rentrai, préparai un café et observai la scène de la fenêtre de la cuisine. Lloyd se mit à l'appeler de son ton mielleux et Dog aboya trois fois, ce qui suscita trois NON ! NON ! NON ! Un pour chaque aboiement.

Les oreilles du chien étaient plaquées ; il avait l'arrière-train en l'air et le menton au ras du sol.

— Dôôôg, chanta Lloyd en pointant du doigt.

Dog poussa six glapissements aigus, remua la croupe et se jeta au visage de Lloyd. Après l'impact, il trotta joyeusement vers la maison, apaisé, son devoir accompli.

Plié en deux, Lloyd se tenait le nez dans une main. Il vérifia s'il saignait et sans doute que oui, car il jeta son bâton et se mit à trépigner comme un gosse. Je fis entrer Dog et lui donnai un biscuit.

Quand Lloyd arriva, son écharpe autour du visage, nous ne mentionnâmes pas l'incident. Il lança un regard furieux à Dog qui fit semblant de ne pas le remarquer.

— Je vais voir comment vont les brebis, lui dis-je en évitant de le regarder droit dans les yeux.

— Parfait, me dit-il avec un peu trop d'enthousiasme. Je t'accompagne.

— Je t'avais prévenu, et pour être honnête, Dog aussi.

Lloyd se versa un café. Il ôta son écharpe pour le boire.

— C'était plus un coup de boule qu'une morsure.

J'acquiesçai en observant son nez rouge.

— Il doit t'avoir à la bonne.

Lloyd me regarda en plissant les yeux comme pour voir si je me foutais de lui et je fis de mon mieux pour garder mon sérieux.

En rejoignant la porte, Dog attrapa une souris et la balança tandis qu'elle couinait ; il la maintint en vie trop longtemps. Il finit tout de même par la broyer entre ses dents. Lloyd détourna les yeux.

— Y a des fois où je ne te reconnais pas, dis-je à Dog, mais il n'en fit aucun cas.

Nous gravâmes en silence le sentier pentu pour regagner le pré du haut. Lloyd me suivait, la respiration sifflante. Je me retournai, il grimaçait doucement et s'appuyait lourdement sur son bâton. Je m'arrêtai et fis semblant de vérifier la clôture. Lloyd était à bout de souffle.

— À quoi servent-elles ? me demanda-t-il en montrant des taupes séchées qui pendaient à la clôture.

C'était signé Don.

— C'est pour lire l'heure.

— Ah bon ? (Il se pencha et examina la taupe la plus proche, aussi plate et sèche qu'une semelle.) C'est le même principe qu'un cadran solaire ?

Je me tournai vers lui pour voir s'il plaisantait. Son regard changea.

— Elles défoncent le sol, expliquai-je.

Soit il me comprit de travers, soit il ne comprit rien du tout car il continua à examiner les taupes sous tous les angles. En continuant notre ascension, je cueillis une vieille prunelle que je lui tendis.

— C'est comestible, lui dis-je et il mordit dans le fruit.

— Putain, s'exclama-t-il en le recrachant.

— T'as jamais vu *Crocodile Dundee*, lui demandai-je en riant.

Il s'essuya la bouche à plusieurs reprises du revers de la main.

— Arrête de me taquiner.

Au sommet de la colline, j'agitai une boîte d'aliments et regardai les têtes se dresser et me dévisager. Quelques-unes des brebis les plus gourmandes et les plus pleines s'approchèrent, le ventre se balançant comme un hamac.

— Il faut que j'en emmène certaines dans le hangar, lui dis-je. J'aurais besoin de ton aide, si possible.

Il y en avait toujours une ou deux qui partaient où bon leur semblait quand j’essayais de les faire entrer dans les enclos et les récupérer seule me prenait beaucoup de temps.

Lloyd regardait sans bouger ni broncher les moutons qui s’avançaient. On aurait dit qu’il s’apprêtait à partir en courant. J’attachai Dog à la clôture pour éviter qu’il ne s’interpose.

— Reste ici, ordonnai-je à Lloyd en montrant un endroit derrière la grille, et ne les laisse pas filer. (J’ouvris la grille du pré du haut.) Fais de grands signes avec les mains si elles te foncent dessus. Crie-leur après. Ce genre de trucs.

— Qu’est-ce que je crie ?

Je le regardai.

— Ce qui te passe par la tête.

Je secouai à nouveau la boîte, de nouvelles bêtes levèrent la tête et me dévisagèrent. Certaines se pressèrent vers nous, suivies par d’autres.

— Par ici, mouton mouton mouton, appelai-je.

Lorsqu’elles furent assez proches, je reculai pour qu’elles me suivent dans l’autre pré. Les quinze premières étaient dans le pré du bas, puis une *blueface* qui attendait des jumeaux fusilla Lloyd du regard. La voyant arriver, il écarta grand les jambes et se mit à agiter les bras. La brebis ne changeait pas de cap. Lloyd hurla : “Va te faire foutre !”, la bête s’écarta et dévala la colline. Au bout de sa corde, Dog se tortillait comme une anguille.

Je fermai la grille et leur donnai ce que j’avais dans la boîte.

Lloyd détacha Dog, qui pissa rageusement sur le pieu de la grille puis arpena le pré de bas en haut, le poil dressé. Lloyd s’appuyait de tout son poids sur la clôture.

— Ça va ? lui demandai-je.

Il se redressa. J’essayais de ne pas sourire.

— J’ai crié ça parce que rien d’autre ne m’est venu à l’esprit.

— Ça a marché, répondis-je en haussant les épaules.

Lloyd s’essuya la bouche du revers de la main. Il avait les yeux brillants.

— C’est fort revigorant, en fin de compte, dit-il.

Je montai jusqu’à l’échelier près de l’aubépine et regardai la maison en contrebas. Du côté de chez Don, je voyais la lueur jaune de la lumière électrique – toutes les fenêtres étaient éclairées, même en plein jour, comme si la lumière pouvait consumer le brouillard. La renarde fit une nouvelle apparition à la limite de ses terres ; elle traînait un gros oiseau, un faisan peut-être, j’étais trop loin pour le reconnaître. Elle se pavanait en tenant sa proie bien haut, serpentait et sautillait. Je me tournai vers Dog : truffe à terre, il reniflait le passage des créatures de la nuit. Si les renardeaux survivaient, ils seraient grands et affamés au moment de l’agnelage. Je regardai la renarde disparaître dans les bois et entendis le carillon lointain de la radio numérique de Don qui diffusait une pop fluette. Je tapotai la poche qui contenait l’appât à renard.

— Salut.

Une fille fumait, assise sur l’échelier.

— Alors c’est vous qui habitez la vieille maison de Samson.

— Qui es-tu ? lui demandai-je en me rendant compte qu’elle m’avait peut-être surprise à parler toute seule.

La fille laissa échapper une cascade de fumée qui fit des jeux d’ombres sur son visage. Ça devait lui piquer les yeux, mais elle n’en montra rien.

— Je m’appelle Marcie. Je suis allée à l’école avec lui. Je vous connais de la boutique.

— Oh.

Je ne l’avais pas reconnue sans son épais survêt vert. Elle était maquillée à outrance et ses cheveux étaient blond foncé, raides et plats.

Marcie plissa les yeux.

— Je suis dans un lieu public, vous pouvez pas m’empêcher de venir ici.

— C'est vrai, mais ce qui serait bien, c'est que tu ramasses tes cochonneries.

Sans afficher la moindre réaction, elle sortit une canette de la poche de son pardessus. Elle but en me regardant droit dans les yeux, comme si elle s'attendait à me choquer.

— D'ailleurs, qu'est-ce que vous fabriquez ici ? me demanda-t-elle en replaçant soigneusement la canette dans sa poche.

— Je place de l'appât à renard, répondis-je pour lui fournir une réponse adulte et définitive.

— C'est pas interdit ?

— Non, c'est la chasse au renard qui est interdite.

— C'est du pareil au même.

— Pas dans l'esprit de la plupart des gens.

Elle descendit de l'échelier et vint à côté de moi. Dog lui présenta sa truffe qu'elle caressa.

— Votre chien a l'air sauvage.

— C'est un bon chien.

— Comment s'appelle-t-il ?

J'envisageai d'inventer un nom pour éviter les questions, mais je ne parvins pas à en trouver un convaincant.

— Dog.

Marcie semblait s'en fiche.

— Et qu'est-ce que vous avez contre les renards ?

— C'est l'époque de l'agnelage. T'es du coin, tu dois bien savoir ça.

Elle siffla entre ses dents.

— Je me mêle pas de ces affaires. De toute façon, je pars d'ici à la première occasion.

Elle ramena ses cheveux en arrière et les retint en une queue de cheval haute sur la tête.

— Je veux vivre à Londres. Ou à Sheffield.

— Y a des endroits pourris en ville aussi.

Elle prit un air désabusé et relâcha ses cheveux sur ses épaules.

— Mais au moins, ils sont pas barbants.

— Sans doute.

— Alors comme ça, ils mangent les agneaux ?

— Quoi ?

— Les renards ?

— Oui. Je t'ai déjà vue.

Le visage de Marcie n'afficha ni surprise ni ruse.

— Je viens de vous le dire : on s'est vues à la boutique. Et puis de toute façon, ici, tout le monde a déjà vu tout le monde.

— Dans Military Road. Je t'y ai vue. Ton copain m'a montré son cul.

— Il le montre à tout le monde.

— Ce n'était pas très aimable.

— Débrouillez-vous avec lui, dit-elle en tirant un paquet de cigarettes de sa poche et en en sortant deux. Une clope ?

Je pris le temps de regarder la fille.

— Merci.

Je ne sais pas si elle s'attendait à ce que j'en prenne une, mais encore une fois, elle ne réagit pas. Elle me tendit son briquet, je dus abriter la flamme pour l'allumer, puis je le lui rendis.

— Vous êtes plus jeune que les autres, me dit-elle.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Les autres fermiers. Et vous êtes une femme.

— C'est vrai, confirmai-je en soufflant la fumée.

Pour la première fois, elle haussa les sourcils mais ferma les yeux en même temps, ce qui n'indiquait pas un sentiment de surprise, mais autre chose. Le dégoût ?

— Et ce type avec qui vous traînez, c'est votre petit copain ?

— Tu me surveilles ou quoi ? lui demandai-je en fronçant les sourcils.

Nouveau haussement d'épaules.

— Il est de passage. Je ne le connais pas vraiment.

— Et vous laissez des gens que vous connaissez à peine rester chez vous ? Enfin, j'imagine que ça vous donne une bouffée d'air frais. Vous savez qu'il fait tout un tas de conneries plutôt drôles.

— Quel genre de conneries ?

— Genre : il passe beaucoup de temps à chanter pour votre chien, répondit-elle en haussant une nouvelle fois les épaules.

Nous nous tournâmes toutes les deux vers Dog, qui remua lentement la queue avant de braquer les yeux sur la colline comme s'il venait juste de penser à autre chose.

— C'est un homme étrange, dis-je.

Marcie sourit et je lui rendis son sourire. Elle m'aurait plu si j'avais eu son âge.

— Tu ne devrais pas être à l'école ?

Elle fit la sourde oreille.

— Et alors, cette vendetta contre les renards... Comment se fait-il qu'il y en ait tant si vous mettez tout ce poison ?

— Je n'en mets pas, d'habitude.

— Pourquoi maintenant, alors ?

— Quelque chose tue mes moutons.

— Vraiment ?

— Vraiment. Pour tout dire, je me demandais si ce n'était pas un coup de votre bande.

Ses yeux s'écarquillèrent, mais encore une fois, elle ne réagit pas vraiment.

— J’ai un cousin, Wesley, du côté de ma mère – il vit sur le continent, tout au nord –, et il vient juste de se faire choper pour avoir déconné avec des chevaux.

— Comment ça, “déconné” ?

— Quoi ? Décidément, faut tout vous expliquer ! Il a baisé un cheval.

Un silence suivit. Puis Marcie ricana et je souris.

— Inutile de m’expliquer quoi que ce soit à partir de maintenant, lui dis-je.

Elle sortit la canette de sa poche et en but une gorgée. C’était une bière blonde à fort taux d’alcool. Elle attendit un moment et m’en proposa. Je refusai.

— Tu n’es pas un peu jeune pour boire de l’alcool ?

Elle inclina la tête.

— Quelque chose ?

— Hein ?

— Vous avez pas dit que les renards tuaient vos moutons, vous avez dit que quelque chose tuait vos moutons. Donc, vous pensez pas vraiment que c’est la faute des renards ?

— Je n’en sais rien.

La cigarette me servit de prétexte pour suspendre la conversation. Je soufflai la fumée qui se fondit dans le ciel blanc.

— Vous n’avez jamais... rien vu ? lui demandai-je. Je veux dire, vous avez l’air d’être souvent dans le coin.

— Nous voyons tout, dit Marcie en souriant, comme si elle se prenait pour une sorcière ado. J’ai vu des trucs que vous n’oseriez jamais imaginer. (Son regard se perdit au loin et son sourire s’adoucit.) Mais la plupart du temps, ça se limite à qui baise qui.

— Et t’as rien vu qui aurait pu tuer mes moutons ? Personne ?

— Oh ! répondit-elle d’une voix forte. Samson nous a parlé d’une grosse saloperie d’ours ou un truc de ce genre.

— Un ours ?

— Pas un ours, non – un fauve ou un gros chien ou je sais pas quoi. Une bête, quoi. Mais Samson raconte tellement de conneries. Il est un peu... débile, si on a le droit de dire ça. Handicapé mental ? Je sais pas. C'est pas aussi nul que quand mon père parle de "gens de couleur".

— Qu'est-ce qu'il en dit ?

— Il dit qu'il veut pas que des gens de couleur s'installent dans notre rue, pas par racisme mais parce que ça fait baisser la valeur de notre propriété.

— Que dit Samson, à propos de la bête ?

— Oh, j'en sais rien. Une histoire de grands pieds ou de grandes dents. Je crois qu'il raconte des salades. Il aime se faire des films. Il lui est arrivé de camper dans les bois et il nous a dit que quelque chose léchait sa tente dans la nuit et quand il a braqué sa lampe dessus, il a vu un truc avec des yeux de félin. Je lui ai dit d'y aller mollo sur la fumette.

Elle me jeta un regard oblique en disant le mot "fumette".

Nous avons regardé la pluie se déployer dans la vallée. Marcie a jeté son mégot par terre et l'a enfoncé dans la boue d'un coup de talon.

Nous franchissons un vieux portail en bois écaillé et entrons dans une ferme. Je me retourne et j'ai beau regarder dans toutes les directions, il n'y a rien à voir hormis quelques longues collines noires dans le lointain, en toile de fond au désert. Des mouches volettent, j'ai un coup de soleil sur le bras qui était du côté de la vitre.

— Et voilà, nous sommes arrivés ! m'annonce joyeusement Otto et je m'aperçois qu'il est tout excité à l'idée de me montrer sa ferme.

Une vieille chienne, nettement plus vieille que sur les photos qu'il avait tirées de son portefeuille, s'approche d'un pas pesant.

— Et ça doit être Kelly ? dis-je d'une voix qui, dans mon imagination, devrait plaire à un chien.

Elle me fixe de ses yeux vitreux et indifférents. Elle a le museau grisonnant et des plaques de peau sèche sur les flancs. Pauvre bête, me dis-je.

— Kelly, je te présente Jake, dit Otto.

Je m'accroupis pour mieux faire connaissance, mais elle garde ses distances. Elle fait comme si je n'étais pas là, se retourne et repart derrière la maison, les oreilles rabattues pour se protéger des mouches.

— Elle est de mauvais poil quand je pars sans elle, m'explique Otto.

Il me fait faire un petit tour des lieux.

— Comme je te le disais, nous sommes à peu près autonomes ici.

Je me demande s'il y a un potager dans un coin de verdure derrière chez lui. Un pré touffu jouxte la maison, mais il est sec, en friche.

— Nous tuons les moutons pour nos besoins, alors nous ne faisons les courses que deux fois par mois, pour les produits de base... le pain, les œufs et la bière. J'ai essayé d'élever quelques poules, mais elles ne font pas de vieux os : Kelly les aime pas beaucoup.

Je me demande si ce "nous" signifie que quelqu'un d'autre vit ici, ou s'il veut parler de son chien et de lui. Il n'y a pas de potager derrière la maison, juste les chiottes et, au-delà, des restes d'un peu tout. Le point d'eau est tari depuis la période de sécheresse, m'explique-t-il et je sens qu'il serait malvenu de s'étendre sur le sujet. La maison est un assemblage de bardages squameux. Elle est petite, le genre de modèle que l'on transporte sur de gros camions qui sillonnent les routes du pays.

Otto me montre une chambre à coucher. C'est une drôle de pièce : un poster de Winnie l'ourson au mur et un poney délavé sur la housse de couette du lit simple. La chambre est peinte en un ton pâle de blanc-manger et il y a une petite fenêtre sans vitre mais protégée par un filet de moustiquaire cloué. Une odeur de désodorisant flotte dans l'air.

— C'est moi qui l'ai arrangée, m'annonce fièrement Otto.

Mon anxiété s'accroît après le coucher du soleil. Otto prépare des sandwiches au bacon imprégné du goût et de l'odeur d'autres viandes. Je ne sais pas ce qu'il prévoit, ni ce qu'il attend de moi.

— Tu aimes *Shortland Street* ? me demande-t-il en tapotant le canapé à côté de lui.

Je m'assieds, il passe une main autour de mon cou et je sens les relents de ses aisselles.

— Je l'ai jamais regardé.

Il me dévisage comme si je lui avais avoué ne jamais avoir vu la mer. La chanson du générique commence et il me fixe d'un regard profond en l'entonnant.

*Est-ce toi ou est-ce moi ?
Je me sens perdu, ces derniers temps
Je crois que j'ai besoin de changement
Si je cherche à m'en sortir, j'ai un rêve
Shortland Street...*

Ses yeux s'embrument et il soutient la dernière note si longtemps que le deuxième couplet est largement entamé quand il s'arrête. Il hoche la tête.

— Elle est tellement belle, cette chanson. Tellement belle...

Et nous passons la demi-heure suivante à regarder des allées et venues dans un hôpital. Assise dehors, derrière la moustiquaire, Kelly me surveille.

Le feuilleton terminé, Otto s'étire en annonçant :

— Dacodac... c'est l'heure s'aller se coucher.

C'est maintenant qu'on va y voir plus clair, me dis-je alors.

Il m'accompagne dans la chambre rose et s'assied sur le bord du lit en me parlant de la journée de demain.

— Je vais t'emmener en ville pour que tu t'habitues au supermarché, puis nous te montrerons les moutons. Fais-moi penser à acheter de l'antitique pour Kelly.

Comme je ne connais pas le protocole, je me change et enfile le tee-shirt dans lequel je dors tandis qu'il continue de parler. Je ne lui tourne pas le dos en enlevant mon haut, mais il ne s'interrompt pas ; je m'assieds à côté de lui et le laisse parler de ses moutons.

— Mon ex voulait des moutons d'exposition – des mérinos –, elle a insisté et pourtant je l'ai prévenue, c'est trop sec ici, ils ont besoin de beaucoup de soins. Mais elle a pas voulu lâcher le morceau, et une fois que j'ai eu cédé,

elle s'en est désintéressée. Et j'aime autant te dire qu'ils sont pas donnés, les bougres. Ensuite, ben, elle est partie, alors je me sers des moutons pour la viande. Je lui avais dit d'emblée : cette race de moutons peut pas survivre ici, sans un brin d'herbe. Il nous faut une race adaptée au désert, des bêtes coriaces et nerveuses. Mais elle a rien voulu écouter, comme pour son pédé de petit chien qu'elle a tenu à amener ici. Kelly et moi, on lui a pas caché ce qui allait se passer avec ce chien, on l'a prévenue. Pas de putains de pékinois dans une ferme. Je crois que c'est un python tapis qui l'a eu au final, il l'a chopé sous la maison et il a dû en faire une seule bouchée.

Son rire fait trembler son ventre. Je souris en espérant que c'est une blague et me glisse sous les draps, qui sont raides et neufs. Otto s'interrompt un instant et me regarde. Il soupire et glisse sa grosse main vieillie sur ma joue.

— Mince alors, j'ai toujours voulu une fille.

Il sourit, les yeux humides, et effleure ses cils du doigt avant de se ressaisir.

— Attends deux secondes, me dit-il en sortant de la chambre.

Il revient avec un nounours en peluche marron qui tient un cœur violet, et un appareil photo jetable.

— C'est pour toi, m'annonce-t-il avec la même expression à la guimauve. Je prends l'ours en souriant.

— Merci, il est vraiment chouette, dis-je en le posant sur mes genoux.

Otto recule de quelques pas et braque l'appareil sur moi. Je souris en serrant le nounours dans mes bras. Il passe la pellicule entière à prendre des photos de cet ours et moi.

— Allez, bonne nuit, ma puce, me dit-il en m'embrassant sur le front.

Je lui souris. Il pousse un nouveau soupir quand il arrive dans le couloir et me regarde avec ses yeux de merlan frit avant d'éteindre la lumière et de fermer la porte. La fenêtre projette une lumière quadrillée sur le poster de Winnie l'ourson.

Le lendemain matin, le pays est tellement plat que j'arrive à distinguer l'enclos lointain dans lequel les moutons sont enfermés.

— Tu peux te servir du vélo en attendant d'apprendre à conduire. J'ai un vieux pick-up dans le garage, je suis en train de le réparer et il sera pour toi dès que tu sauras t'en servir.

Otto me pince le bras, comme un oncle jovial. L'idée me fait sourire : un pick-up qui m'appartiendrait. Je pourrais aller chercher Karen et lui faire visiter les lieux, une fois que le trou d'eau sera à nouveau plein.

Nous allons faire connaissance avec les moutons. Plus nous roulons près d'eux, plus je remarque leur état piteux : touffes de laine perdues, côtes saillantes. Une odeur de merde flotte partout et des asticots leur dévorent l'arrière-train. Ne juge pas trop vite, me dis-je, c'est un pauvre vieux, il fait de son mieux.

Les mouches sont féroces, elles essaient de puiser dans l'humidité de nos yeux et je respire entre mes dents par peur d'en avaler.

Dans l'enclos, Otto me montre comment attraper une brebis et la plaquer au sol et je sens qu'il est heureux de me voir en retourner une sur le dos sans grande difficulté. Je suis traversée par les battements de cœur de l'animal nauséabond. Otto se tient les mains sur les hanches.

— Je savais que j'avais fait le bon choix, avec ta taille, me dit-il en me frappant la cuisse de la main.

Otto garde les bêtes à côté du hangar de tonte qui, m'explique-t-il, sert aussi d'abattoir à l'occasion.

— Je peux pas les laisser aller n'importe où, en étant tout seul ici. Et j'aime pas faire venir des inconnus pour tondre – c'est comme ça que les choses ont commencé à se gâter avec Carole.

Un silence pesant suit ce commentaire. Je me tourne vers une vieille tache de sang séché qui a noirci la terre sous le crochet à viande. Le hangar pue le vieux vomi et l'eau de Javel.

— Et comme ça, les brebis peuvent pas savoir si elles vont se faire tondre ou égorger, alors finalement c'est apaisant pour elles.

Je m'efforce d'avoir l'air d'accord.

Dans la cuisine, c'est un véritable désastre, la fumée du gras de côtelettes nous étouffe. Une fois le repas prêt, Otto se bâfre avec ce que je lui sers, affirme qu'il adore ça alors que j'ai seulement réussi à improviser les œufs brouillés : ils s'effritent et la poêle doit tremper trois jours avant de pouvoir être nettoyée. Les saucisses sont roses à l'intérieur, les côtelettes sont grasses, ce qui est surprenant quand on voit le genre de bêtes à qui elles ont appartenu. Je touche à peine mon assiette, mais Otto dévore.

Cette nuit-là, il entre dans la salle de bains alors que je suis sous la douche : je panique. J'ai toujours réussi à garder mon tee-shirt auparavant. Il me rejoint dans la cabine, son ventre glabre m'érafle et sa bite se dresse dans cet état intermédiaire où l'on dirait que le bout est tiré par un fil. J'essaie de le divertir en agitant les nichons, mais il est moins intéressé que je ne l'espérais – je n'ai jamais été le genre de fille dont les seins attirent les hommes. Il veut me gratter le dos et sans doute faire tous les gestes que l'on pratique pour s'occuper de quelqu'un. Je préférerais un coup sec au fond de la gorge, parce que tandis qu'il m'enlace et glisse les mains sur mes côtes et le long de ma colonne, il retient son souffle en effleurant les saillies de mon dos. Il ne dit rien et je n'essaie pas de résister quand il me fait pivoter pour regarder. Il suit les cicatrices du bout des doigts en répétant :

— Mon Dieu, mon Dieu... Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

Je me demande alors s'il va me larguer à Port Hedland et chercher une autre fille moins amochée pour cuire ses côtelettes et partager sa douche.

— C'est un client qui t'a fait ça ? me demande-t-il.

J'acquiesce et valide immédiatement le mensonge. Je l'attribue au type aux cheveux blonds délavés et aux couilles rasées qui tenait à m'enfoncer ses chaussettes sales dans la bouche. Il avait éjaculé sur mon visage et sur ses

chaussettes. Il m'avait ensuite enlevé les chaussettes de la bouche, les avait mises à ses pieds, avait enfilé ses sandales et il était rentré chez lui. Je lui attribue donc les faits, mais au lieu de quitter ses chaussettes, je lui fais quitter sa ceinture – en réalité, il n'était pas du genre à porter une ceinture et préférait que tout le monde voie les poils hérissés au-dessus de ses parties rasées. Je raconte cette histoire à Otto qui m'écoute, assis sur les toilettes, enveloppé d'une serviette jaune. Je m'appuie au lavabo que je sens tanguer contre le mur.

Otto essuie les larmes de ses yeux.

— Mes pauvres filles, vous en voyez vraiment de toutes les couleurs.

Il me fait signe de venir poser la tête sur ses cuisses en m'agenouillant sur le tapis des toilettes. Il sanglote tandis que je passe en revue les détails de mon mensonge, le range dans un recoin de ma mémoire et ferme la porte. Otto écarte lentement la serviette jaune et c'est ainsi que je finis par le sucer sur le siège des toilettes.

La maison est entourée d'un terrain d'étranges herbes hautes. Elles sont étranges parce qu'il en dépasse de drôles de trucs : vélos sans roues ou machines agricoles à qui la rouille a donné une couleur de terre. De temps en temps, en traversant le pré pour aller aux chiottes, on peut repérer un crâne de mouton au milieu de boîtes de conserve et de tronçonneuses cassées. J'ai parfois l'impression qu'un tigre y rôde, m'observe à mon insu. Si je traîne trop longtemps, Kelly se lève et me demande : “Qu'est-ce que tu fabriques ? Si tu me cherches, je vais aboyer.”

Kelly ne m'aime pas. Elle n'a pas grand-chose d'un chien, pour tout dire : d'ordinaire, ils ne sont pas d'un naturel aussi réprobateur. Elle voit donc les choses autrement que la plupart des canins – elle n'aime pas qu'on lui caresse la tête, elle refuse de manger dans ma main. Un jour, je lui ai proposé la viande de mon sandwich et elle est restée plantée à me fixer jusqu'à ce que je me sente gênée et la replace dans le pain. Un autre jour, alors qu'Otto

m'expliquait comment il voulait que sa maison soit tenue, je me suis distraitemment baissée pour la gratter derrière l'oreille et elle m'a mordu la main et écorché le petit doigt.

— Elle aime pas ça, m'a dit Otto en fronçant les sourcils.

Kelly me regarde d'une manière qui m'est familière, mais pas de la part d'un chien.

Je n'ai pas vu de téléphone dans la maison, j'interroge Otto à ce sujet.

— Le téléphone ? Pour appeler qui ? sos fantômes ?

Et il éclate de rire. J'ai déjà appris une chose : c'est un homme qui aime rire de ses blagues.

Nous sommes dans le courant de la cinquième semaine et Otto m'a seulement demandé des faveurs sexuelles une dizaine de fois. Ce n'est qu'un pauvre type sans méchanceté, seul et vieux. Il ne me demande jamais rien d'anormal. Il nous conduit en ville pour faire les provisions dans le magasin qui vend de tout – nourriture, quincaillerie, meubles, aliments pour animaux, mort-aux-rats et alcool. J'ai les mains moites. Otto m'a donné cent dollars pour faire les courses, ça fait beaucoup trop et je ne sais pas qu'en faire. Je prends une boîte de crème, celle que maman aimait verser sur ses daiquiris. Elle appelait ça un "flotteur". Je repose la boîte avec soin et m'en éloigne. Je me souviens de ce qu'Otto m'a dit à propos de la cuisine de Carole ; je trouve les œufs et le pain, un peu de fromage. Otto n'a pas de friteuse, alors je ne mets pas de gros paquets de frites surgelées ni les calamars panés dans le caddy, mais je les reluque. Il m'offre un shampoing rose avec un dessin de cheval. À la caisse, je m'apprête à lui donner un bisou sur la joue, il se raidit.

— Tu es ma nièce, dit-il. Ne l'oublie pas.

Je me tourne vers la caissière qui s'empresse de baisser les yeux.

Je me demande comment ces moutons ont réussi à survivre et depuis combien de temps ils sont piégés à côté de leur abattoir. Depuis le départ de Carole ? Je ne sais pas à quand ça remonte.

L'enclos est ceinturé de barrières métalliques déglinguées qui peuvent être reliées ou séparées et déplacées individuellement. Les sections ne sont pas lourdes et, si l'envie leur en prenait, les moutons pourraient sans doute s'évader mais ils n'ont plus guère d'initiative, ils se contentent de balancer leur poids des hanches aux épaules et de fixer l'horizon en se faisant bouffer les fesses par les mouches.

Leur pré est recouvert de merde et à quelques mètres à gauche de leur barrière, il y a une couche d'herbe, fine, mais c'est toujours ça. Je commence à déplacer la barrière, panneau par panneau, pour l'élargir un peu et diriger les moutons vers l'herbe. Quand ils me bloquent le chemin, je les rassemble et les chasse en gesticulant. Ils sont trop indifférents pour avoir peur, mais ils vont à peu près où je leur dis d'aller. Ils se déplacent avec une lourdeur de fantôme et je remarque que certains se reposent sur les articulations de leurs pattes avant, comme s'ils n'avaient pas la force de se tenir debout. L'opération me prend deux heures, et Otto et Kelly finissent par venir voir ce qui me retient.

Otto fronce les sourcils au début, puis il hausse les épaules.

— Après tout, ça les engraissera peut-être un peu.

Il repart dans le pick-up. Kelly me surveille, perchée sur le plateau.

Les mouches s'abreuvent à la commissure de mes yeux et me couvrent toute la surface des épaules ; je les laisse faire. Je ne sais pas à quoi je m'attendais... à ce que les brebis fassent la ronde de la gratitude dans le peu d'herbe que je leur ai trouvée ? Non, elles restent plantées là en un petit groupe silencieux. J'essaie de les déplacer, mais elles n'ont pas peur de moi. Elles sont résignées, en fait. Je leur explique : "Vous pouvez vous balader si vous voulez." Je gesticule et sautille, mais elles se contentent de se balancer

dans l'air chaud et infesté de mouches. Je regarde le hangar, vois le crochet à viande et place tout mon poids sur l'autre pied. "Je comprends", leur dis-je avant de reprendre mon vélo pour rentrer à la maison en repoussant les moutons dans un recoin de mon esprit, avec toutes les autres choses qui ne sortent que dans le noir lorsque je baisse la garde en fixant la nuit derrière la fenêtre de ma cage.

Une photo en noir et blanc est accrochée au mur du salon télé ; Otto me surprend à la regarder. Il a les cheveux foncés, la taille fine et il brandit une espèce de trophée.

— Tondeuse d'or 1962, m'explique-t-il.

Une femme à côté de lui – pantalon taille haute et coiffure rétro – lui tend le trophée : une paire de ciseaux fixée sur un socle de bois.

— Et c'est Candy Mulligan, elle présentait la météo sur ABC. Elle en pinçait pour moi.

Je regarde l'homme de la photo, le visage plissé au soleil et le dos droit. Des cheveux bruns s'échappent de son chapeau.

Il monte le volume de la télé en disant :

— Ah... C'est l'heure de mon programme.

Otto me donne une leçon de conduite. Il m'emmène dans des endroits sans obstacles et me laisse faire de lents dérapages dans la poussière. Lorsque le pick-up cale ou râle en sous-régime, il se moque de moi, mais je ne me suis jamais sentie aussi compétente et je suis impatiente que l'autre véhicule soit réparé, pour passer des pistes aux routes goudronnées. Je prends conscience de la liberté qu'offre un véhicule.

Après les leçons, Otto me montre où il en est avec l'autre pick-up. Le capot est ouvert et je découvre à l'intérieur une langue étrangère de tuyaux et de câbles.

— Tu vois ça ? me demande-t-il en tapotant une boîte noire du plat de la main. Y a un faux contact là-dedans, à mon avis, rien de bien grave. (Il rosit et détourne les yeux.) Je voulais qu'il soit réparé et prêt pour ton arrivée, mais mes fichues mains m'ont lâché.

Je glisse un bras sur son épaule et lui souris.

Plus tard ce jour-là, alors que je fume une Holiday sur la véranda, Kelly se tient à quatre pattes, m'aboie dessus, elle semble prête à m'attaquer. Otto sort de la maison, mal à l'aise.

— Tu peux pas fumer ici, ma puce, la chienne supporte pas. Ça lui rappelle Carole – elles s'entendaient pas, toutes les deux.

Je souffle la fumée en regardant le bout de ma cigarette. Je me sens maladroite, gênée, retombée en enfance.

— D'accord, lui dis-je, c'est la dernière.

C'est pas grave, pensé-je, il faudra simplement que je fume quand je suis seule. Mais il s'approche de moi, me prend la cigarette des doigts et la jette dans la tasse de thé, le bout rouge en premier. Puis il tend la main.

— Et les autres ?

— C'était ma dernière, dis-je en comptant les paquets détaxés de Karen qu'il me reste.

Deux et demi, me semble-t-il, mais si j'arrive à trouver cinquante centimes par-ci, par-là, je devrais pouvoir m'acheter un paquet en douce de temps en temps, ce n'est pas si terrible.

— Hum, dit Otto en fronçant les sourcils. C'est mauvais pour la santé.

Otto boit une bière plus tôt que d'habitude et s'endort devant le feuilleton de l'après-midi – il peut regarder la rediffusion du soir, alors ce n'est pas une tragédie. Il fait une telle chaleur dans la maison, je laisse un mot et grimpe sur mon vélo. Kelly lève la tête en me voyant prendre le chemin des moutons, mais elle n'aboie pas et ne réveille pas Otto.

Je remplis leur abreuvoir d'eau fraîche et éparpille quelques aliments. Ils ne sont pas intéressés et qui pourrait le leur reprocher ? Il y a très peu d'ombre et les bêtes aux visages les plus pâles doivent être brûlées par un cancer de la peau. La plupart se rassemblent contre le mur du hangar, dans le peu d'ombre qu'offre le toit. Il y a toujours plein de mouches, des nuages entiers, les insectes s'introduisent dans les yeux et les trous du cul des moutons. J'essaie d'asperger les bêtes avec le tuyau, mais je n'arrive pas à déterminer si c'est utile ni si elles aiment ça : elles restent plantées là sans bouger. Si je trouvais deux bouts de bois assez longs, je pourrais m'en servir pour tendre une bâche qui leur ferait un peu d'ombre. L'homme aux cheveux bruns de la photo sur le mur d'Otto n'aurait aucune objection. Ce n'est peut-être que ses mains tordues qui l'ont empêché de s'occuper des bêtes, il a sans doute seulement besoin d'un peu d'aide. Je remonte sur le vélo et reviens lentement à la maison en réfléchissant.

Je rentre et trouve mes derniers paquets de Holiday sur la table de la véranda.

— Bon, je suis pas fâché, m'explique Otto, parce que je sais que c'est une addiction. Mais ce que nous allons faire aujourd'hui, c'est que nous allons nous élever contre cette addiction.

Je parviens tout juste à maîtriser ma voix :

— Tu as fouillé dans mes affaires ?

— Tes affaires, ma petite dame, se trouvent dans ma maison.

Il le dit avec une certaine sévérité, comme s'il se prenait pour mon père, ce qui affole mon cœur. Je me sens sur le point de pleurer.

— Viens t'asseoir à côté de moi, ma puce.

Kelly est toute raide dans la poussière, elle attend quelque chose. Otto prend le premier paquet et le lui lance du haut de la véranda. Elle bondit sur le paquet comme s'il était vivant, grondant et montrant les dents, exposant l'intérieur de sa gueule, la salive engluant tout le carton.

Elle secoue le paquet, détruit les cigarettes, en sème partout et les piétine. Otto lui jette le paquet suivant. Kelly reste concentrée.

— Bon, dit-il quand c'est fini.

Je reste à côté de lui sans dire un mot, m'agrippant au bois de la véranda. Il me tend une pelle et une balayette :

— Allez, va donc nettoyer, tu mets tout ça à la poubelle et on n'en parle plus.

Kelly ne gronde pas lorsque je balaie, mais elle me surveille et j'ai envie de lui donner un grand coup de pied dans les côtes.

Je regagne ma chambre et m'assieds au bord de mon lit, en proie à un sentiment indéfinissable qui me tourne dans l'estomac. Je regarde mon sac, que je n'avais même pas songé à défaire depuis mon arrivée.

Otto est d'excellente humeur et une journée chargée s'annonce car il est temps de m'apprendre à tondre :

— J'ai réfléchi à ce que t'as fait dans l'enclos, t'as donné un peu plus d'espace aux brebis et ça doit pas être mauvais pour elles – on dirait qu'elles ont moins d'asticots. Si on arrive à remettre les bêtes en état, on pourra peut-être en accoupler quelques-unes et reprendre les affaires. Le cours de la laine s'est cassé la gueule, mais avec de la viande plus vendable...

Il continue à piailler et à plastronner. Je suis fatiguée, ce qui semble le vexer.

Dans le hangar, il me tend une tondeuse qui ressemble à celle dont maman se servait pour les cheveux des triplés. Il m'en montre le fonctionnement et Kelly renifle tout, en particulier les taches noires sous le crochet à viande.

— Allez, va chercher un mouton.

Je le dévisage sans comprendre.

— Allez, vas-y, c'est quand même pas moi que tu vas tondre !

Il est persuadé d'être très drôle et se plie de rire. Je vais chercher une brebis que j'attrape autour des hanches. Elle n'essaie pas de se débattre, mais refuse de bouger, j'ai du mal à la persuader de monter sur la rampe qui mène au hangar. Elle se demande peut-être ce qu'on s'apprête à lui couper exactement, mais je finis par réussir à la pousser et Otto me montre comment la tenir pour pouvoir commencer. Il l'épingle sur les planches, et une étrange tendresse s'empare de lui et s'inscrit sur son visage. C'est comme ça qu'il me regarde quand on baise.

— La laisse pas s'asseoir sur sa queue, me dit-il, elle serait mal à l'aise.

Il me montre ensuite comment procéder sur une moitié de son corps et lorsqu'il passe sous la gorge, l'œil de la bête s'affole et j'ai envie de la rassurer : "On va seulement te couper la laine." Il me passe la tondeuse.

— Y a des fermes où ils te suspendent à une sangle, ça évite que tu forces trop sur le dos. Mais si tu te sers pas de ton dos, il sera jamais fort, alors vaut mieux s'habituer à la douleur.

Et je comprends ce qu'il veut dire quand la brebis essaie de se débattre et de s'agiter – je dois la tenir en place ; j'ai l'impression que la douleur va me tuer après coup. Mais c'est crucial, si je n'arrive pas à la tenir tranquille, je risque de la blesser, et elle me regarde comme si je m'apprêtais à lui trancher la gorge et je voudrais qu'elle arrête de penser ça, qu'elle se dise : c'est pas si terrible que ça. Je me débrouille avec un peu d'aide d'Otto, qui inspecte ce que j'ai fait.

— Faut que t'aïlles plus en profondeur, ma petite – t'es pas assez près de la peau, t'as laissé plein de bons trucs, tous les trucs qui soudent la toison. Pèle-la comme une orange – sans oublier la peau blanche à l'intérieur.

C'est ainsi que, lors de ma deuxième tentative, j'écorche la brebis et c'est atroce. Quand je vois tout le sang, je la lâche ; je n'arrive pas à croire que je la tenais, que je la blessais, et qu'elle ne s'est pas manifestée. C'est atroce,

c'est atroce, je ne veux plus jamais essayer, c'est impossible. Otto a l'air surpris de me voir pleurer, mais il en rit avec bonhomie.

— Nom de Dieu, fillette, t'as peut-être une allure d'homme, mais t'es loin d'en être un, pas vrai ?

Je ne l'ai pas encore détesté, mais je le déteste quand il me repasse la tondeuse en disant, comme si c'était vrai :

— Allez, c'est pour ça que t'es ici.

Il me force à attraper la même brebis : je dois terminer ce que j'ai commencé sur cette bête effrayée et blessée.

— Tiens, dit-il en se glissant derrière moi et en passant les bras autour de mon corps pour tenir la brebis. Sens comme elle se colle à toi.

J'arrive tant bien que mal à la nicher dans le creux entre mes seins et mes hanches, elle s'y sent en sécurité, elle y est verrouillée.

— Et maintenant, dit-il en levant la main. Respire un grand coup.

Deux fois encore, je la blesse, puis j'arrive enfin à trouver le bon angle, à comprendre le mouvement, et *c'est* effectivement comme peler une orange ou, plus exactement, une mandarine, quand la peau est épaisse et le blanc de l'intérieur se colle à elle. Il y a quelque chose de satisfaisant à faire ça et quand je m'en sors bien, la bête ne se débat pas, elle ne proteste pas, elle se cale là et me laisse faire.

Je m'asperge le visage avec le tuyau pour me débarrasser des mouches mais elles reviennent immédiatement boire les gouttelettes sur ma peau. Je prends appui sur la clôture, tourne le dos à Otto et regarde le mirage en imaginant que c'est la mer, que le désert se termine en pente douce au bord de l'eau et qu'il masque ma maison et ma famille qui y vit. Un lapin traverse le mirage et disparaît. Un oiseau siffleur le survole en faisant des cercles.

Je balaie, ce qui est important à cause des mouches bleues. J'ai enlevé une quantité révoltante de merde et d'asticots aux brebis, et je trouve une certaine satisfaction à balancer les gros morceaux de laine noire dehors. Je me passe

un autre coup de tuyau d'arrosage après ça. Je place le pouce sur l'embout pour avoir un meilleur jet et j'asperge la tache noire sous le crochet à viande. Il y a peu de pression et ça ne fait pas grand-chose. L'eau coule sur les planches et entre dans un coin du hangar, où les aliments sont conservés dans un gros bidon en plastique. En vérifiant derrière le bidon que rien ne craint l'humidité, je découvre une boucle d'oreille. C'est un petit cœur en or d'où pend une goutte d'opale. Je la tiens dans le creux de ma main comme un insecte mort, puis je la replace où je l'ai trouvée et reviens à la maison à vélo pour préparer le déjeuner d'Otto. Mes cheveux sèchent en route et dans la glace de la salle de bains, je remarque que le soleil se voit sur ma peau, rose et brune, et que de nouveaux muscles sont apparus sur mes bras.

Plus tard, de retour dans le hangar, je roule les toisons et trouve de la ficelle pour les attacher proprement. Lorsque Otto arrive en pick-up, je lui montre mon travail et il se met à rire.

— Très impressionnant, ma puce, dit-il, mais personne veut des tapis pleins de merde et d'asticots. Peut-être que les toisons seront plus propres à la prochaine tonte.

Nous les chargeons tout de même et de retour à la maison, j'aide Otto à les jeter dans le pré.

— C'est un bon engrais, dit-il, mais je ne sais pas si je dois le croire.

Kelly reste assise et quand nous avons fini, elle va inspecter, revient avec de la laine sur le museau, s'étouffe et tousote.

Je songe à la boucle d'oreille ce soir-là lorsque Otto vient dans ma chambre et se penche sur le lit. Je pense au petit canif inoffensif qu'il m'a confisqué sans m'en dire mot.

Alors que nous sommes allongés, après, et qu'il se remet de ses émotions, il palpe l'un de mes biceps et le pince entre ses doigts.

— Tu prends des biscoteaux, ma petite. J'aime bien les corps qui servent à quelque chose. Mais gare à ne pas devenir trop masculine.

Il rit comme s'il avait raconté quelque chose de drôle.

J'entends ses intestins gronder parce qu'il a mangé tard.

— Depuis combien de temps elle est partie, Carole ?

Je remarque un certain agacement dans ses yeux.

— Et pourquoi ça t'intéresse ?

Je glisse une main sur son torse sifflant et je me retourne en essayant de paraître mignonne tout plein, ce qui ne me vient pas naturellement.

— Je me demande seulement pendant combien de temps t'as dû te débrouiller sans personne. Tu devais te sentir seul, non ?

Il se radoucit, ferme les yeux, rejette la tête en arrière et se détend après l'effort.

— Elle a dû partir un an avant que t'arrives.

Je voudrais poser d'autres questions, mais je ne trouve aucun moyen de les justifier. J'aimerais savoir à quoi elle ressemblait, si elle était grande. Et quel genre de femme porte des boucles d'oreilles dans une ferme ?

— T'en fais pas pour Carole, me dit-il entre deux respirations sifflantes à travers ses narines encombrées. C'était une salope. Pas comme toi. Toi t'es une petite fille dans un corps de salope. Elle, c'était le contraire.

Il y a une petite chaîne dans le salon télé avec des CD genre Slim Dusty ou *Contes du Mallee*, ce qui ne m'emballa pas, mais je trouve aussi des INXS et Cole Porter dont je connais le nom. Je mets le CD de Cole Porter et Otto entre dans la maison.

— Bien sûr, Carole aimait danser, me dit-il.

Je m'attends à ce qu'il arrête la musique, mais il fait un petit pas de danse à quatre temps, me prend la main entre ses doigts, me fait tourner deux fois et finit avec panache par un renversé, comme un gentleman. Kelly est furieuse, elle aboie à la porte et je croise son regard à travers la moustiquaire quand j'ai la tête en bas. C'est moi qui gagne ce round, mère supérieure.

Je pense à mon arrivée à Port Hedland, dans le bed and breakfast de la pizzeria, où on louait une chambre pour dix dollars et où la proprio nous traitait de salopes au chômage qui salissaient la réputation de son restaurant. Mais elle nous laissait bosser pour dix dollars, à condition que nous n'utilisions pas ses serviettes, ce qui n'était guère tentant parce qu'elles puait la fumée et étaient parfois maculées de traînées douteuses.

Je garde espoir ici ; même aux moments où je scrute le ciel à la recherche d'un avion, je me dis que je ne peux pas me plaindre, parce que c'était pire avant, bien pire. Nous rions ensemble ce soir-là en buvant une bière tandis que Kelly reste dehors dans la poussière à mordre ses puces. Je trouve la dernière Holiday d'un paquet dans la poche de mon jean, ainsi qu'un carnet d'allumettes. Je les cache et y pense souvent ; j'attends le moment où j'en aurai le plus envie. Le simple fait de les savoir là me reconforte.

La clôture autour de la pelouse de Don était ornée de nouveaux cadavres de taupes ; certains claquaient au vent, d'autres étaient assez frais pour attirer des mouches.

— Tiens, me dit-il, une visite de bernard-l'ermite. T'as meilleure mine, t'as piqué un roupillon ? J'allais justement passer chez toi dans la journée – cette abrutie de marchande n'arrête pas de me donner des poissons. Je ne supporte pas ça, mais c'est le genre de saloperie que vous autres mangez. Elle a un faible pour moi, cette vieille cruche, et elle me file sans arrêt des limandes puantes. (Il me sourit.) J'ai entendu dire que t'étais enfin allée au pub la semaine dernière avec ton nouveau galant.

— Samson est venu me voir l'autre soir, lui dis-je et son visage s'affaissa un peu.

— Il a fait une connerie ?

— Non, pas vraiment.

— Entre. Entre, viens boire le café.

La cuisine de Don, toute de chrome et de pin, me rappelait un hôpital. Il mit la bouilloire électrique en marche et me fit regarder le petit bandeau de l'appareil qui passait de bleu, à violet, à rouge vif.

— T'en as déjà vu, des comme ça ?

— Non, jamais.

— J’ai eu ça pour rien, c’était compris dans le prix de la cuisine.

Il plaça un sachet de café instantané dans les deux tasses, ajouta l’eau et remua. C’était le genre de poudre qui contenait déjà le lait et qui produisait une mousse grisâtre.

— T’as déjà vu ça ?

— Non. Super, dis donc.

— Ça oui, répondit-il en regardant fièrement sa tasse. C’est super, ils appellent ça un *instantchino*.

Nous sirotâmes le café et je hochai la tête en signe d’appréciation.

— C’est bon, dis-je.

Je mentais. Mais Don avait l’air satisfait et il m’offrit un édulcorant qu’il sortit d’une boîte en appuyant sur un bouton. J’en pris deux par politesse et il sembla ravi.

— Margaret aurait pété un câble.

Je souris. L’odeur épaisse des *instantchinos* envahissait la pièce.

Don soupira et dit :

— Je parie que tu ne savais pas que Margaret n’avait que quarante-trois ans quand elle est morte.

Il avait le visage d’un type qui vient de gagner la chasse au trésor.

— Je ne sais rien d’elle, répondis-je.

Mais je me rendis compte que j’avais toujours pensé à elle comme ayant l’âge de Don : sa mort m’avait paru dans l’ordre des choses, triste sans être inattendue. Don se leva de sa chaise et alla ouvrir un tiroir de la cuisine. Il en sortit une photo en couleurs. Don n’avait guère changé : même ciré, mêmes bottes. Sa chemise était d’un ton différent sous le ciré, et ses cheveux blancs plus épais sur les tempes, mais c’était tout. La femme à ses côtés aurait pu être sa fille, cheveux blonds retenus en une queue de cheval, long nez aquilin, bouche ouverte, en train de rire. Sa main reposait sur la tête d’un petit enfant à l’allure sombre, qui froissait le blouson d’aviateur turquoise de sa mère

dans son poing. Il portait une salopette et ses cheveux étaient séparés par une raie sur le côté ; il avait autour de quatre ans, mais je reconnus le visage renfrogné et la bouche ouverte de Samson.

— Ça alors, dis-je, elle date de quand ?

Don cala la photo contre le pot à eau au milieu de la table.

— Une quinzaine d’années.

Il finit son café, recula sur son siège et joignit les mains derrière la tête.

— Tu vois, j’avais toujours pensé que je partirais longtemps avant Margaret. Sinon, je n’aurais jamais accepté quand elle m’a dit qu’elle voulait un bébé.

Don fermait les yeux, comme s’il revivait le moment. Je regardai mon café en me demandant si j’allais pouvoir le terminer. Le silence se prolongea.

— Je n’ai pas été un bon père, poursuivit Don d’une voix douce. Je ne savais pas m’y prendre, pour commencer. Ça n’est pas si grave quand la mère est affectueuse... le père a moins d’importance. (Il ouvrit les yeux et me regarda.) J’étais comme mon vieux. (Il balançait l’un de ses bras derrière sa tête comme pour faire une espèce de signe.) Pour être nul, il était nul : il partait au boulot, il rentrait à la maison, nous l’évitons. (Il laissa sa main retrouver l’autre derrière sa tête.) J’étais un peu moins nul, je voulais représenter autre chose aux yeux de Samson, mais je ne savais pas m’y prendre. Je n’arrivais pas à parler bébé, ça me mettait mal à l’aise. Margaret me disait toujours : “Ce n’est pas un adulte de petite taille, c’est un enfant.” Mais je n’ai jamais compris la différence. Puis il a grandi, et il avait un déficit d’attention ou quelque chose dans ce genre. Les enseignants ne savaient pas s’y prendre. Je ne savais pas m’y prendre. Mais sa mère, elle savait comment faire, elle.

Il baissa les mains et les posa doucement sur la table. Elles étaient vieilles, plus vieilles que le reste de son corps. Une cicatrice suivait la longueur d’un de ses index comme s’il avait été fendu en deux, et ses ongles jaunes et épais

ressemblaient à de la corne. Les bouts de ses doigts pointaient dans des directions étranges.

— Samson avait seize ans quand elle est morte. De là d'où je viens, on est un homme à cet âge. Je ne savais pas quoi faire de lui – je ne sais pas s'il savait quoi faire de moi non plus. On ne savait même pas quoi se dire sans elle.

Il se mordit la lèvre inférieure et resta ainsi. J'écoutais nos respirations.

— Quand il a commencé avec les feux, j'ai cru qu'il voulait me punir, mais je n'avais pas l'impression d'avoir fait quoi que ce soit de mal, alors pourquoi me punir ? Je ne l'ai jamais frappé. Pas une fois. Je ne lui ai jamais fait ce que mon père m'aurait fait.

J'avais la bouche sèche, mais je ne pouvais pas me désaltérer avec l'*instantchino*, à présent tiède et répugnant.

— À quoi a-t-il mis le feu ?

— Il a commencé par des voitures. Puis une grange. Puis il a essayé le cottage alors que j'étais à l'intérieur, mais je me suis levé dans la nuit et je l'ai trouvé assis à table, la tête entre les mains. Il avait allumé un petit feu dans un coin de la pièce et quand je lui ai demandé ce qu'il fabriquait, il m'a dit qu'il voulait voir la maison brûler. Alors j'ai appelé la police. Pour dénoncer mon fils, notre fils.

Son regard se perdit dans le lointain.

— Qu'a fait la police ?

Je songeai au sergent, à la douceur de ses yeux et à son inefficacité.

— Ils m'ont demandé si je voulais porter plainte. Même le proprio de la grange que Sam avait incendiée – et qui a retiré sa plainte quand je l'ai eu remboursé –, même lui a dit que le gamin était simplement perturbé à cause de sa mère. Mais moi, j'ai porté plainte et le gamin s'est retrouvé au *borstal*⁴.

Je pris ma tasse et bus l'infect café pour pouvoir faire un mouvement, un autre bruit dans la pièce.

— Je m'étais mis en tête que le centre lui ferait du bien, que ça lui inculquerait quelques règles et l'endurcirait – Margaret n'avait jamais aimé cette approche. Elle estimait qu'on devait l'aider à réaliser son rêve de devenir guitariste. (Don rit.) Mais il était nul à la guitare, complètement nul. "C'est mon fils, que je disais, et il sera fermier."

Le soleil se dégagea d'un nuage et on eut soudain l'impression que quelqu'un avait ouvert les rideaux. Je voyais Midge par la fenêtre, la tête sur les pattes, le regard tourné vers mes moutons.

— Et une fois qu'il n'a plus été là, quand je me suis retrouvé tout seul dans la maison sans avoir à m'inquiéter pour lui, j'ai commencé à comprendre ce qu'il voulait dire.

— Qu'est-ce qu'il voulait dire ?

— J'ai compris pourquoi il avait voulu mettre le feu à la maison.

J'acquiesçai, mais je ne pensais qu'à une chose : l'eau du robinet au-dessus de l'évier et mon envie de balancer le café et d'avaler de grosses gorgées d'eau.

— À cause des souvenirs ? lui demandai-je.

Don me regarda comme s'il avait oublié ma présence. Il sourit.

— Je me suis réveillé en plein milieu de la nuit, Midge hurlait dehors, j'ai regardé par la fenêtre et je l'ai vue : j'ai vu Margaret en chemise de nuit, le seul vêtement que je lui avais apporté à l'hôpital. Elle tournait le dos à la maison et se dirigeait vers les bois, mais je l'ai reconnue.

Je me levai, vidai mon café dans l'évier, rinçai ma tasse et la remplis d'eau. Je bus en écoutant l'eau me remplir le ventre.

— Je suis descendu et suis sorti en courant, avec Midge qui était déchaînée, et je suis allé à l'endroit où je l'avais vue. J'ai vu quelque chose entrer dans les bois et je l'ai appelée. Mais elle n'est jamais revenue. C'est à ce moment-là que j'ai eu envie de brûler la maison. Je ne pouvais pas dormir de peur qu'elle revienne. Ou qu'elle ne revienne pas.

Don soupira, et posa sa vieille tête dans sa main.

— Quand Samson est sorti du *borstal*, il n'est pas venu me voir. On s'est croisés quelques fois en ville, je lui ai payé un coup à boire et je me suis excusé. Mais il y a des choses que toutes les excuses du monde ne sauront jamais réparer. Il n'est pas méchant, en vérité. (Don leva les yeux sur moi.) Il ne ferait jamais de mal à tes moutons, si c'est ce que tu crois. Je suis désolé qu'il t'ait fait peur, mais si tes moutons se font massacrer, c'est par un animal, pas par mon fils, je te le garantis.

Je m'agrippai à ma tasse et acquiesçai.

— Je sais que ce n'est pas lui. (Don avait les yeux humides.) J'ai entendu dire qu'il lui arrivait de camper dans les bois et je veux lui demander s'il n'a rien vu.

Don sourit.

— Il voit beaucoup de choses, mais il faut trier le vrai du faux. Je n'y arrive toujours pas et je ne sais pas s'il me reste assez de temps pour savoir différencier la réalité d'avec ses inventions.

— Il veut te voir. Il a demandé où tu étais. C'est pour ça qu'il est venu au cottage. Il ne savait pas que tu avais déménagé.

— Il le sait, répondit Don avec un petit hochement de tête, c'est juste qu'il oublie. Il a dû arrêter de prendre son traitement.

Je songeai à l'expression sur le visage de Samson quand il s'était tourné et enfoncé dans la nuit.

— Eh ouais, j'ai bien peur d'avoir rendu mon fils dingue, dit Don en serrant ses vieilles mains autour de sa tasse.

Je me levai pour partir et sentis mes poings serrés le long de mon corps. Je n'eus aucun contrôle sur ma main qui se posa sur l'épaule de Don.

— Je ne crois pas que ce soit ta faute, lui dis-je.

Nous restâmes ainsi, mal à l'aise. Don s'essuya le nez avec son vieux poignet.

— Viens, je vais te donner la limande de cette satanée bonne femme, me dit-il en se dirigeant vers le frigo. Quant à moi, je vais me préparer un repas minceur.

4 Centre de redressement pour délinquants juvéniles.

La petite Aborigène s'est fait tuer. Karen fume une Holiday et sa main tremble.

— Je te l'avais bien dit, bordel, gronde-t-elle en versant maladroitement une dose de vodka bon marché dans son thé.

Elle a des ronds de suie autour des yeux. Ça lui arrive de temps à autre.

— Je t'avais pas dit qu'elles acceptaient n'importe quoi ?

Je lui prends la bouteille des mains et en verse un peu dans ma canette de Coca.

— Et c'est dangereux pour nous toutes – ça donne des idées à ces connards pour commencer, bordel de merde. Aucun respect, aucune vision d'avenir. Elles n'essaient pas de s'éduquer, elles se fichent de là où elles vivent. (Elle tire une grosse taffe sur sa cigarette.) Putain, elles se foutent même de rester en vie. Eh bien, voilà comment ça se termine. (Elle se donne un grand coup sur la cuisse.) Baisée, étranglée et jetée dans le coffre d'une voiture !

Elle termine son thé et commence à dévisser le bouchon de la bouteille, mais avant d'avoir fini, son visage se radoucit et s'effondre, sa bouche s'étire comme celle d'un enfant.

— Bon Dieu, dit-elle. (Elle ne verse aucune larme, elle reprend son souffle et tend les paumes de ses mains devant sa poitrine.) C'est qu'une gamine !

Un son aigu s'échappe du fond de sa gorge ; je lui confisque la bouteille, la remplace par ma main, et j'attends qu'elle reprenne son souffle. Elle y parvient en renflant longuement puis fixe en silence le vide derrière moi.

— C'est pas pareil pour nous, me dit-elle, on a des choix, nous – on est intelligentes. Pas vrai ? PAS VRAI ?

Elle hausse le ton et j'acquiesce. Elle déglutit.

— On n'est pas dépendantes de cette vie. C'est nous qui l'avons choisie.

J'acquiesce après chacune de ses phrases. Elle me regarde.

— Dès que t'en as l'occasion, tu te barres, explique-t-elle. Et les occasions courent les rues.

La mort aussi, voilà ce que je pense, mais je le garde pour moi.

Je suis assise au petit restau de Macquarie Lanes avec un de mes clients habituels, Otto. Je l'aime bien parce qu'il vient deux fois par mois, il paie le prix juste, et nous n'avons jamais à nous disputer. Il ne souhaite pas jouer aux petits jeux que les autres hommes affectionnent. Il ne fait pas semblant d'obtenir mes faveurs gratuitement et n'offre pas de me payer double pour le privilège de me cogner sur la figure en baisant. Parfois, sans raison particulière, l'enveloppe de billets de dix dollars qu'il prépare à l'avance dépasse le tarif convenu au début, six mois plus tôt. Tout ce qu'il veut, c'est bavarder quelques heures et ensuite un petit service – pipe ou pénétration normale. Il me paie suffisamment pour que je n'aie plus à travailler de la nuit, c'est la cerise sur le gâteau. Il m'offre ensuite à dîner au restau et mange avec moi, pas comme les bonnes âmes qui m'invitent, commandent d'énormes quantités pour moi puis me regardent manger en me donnant l'impression de me goinfrer comme un cochon pendant qu'ils sirotent une bière ou un café noir s'ils sont chrétiens. J'ai maigri à Port Hedland. Je me sens mieux, plus amovible.

L'épouse d'Otto l'a quitté, m'explique-t-il, “en se dandinant comme une truie qui sort de la porcherie”.

Il est propriétaire d'une ferme à moutons proche de Marble Bar, à quelques heures de route d'ici.

— C'est un beau petit coin, vert en hiver et un bon trou d'eau pour nager en été. Bien sûr j'essaie d'être autonome, le plus possible, avec les produits maison, merde, c'est pas la place qui manque ! dit-il en ricanant.

J'imagine les moutons gras et laineux, les rangées de carottes et de fraises sortant de terre. Les arbres fruitiers. Je me représente un pneu en guise de balançoire que je suspends au-dessus du trou d'eau, j'y place des canards qui y font escale. Les coassements de grenouilles la nuit.

— Y a que moi et ma petite dame, poursuit-il en riant. Je veux parler de Kelly, ma chienne, elle est comme une sœur pour moi.

Il sort son portefeuille et me montre une photo d'elle, petits yeux perçants et oreilles pointues.

— Y a pas un seul mouton pour broncher quand elle les surveille, et ces salopards de renards oseraient jamais s'approcher non plus. Elle serait capable de les mettre en pièces.

Otto plonge quatre frites dans la sauce tomate et les enfourne en même temps. Il aime manger au restau, parce que, m'explique-t-il :

— Je suis nul en cuisine. C'est Carole qui s'occupait de tout ça, œufs, saucisses, côtelettes – tout le bazar. Ma spécialité c'est plutôt le corned-beef et les fayots en boîte. Dégueulasse...

Avec Otto, je commande toujours des calamars et une salade. C'est une salade de carottes et de betteraves rouges râpées, pas celle qui est en photo sur le menu avec des feuilles vertes d'aspect piquant, des tomates cerises et des concombres, mais ça m'est bien égal. Je sais qu'il est important de manger de la salade, c'est ce que Karen et moi prenons quand nous mangeons ensemble, nos soirs de congé.

Lorsque les autres commandent pour moi, ils redoutent que je ne sois trop timide ou trop exigeante, alors ils optent pour le hamburger avec des frites. Ils ne demandent jamais si je suis végétarienne, ne m'autorisent jamais d'autres choix.

Ce soir, je prends un dessert de salade de fruits – en conserve, mais ça reste bon pour la santé. C'est bon pour la peau, me dis-je chaque fois, comme si les zébrures de mon dos allaient s'estomper si j'avalais assez de vitamines.

Dans l'espace réduit de la cabine du pick-up d'Otto, et en raison de l'obscurité, il n'a jamais vu mon dos. Et comme il ne m'a jamais dit : "Retourne-toi", la question ne s'est pas posée. Notre relation est parfois amicale. Aujourd'hui, c'était un jour à pipe, mais pas avec ces coups violents au fond de la gorge que certains gars affectionnent tant. J'apprécie sa retenue parce que dans les autres cas, la pipe suivante peut être vraiment douloureuse, le seul fait de déglutir vous fait monter les larmes aux yeux.

Je termine mes calamars, mon assiette est grasse et tachée de betterave. Je commande une bière parce qu'il faut quelque chose pour rincer la sensation dans la gorge, même après un type sympa comme Otto. Il me fixe alors de son œil perçant et me dit :

— Écoute, ma puce, j'ai une proposition à te faire.

Je laisse un message pour Karen, parce qu'elle n'est pas là quand je rentre à la maison pour faire mon sac. Je ne serai sans doute absente qu'une semaine : "un petit break pour voir si la proposition me plaît". Je lui laisse de quoi payer un mois de loyer au cas où je reste plus longtemps – c'est Otto qui en a eu l'idée et qui me donne l'argent en coupures de vingt dollars. Il insiste pour laisser plus.

— Faut qu'elle sache que j'existe pour de bon, dit-il.

Dans ma note, j'explique à Karen que je l'appellerai au téléphone du couloir si je décide de rester plus longtemps et qu'elle pourra venir me rendre visite. Je sais qu'elle comprendra, c'est ce qu'elle cherche aussi – un moyen

de s'en sortir.

Je m'arrêtai dans le pré du haut en revenant chez moi, il me manquait un mouton. Je comptai et recomptai cinq fois, j'en avais toujours un en moins. Je longeai la clôture et vérifiai dans le fossé d'évacuation : rien. La clôture était solide. On aurait dit qu'une chose venue du ciel avait fondu sur lui et l'avait emporté.

Je coupai un morceau de ronce qui s'était emmêlé autour du museau et de la mâchoire d'une vieille brebis. Elle avait fait partie de mon premier cheptel, adulte quand je l'avais achetée. J'avais été surprise la dernière fois qu'elle s'était retrouvée pleine, mais cette année, elle n'avait pas pris.

Je la forçai à ouvrir la gueule et coupai la branche de ronce. Elle lui avait fait de profonds sillons autour du museau et allez savoir quels dégâts à l'intérieur. Elle roula les yeux, les dirigea vers le reste du troupeau, se débattit entre mes cuisses jusqu'à ce que je la libère. La boue s'était infiltrée par les trous de mes bottes et la vieille brebis fila sans un regard en arrière, sans le moindre signe de reconnaissance pour l'avoir débarrassée de ses épines.

— Va te faire mettre ! lui criai-je.

Elle s'arrêta, mais ne se retourna toujours pas. Je fermai le portail d'un coup de pied et pris un raccourci qui montait le long d'une rangée de prunelliers débouchant au bas des collines, le vent dans le dos. Il me poussait à courir, accompagnée du bruit sourd de mes bottes qui effritaient le silex et

le calcaire ; j'entendais les lapins fendre les ronces sur les côtés. J'arrivai au sommet en nage et repris mon souffle en scrutant le versant sud de la prairie. Rien ne bougeait, hormis les cimes des arbres. Je me tournai vers le continent et m'assis pour allumer une cigarette. Le ferry traversait le bras de mer et ressemblait à une petite boîte à chaussures, blanche ; le continent attendait au-delà comme un crocodile charriant tout ce monde sur son dos.

À l'ouest, le mur de béton de la prison de l'île dépassait des bois, et on apercevait des tronçons de Military Road. Bientôt, au printemps, la route serait invisible, la prison disparaîtrait.

Je perçus un mouvement au-delà des prunelliers, au pied de la pente. Je me levai en espérant voir mon mouton manquant, mais ce n'était que Lloyd, qui creusait. Je l'observai un long moment, il faisait de grands mouvements amples, laissait le poids de la pelle l'aider à transpercer le sol humide et lourd. Couché à côté de lui, Dog le regardait, la tête sur les pattes. Lloyd me tournait le dos. Il chantait, j'entendis une note portée par le vent. Il semblait à sa place, avec cette pelle, seul au creux de la colline.

Je crus qu'il y avait un peu de crachin, mais ce n'était peut-être que des embruns, en provenance des falaises et poussé par le vent. Dog fit le tour du trou de Lloyd, renifla et poussa du museau tout ce qui était déterré. Je descendis vers eux, incertaine de ce que j'allais dire en arrivant. Lloyd s'accroupit et sortit quelque chose qui intéressa Dog. Il trotta jusqu'à lui et le renifla pour Lloyd, qui lui caressa la tête. Dog retourna à ses affaires et Lloyd soupesa ce qu'il avait dans la main, comme s'il s'agissait d'un filet de bœuf, puis le jeta sur le côté. Ses épaules se tendirent. Je m'arrêtai et suivis son regard dans le ciel blanc, où planait un émerillon. Ils se regardèrent. Lloyd se mit à chanter pour l'oiseau, mais dans le vent, je n'en saisis qu'un murmure. Il lâcha sa pelle et gesticula avec les deux bras ; le vent dressait ses cheveux droit sur sa tête, emmêlés et gris. Il fit quelques pas de danse et l'oiseau perdit un peu d'altitude pour le regarder. Il chanta plus fort, hurla même : *I*

*wish that every kiss was never ending*⁵. Une rafale de vent se leva derrière moi et me souffla les cheveux dans la figure. Une seconde plus tard, elle rattrapa Lloyd qui chancela au milieu d'un pas de danse, et aplatit ses cheveux sur sa tête. Il se tourna alors vers moi. "L'œil humain perçoit les mouvements avant toute autre chose." Lloyd me salua d'un signe de main que je lui rendis. Il leva les yeux vers son oiseau qui s'était laissé emporter par le vent. Il scruta le ciel vide un peu plus longtemps, puis il se rassit en me tournant le dos, à côté du trou qu'il avait creusé. Dog se leva, aboya une fois, et je les rejoignis.

— Tu creuses un trou ?

— Ça ne te dérange pas ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce que tu veux enterrer ?

— Je creuse, c'est tout.

Il ne quittait pas des yeux l'ancien emplacement de l'oiseau. Un silence s'installa et je m'assis à côté de lui.

Je repoussai Dog qui essayait de me lécher le visage.

— Des pépins, dit Lloyd.

— Quoi ?

— Je voulais planter des pépins de pomme.

Nouveau silence.

— D'accord.

En guise de preuve, il sortit une pomme de sa poche et la fit tourner dans le creux de sa main.

— Ah ! s'exclama-t-il avant de lancer le fruit le plus loin possible dans les prunelliers.

Encore un silence, puis il dit :

— Quand j'étais petit, je croyais en la réincarnation.

Je reniflai un relent de whisky.

— Ça doit être une pensée réconfortante, dis-je pour combler le silence.

— Je ne sais pas si j’y crois encore aujourd’hui. Mais j’aime faire semblant.

Il allait devenir encombrant quand les agneaux commenceraient à naître.

— Tu crois en une vie après la mort ? me demanda-t-il en projetant encore son haleine de whisky.

— Non.

— Alors qu’est-ce qui te fait si peur ?

Je le dévisageai. Il avait les yeux vitreux.

— Et les pépins ? Parle-moi des pépins.

Il prit du recul, souffla violemment par le nez et ferma les yeux.

— En commémoration.

— De quoi ?

— Les juifs font ça. L’arbre de la vie : ils ont un nom pour ça, et un jour saint. La reine aussi, elle plante un arbre.

Dog gémit. Je ne tenais pas en place. Lloyd ferma les yeux. Le vent s’apaisa et le lieu entier se mit à tourner au ralenti.

— Excuse-moi. Je ne suis pas très compréhensible. (Il respira profondément.) Ce n’était rien de particulier, dit-il en ouvrant soudain les yeux. Il était vivant le matin et, l’après-midi venu, il était subitement mort.

— Qui ?

Il me montra l’endroit où l’oiseau avait plané.

Je tordis un brin d’herbe jusqu’à en extraire le jus. Lloyd sortit de son sac une bouteille de whisky déjà entamée d’un quart. Il en but une rasade si longue qu’elle ne pouvait que lui irriter la gorge. Il essuya le goulot avec le dessous de son poignet et m’offrit la bouteille. Je faillis dire non, mais je ne dis pas non.

— Regarde : j’ai le reste de ses cendres dans une enveloppe. (Il tira un petit sachet chiffonné de sa poche de poitrine.) Mais elles sont mouillées. Il est plus boue que cendres, à présent.

Lloyd regarda à l'intérieur du paquet, puis le replia en soupirant. Il redressa le dos et parla avec une assurance nouvelle.

— J'avais prévu d'aller aux points les plus éloignés de Grande-Bretagne. C'est ma dernière escale, ici. J'observe une petite cérémonie à chaque étape – les trois premières se sont bien passées. Je suis allé dans le Suffolk où j'avais un petit voilier en bois, un jouet : j'ai déposé un peu de lui à bord et j'ai mis le feu au bateau. Il faisait noir, la mer était calme et il n'y avait personne, c'était vraiment réussi. (Il sourit et ferma à nouveau les yeux.) Je l'ai suivi du regard le plus longtemps possible et je me suis dit : quand ce sera fini, je me sentirai mieux.

Un gros papillon de nuit vacilla entre nous. Je le regardai se poser un instant sur la barbe de Lloyd, puis il repartit vers le soleil.

— John o'Groats ! aboya-t-il en ouvrant les yeux et en me regardant comme si j'essayais de le contredire.

Je ramassai la bouteille posée à côté de lui et bus une autre gorgée. Le whisky était un peu trop fumé à mon goût.

— À John o'Groats, j'ai construit un cercle en pierres et je l'ai saupoudré. Comme si je décorais un gâteau. C'était charmant. Je me suis assis à côté de lui en buvant du champagne. Puis dans les Cornouailles, je l'ai jeté du haut d'une falaise. Tout s'est bien passé. Mais ici – je n'arrive pas à m'y prendre comme il faut. (Il me jeta un regard déconfit.) J'en ai ras le bol, vraiment marre. (Il examina l'enveloppe dans ses mains.) J'en suis au point où je pourrais le jeter dans une poubelle devant un restau.

— Qui était-ce ?

J'avais la gorge brûlante.

— Il était mien, m'a-t-il répondu avec un grand sourire. Il était mien avant de se faire renverser par un camion en allant au boulot. PAF ! hurla-t-il, puis il ricana et le silence revint.

— Ton fils ?

— Non – non, pas mon fils.

Mes entrailles donnaient de la gîte et se retournaient comme un banc de poissons.

— Excuse-moi, dis-je.

Je me levai en époussetant mon pantalon. Lloyd gesticulait dans le vide comme un chef d'orchestre.

— On y va ? lui demandai-je.

Je ne voulais pas rentrer à la maison sans lui.

5 De la chanson des Beach Boys : *Wouldn't It Be Nice?*

On ne travaille pas de la même manière à Port Hedland qu'à Darwin. Quand j'étais à Darwin, quelqu'un m'a dit que c'était moins dangereux à Hedland : il n'y a pas autant de touristes et comme les clients habitent et travaillent en ville, les rapports sont plus classiques. À Port Hedland, ils ne se croient pas tout permis, vu qu'ils ne sont pas en vacances. L'argument tenait la route, j'ai lu quelques trucs sur la ville – une ville minière – et je m'attendais donc à ce qu'elle ressemble à une ville de western, mais quand je descends du car Greyhound, je ne vois qu'une petite ville merdique. Et il s'avère que la sexualité des types qui s'emmerdent et celle des surexcités se ressemblent. J'imagine qu'ils ont tout le temps de réfléchir à ce qu'ils aimeraient faire à une femme. Cela dit, ils ne sont pas tous comme ça. Certains sont gentils, mais même les gentils utilisent d'autres personnes pour leurs besoins sexuels. Voilà ce que je finis par comprendre.

Je partage une chambre et un lit avec Karen, au-dessus d'une rôtisserie de poulets. Elle est à Port Hedland depuis deux ans quand j'arrive, mais elle ne me dit pas pourquoi et je ne lui explique pas non plus pourquoi je suis là. On se tient compagnie tant bien que mal, et elle me fait rire. Elle est belle, d'une beauté de magazine : cheveux longs et taille étroite. J'essaie de ne pas trop me demander comment une fille avec son physique s'est retrouvée au même point que moi.

On s’efforce de rendre la pièce agréable, même si elle empeste toujours le poulet rôti. Karen insiste sur ce qu’elle appelle le *feelingue* assuré par des bougies parfumées et un tapis orange et rouge accroché devant l’unique fenêtre. Elle parle aussi de “fang chouï” et pique une crise si je change la disposition des meubles quand elle sort et que le pied du lit est tourné vers la porte.

— C’est comme ça qu’on se fait emporter en mourant ! gémit-elle en traînant le lit à travers la pièce, jusqu’à son emplacement initial, ce qui fait qu’on n’arrête pas de se cogner les tibias dedans.

— Et alors ? Tu préfères mourir tête première, par la fenêtre ?

Ça ne la fait pas rire.

Nous essayons de ne pas bosser dans la chambre, nous préférons toutes les deux opérer dans les véhicules des gars ou chez eux, mais quand il fait froid, on est plus efficaces en les ramenant, alors on décide d’une rotation : elle prend les heures impaires, et moi les paires. Elle bosse plus que moi, parce qu’elle veut absolument partir de Port Hedland. Un après-midi, alors que nous sirotons des Coca glacés devant le Four Square de la rue principale, Karen me montre une fille aborigène dans une ruelle, adossée à une palissade, les yeux clos au soleil.

— Tu la vois ? me demande Karen. C’est le niveau au-dessous de nous. Ces filles n’ont pas la volonté de travailler dans de meilleures conditions.

Je regarde la fille qu’elle me montre, à peu près de mon âge, voire un peu plus jeune. Elle porte un tee-shirt bleu pastel et une jupe qui n’a pas l’air confortable.

— Cette fille-là, je l’ai vue accepter une passe pour une canette de bière.

Elle se tourne vers moi et dit d’une voix plus douce, que je ne lui connais pas :

— Ne pense jamais qu’on est coincées ici, comme elle, c’est faux, on peut toujours trouver un moyen de s’en sortir, si on le veut.

Karen monte avec un client peu après et je reste à regarder la fille qui baise pour une bière en me demandant quelle est la différence. Elle s'aperçoit que je la regarde se tourne vers moi, les pieds écartés, et me fixe de manière à me signifier qu'il y a quelque chose de différent, mais que je ne connais rien à ce genre de chose. Je m'en vais, parce qu'elle me fait peur.

Les deux ou trois premiers mois, je me sens en sécurité à Port Hedland. Je me promène où je veux, sans sentir d'yeux posés sur moi. Quand je dors, je ne me réveille pas avec le sentiment que quelqu'un est tapi dans un coin de la pièce, qu'il s'est glissé par la fenêtre et attend que je m'aperçoive de sa présence. Mais en allant au boulot un soir, je prends conscience d'un bruit de pas proche de moi. Quand je vais plus vite, ils accélèrent. Le principal, c'est de ne pas se retourner et je m'engouffre dans un café ouvert toute la nuit. Personne ne me suit, je passe une heure à siroter un Coca, puis la serveuse commence à me lorgner d'un mauvais œil, peut-être parce que je suis restée trop longtemps sans dépenser suffisamment. Elle s'approche, l'air revêché, mais un gars assez âgé avec de l'embonpoint se lève et s'assied à côté de moi.

— C'est bon, Marg, dit-il à la serveuse. On est ensemble.

Il me sourit comme on ne m'a pas souri depuis longtemps ; elle lève les yeux au ciel et repart derrière le bar.

— Je me demande à quoi vous pensez. Vous me le dites en échange d'une bière ?

Il en commande deux à la serveuse. Il est seul et visiblement il n'est pas uniquement intéressé par une petite partie de jambes en l'air, il a envie de parler.

— Je viens juste de lire un article, me dit-il en me montrant son journal, ils ont trouvé un python tapis de près de deux mètres sous le lit d'une vieille dame. L'infirmière lui avait apporté son repas et elle jetait des restes à son chat. Le python a mangé le chat et sans doute aussi les restes !

Il rit et je me joins à lui. La serveuse se tourne vers nous.

— J'ai toujours eu envie d'un animal domestique à la maison. (Je n'en dis pas plus parce que le mot me donne chaud et me rend triste.) Vous habitez loin d'ici ?

Je lui pose la question, tout en me demandant s'il va essayer de monter avec moi plus tard.

— Ouais, ça fait une trotte. Je viens en ville de temps en temps pour manger quelque chose de potable et tuer l'ennui. Je suis venu voir un film ce soir, pour tout dire.

— Qu'est-ce que vous allez voir ?

— Je l'ai raté, c'est trop tard. C'était *La Belle et le Clochard* – j'adore ce film.

Je souris. C'est vraiment un bon vieux couillon.

— C'est ma faute, excusez-moi de vous l'avoir fait manquer.

— Mais non, répond-il en rosissant, c'est pas votre faute. Je suis ravi de faire un peu de causette.

Nous finissons nos bières et il ne me demande rien, n'essaie pas de me retenir en m'offrant un autre verre. Il me conseille seulement de faire attention à moi.

— Je viens ici une ou deux fois par mois, dit-il. Si vous avez envie d'une bière et de discuter un peu... ou d'un soir de congé. (Il me serre la main.) J'étais ravi de passer ce moment avec vous. Je m'appelle Otto, j'espère que nous nous reverrons.

Il me glisse vingt dollars, en laisse dix sur le comptoir pour nos boissons et quitte le restau sans même me reluquer la poitrine. Il avance en se balançant comme un pendule.

— D'après moi, me dit Karen en allumant la seconde moitié de sa dernière cigarette, faut descendre tout droit. Tu creuses jusqu'en Chine.

Je fronce les sourcils.

— La Chine est sur le côté.

— Oui, bon, façon de parler.

Elle fronce les sourcils à son tour, tire une bouffée de son mégot réchauffé et me le fait passer ; je sais alors qu'on est amies.

— En Angleterre, alors, si tu veux être précise. Mais ce que je veux dire, c'est qu'on a rien à faire ici, nous les Blancs. Ce pays arrête pas d'essayer de nous refouler.

Je lui repasse la cigarette, j'ai pris garde de ne pas en fumer plus qu'il n'est poli. Karen la coince entre ses lèvres et se penche vers moi en montrant sa bouche, pas loin de me brûler avec le bout de sa clope.

— T'as vu ça ? (Je remarque une petite cicatrice blanche.) J'ai vingt-trois ans et je me suis fait enlever un mélanome l'année dernière.

Elle s'éloigne de moi, garde la fumée dans ses poumons puis la rejette en petites vagues successives. Elle croise les bras.

— Va savoir ce que mon visage me prépare en ce moment. (Elle se palpe les joues comme si elle s'attendait à ce qu'elles s'émiettent.) Tu sais que notre mère nous a jamais rien donné pour nous couvrir le visage ? Et c'était en pleine campagne de protection contre le cancer : Slip Slop Slap. Putain, on avait même fait une représentation à l'école.

Elle se lève et m'en donne un aperçu :

— *Slip! Slop! Slap!* entonne-t-elle. *Slip on a shirt, slop on sunscreen and slap on a hat*⁶.

Elle fait un tour sur elle-même, prend des postures de jazz, puis s'appuie sur une hanche, les bras croisés.

— Je jouais un oiseau, nom de Dieu, mais même, *même après ça*, elle a jamais pris la peine de nous protéger avec de l'écran au zinc.

— Tu veux du thé ? lui demandé-je en me levant du sol où je suis assise.

— C'est notre problème et c'est bon, j'ai bien compris, poursuit-elle sans m'écouter. (Je mets la bouilloire sur le feu tout de même.) On devrait pas être là, on aurait jamais dû venir en Australie. Regarde-nous, on est couverts de cancers de la peau. L'océan essaie de nous tuer, le bush essaie de nous tuer. Dans le Nord, y a un coquillage sur les plages : si tu le ramasses en pensant que t'as trouvé un super-bijou à porter en médaillon, cet enculé t'injecte une flèche empoisonnée qui te bouffe les reins, tu le savais ? C'est foutu et on a rien à faire ici. (Karen braque à nouveau la pointe de sa cigarette presque finie vers moi.) En plus, faut pas te baigner dans la mer, c'est un vrai nid à serpents. (Elle laisse rouler sa tête et poursuit doucement :) Putain, même les endroits secs sont des nids à serpents.

— Tu veux du thé à la menthe ou du thé noir ?

Karen soupire, lance les bras en l'air sans me regarder.

— Je veux un sachet d'English Breakfast, nom d'un chien ! Et un scone !

— Euh, on n'a plus de lait.

— Oh, non, c'est pas VRAI !

J'aime bien quand elle est comme ça, c'est mieux que de regarder la télé. Elle se penche vers moi pour prendre son thé noir.

— Si seulement j'avais un peu de beuh, me dit-elle d'un ton dépité.

Je verse l'eau chaude sur un sachet de thé normal. Elle souffle dans sa tasse, en boit une gorgée, grimace, soupire à nouveau, et la pose par terre en renversant un peu de thé. Elle regarde le bout brûlé de sa cigarette et replace le mégot dans le paquet vide. J'essaie de me persuader qu'elle est correctement éteinte.

— En Angleterre, continue-t-elle, ils prennent l'heure du thé au sérieux. Tu sais ce que c'est, un thé à la crème du Devon ?

Je fais non de la tête en laissant la vapeur de ma tasse m'embuer le visage. J'ai du mal à quitter le paquet des yeux, à ne pas penser à ce qui se passe à l'intérieur, à l'étincelle minuscule qui risque de s'être glissée à l'intérieur.

Elle se penche et rassemble ses mains en coupe comme si elle tenait quelque chose.

— Ils prennent un scone, tartinent de la confiture et de la crème au milieu et ils en font des espèces de petits sandwiches de scones.

— Ça ne me paraît pas très appétissant.

— Justement ! dit-elle en me montrant la paume de ses mains. Ils transforment la consommation de ce petit gâteau quelconque en un véritable événement. Avec parasols et argenterie à la clé. Tu peux prendre un thé à la crème de Devon sur un bateau, en descendant la rivière, ou tu peux le prendre sur la pelouse.

— Si je suis sur un bateau, j’aime autant pêcher, lui dis-je pour la taquiner et pour la distraire du fait que je me suis levée pour prendre son paquet de cigarettes.

Je sors le mégot et le passe sous le robinet de l’évier.

Elle gesticule.

— Mais c’est exactement ce que je veux dire. (Elle a les yeux humides, elle est sérieuse.) Ils prennent le temps de faire les choses, des choses agréables, ils transforment l’acte de prendre le thé en un moment de beauté. Ici (elle sourit en prenant un paquet de biscuits sur la petite table sur laquelle nous dînons), ici on a des putains de *Curly au poulet*.

Il fait d’ordinaire chaud et sec comme dans un four à Port Hedland, mais un cyclone arrive un beau soir et dure une semaine. Comme il pleut à verse, si un client refuse d’aller dans sa voiture, Karen et moi devons utiliser la chambre ou en louer une à la pizzeria, ce qui est une perte d’argent. Nous n’avons que deux paires de draps, nous nous efforçons d’être prudentes, d’étendre une serviette et de laisser la chambre “comme nous aimerions la trouver en entrant”. Karen décroche son affiche de licorne en décrétant que les hommes ne trouvent pas ce genre d’image sexy. Au-dessus du lit est accroché un tableau déprimant fait de copeaux de bois. Ça représente une

ferme à bétail – en tout cas c’est censé représenter ça. Je n’y vois rien de plus qu’un tas de copeaux, mais il était déjà au mur quand nous sommes arrivées, il est encadré et il cache le trou où quelqu’un a lancé un truc lourd... nous le gardons donc. Je soupçonne vaguement Karen de l’apprécier et de penser qu’il contribue au *feelingue*.

La chaleur est abominable en dépit de la pluie incessante et nous sommes toutes les deux plus occupées qu’en temps normal – j’imagine que les gens s’ennuient quand ils ne peuvent pas sortir, qu’ils se mettent à penser à d’autres choses, et qu’ils finissent par avoir envie de rapports sexuels. C’est une vraie pagaille car tout d’abord, lorsque nous rentrons avec un client, tout mouillés, il serait impoli de ne pas lui donner une serviette, et le temps de s’essuyer et de se mettre au boulot, les minutes passent, mais pas question de lui dire de se dépêcher, c’est inconcevable. Le client estime que l’heure qu’il achète est une heure de sexe et si par hasard il pleut si fort qu’on se retrouve trempés jusqu’au slip, tant pis pour nous. Après deux ou trois incidents où je rentre avant que Karen a terminé et vice versa, nous décidons d’accrocher un collier en perles à la poignée pour ne pas être dérangées. Ce qui veut dire que l’autre doit attendre dans le couloir en faisant la conversation, tout en entendant les grincements et les grognements derrière la porte. Certains gars perdent goût à l’affaire, mais tout compte fait, c’est mieux que d’être surprises en plein boulot, parce que ça peut rendre certains types d’humeur violente. Comme s’ils étaient surpris par leur mère ou je ne sais pas qui.

Je suis dans la chambre avec un Simon, mais quand il enlève ses bottes de travail, je vois qu’il a écrit son nom à l’intérieur et qu’il se fait appeler le Roc – c’est écrit en lettres à boucle, comme s’il se prenait pour un superhéros. En l’entendant fanfaronner sur ses exploits, je déduis qu’il s’est lui-même attribué le surnom. Je suis au lit avec le Roc et tout est à peu près conventionnel, je me trouve au-dessus de lui.

— Garde ton soutien-gorge.

Le Roc aime les nichons dans un soutien-gorge. Il les prend dans ses mains pendant qu'il se démène sous moi et garde les yeux fixés sur l'échancrure qu'il crée en les pressant l'un contre l'autre. Il tire la langue comme un gamin en train de colorier. Sa concentration me permet de jeter un rapide coup d'œil à ma montre – je la fais passer devant mon visage puis je fais semblant d'être à fond dans l'action : je me tire les cheveux et m'enfonce les doigts dans la bouche. Il se fait tard, ce type n'a pas l'air de progresser très rapidement avec mes nichons et Karen doit rentrer à dix heures. En tendant l'oreille, je crois que je l'entends sur le palier, ce qui est toujours embarrassant.

Il m'annonce alors :

— Dis-moi que tu veux que j'éjacule sur tes nichons.

La simple pensée que je dise ça lui donne de l'élan pour une nouvelle saillie qui me fait l'effet d'un coup de poing dans les tripes et j'ai envie de lui coller une baffe. Son coup de rein est si sauvage qu'il projette la tête de lit contre le mur ; le tableau merdique en copeaux de bois se balance et soudain une dizaine de bébés araignées dégringolent d'une faille derrière le tableau. Pendant la seconde qu'il me faut pour réagir, le Roc se lance dans un nouveau super-coup de rein et, quand le lit heurte le mur, une araignée lui tombe en plein sur la gueule. Il hurle, je hurle et descends du lit d'un bond, il se jette par terre en se frottant le visage des mains, il se démène et beugle : "Putain ! Putain ! Putain !" comme s'il s'était brûlé.

On frappe à la porte, puis elle s'ouvre brusquement et Karen entre, les yeux écarquillés, après avoir entendu le vacarme dans le couloir. Elle a enlevé son soulier et le tient à la main, prête à crever les yeux de celui qui tente de m'assassiner, mais quand elle voit l'araignée, elle se met à hurler tandis que le gars qui l'accompagnait se carapate dans l'escalier. Le Roc est devant l'évier où il ne cesse de se laver la figure, tandis que les araignées se déversent et courent sur le mur. Karen et moi hurlons tant et plus, puis les cris tournent aux rires. Le Roc se tourne vers nous, des larmes plein les yeux, et

crache : “Sales putes !” comme si nous avions élevé les araignées exprès. Puis il secoue son pantalon avant de l’enfiler en sautillant comme s’il continuait de les sentir sur lui, alors qu’à l’exception de celle qui est tombée sur son visage, elles sont toutes sur le mur.

— Tu peux faire une croix sur ton fric, saloperie de sorcière !

Il se casse, les bottes à la main et je crie :

— Salut, le Roc !

Prises de fou rire, Karen et moi nous roulons par terre, gloussant et hurlant, parce que notre chambre est couverte de petites araignées.

Le rêve n’a rien de bien spécial. C’est seulement que je rêve de la maison. Je sens son odeur. Je sens la vieille friteuse et la clope que maman fumait en cachette derrière la maison. Les triplés produisent un bruit de fond de disputes et de bagarres, la proximité d’une maison pleine de monde. Je suis dans la salle de bains, allongée dans la baignoire mais je peux encore voir la chambre que je partage avec Iris et je la regarde en train de bécoter un garçon. La maison se donne une apparence normale mais je sais qu’il y a quelqu’un derrière moi que je n’arrive pas à voir. Le rêve ne va pas plus loin, je suis réveillée par Karen, assise sur mon torse, elle m’épinge les bras le long du corps avec ses cuisses, elle frappe dans ses mains devant mon visage et appelle mon nom.

— Petit con de Jésus, me dit-elle, qu’est-ce qui t’arrive ?

Elle sort du lit et allume la lampe de chevet qui crée le *feelingue* avec son ampoule rouge, à même le sol. Elle scrute mon visage pour une réponse, le sien est boursoufflé de sommeil. Je ne réponds pas, alors elle soupire, tire son oreiller pour s’y installer, allume deux Holiday et m’en fait passer une. Mon cœur bat encore la chamade et j’ai le visage en sueur.

— Excuse-moi, lui dis-je. (Elle me jette un regard oblique en soufflant la fumée.) Ce n’est qu’un rêve.

— Sans blague, me dit-elle en retenant la fumée entre ses lèvres et en ôtant une mèche de cheveux de mon visage. Et ça va ?

J’acquiesce et, avec le ralentissement de mes battements de cœur, j’ai l’impression que le rêve s’échappe en même temps que la fumée. Mais la sensation demeure, ainsi que l’odeur de friteuse dans mes narines. Je m’entraîne à fermer les yeux et chaque fois je vois Iris à travers le nœud du bois de la salle de bains. Je sens l’appui de mes épaules contre la courbe blanche de la baignoire et je rouvre les yeux pour remplacer cette image par celle de notre mur : la licorne avec les dauphins qui bondissent derrière. Elle a une tête idiote.

— Tu veux en parler ? me demande Karen.

— Non merci.

Karen écrabouille sa clope, prend la mienne qu’elle écrase dans la soucoupe près de la lampe qui crée le *feelingue*, et elle éteint. La lumière s’infiltré derrière les serviettes qui pendent à la fenêtre. Karen se rapproche de la tête de lit, s’assied, puis elle fait quelque chose de surprenant : elle me tire vers elle, me passe un bras dans le dos et pose ma tête sur sa poitrine. Je crains de trop appuyer sur ses seins et de lui faire mal, mais elle me semble détendue. J’essaie de l’être aussi.

— Pense à ton cerveau, me conseille-t-elle. Visualise-le. (Je l’entends respirer profondément dans l’obscurité, ce qui est agréable.) Ça y est, tu le vois ?

— Ça y est.

J’imagine un cerveau rose néon et bosselé.

— Tu vois la fente qui passe au milieu ? Celle qui sépare ton cerveau en deux moitiés ?

— Je la vois.

Je me concentre sur cette ligne à l’intérieur de ma tête.

— Pense à ça, me dit-elle, cette ligne représente le couloir de ton cerveau.

Mon cerveau imaginaire ne sait pas quoi faire, il se contente de palpiter.

— De chaque côté du couloir, poursuit-elle en se mettant à me caresser les cheveux avec la main qu'elle a passée dans mon dos, il y a les pièces qui contiennent les souvenirs.

Sa voix a baissé un peu et, avec sa respiration – le souffle qui va et vient comme quand on est doucement ballotté au fond d'un bateau –, le couloir du cerveau m'apparaît plus facilement. Il est éclairé d'ampoules halogènes et le sol est brillant comme celui d'un couloir d'hôpital. Désert, il s'étend à l'infini. Karen se met à caresser mes cheveux et à les glisser derrière mon oreille, encore et encore.

— Ouvre une de ces portes, me dit-elle.

Je tends la main et quand je baisse les yeux, je m'aperçois que je suis vêtue d'une tenue d'infirmière à l'ancienne. Mes chaussures ont des semelles en caoutchouc. Je tourne la poignée et entre, je vois la salle de bains de la maison et le petit nœud du bois que je peux pousser pour regarder Iris, mais il est bouché avec du papier-toilette. C'est le plein jour, dehors, mais il fait noir. Je sens fondre le monde qui m'entoure, je sens l'huile de la friteuse en bas, j'entends le carillon d'un verre brisé.

— Et maintenant, sors de cette pièce par la même porte, me dit Karen.

Je me retourne, la porte d'hôpital est toujours là, elle ne s'est pas fermée pendant que je regardais ailleurs. Je sors d'un pas caoutchouteux dans le couloir à la lumière tamisée.

— Et maintenant ferme la porte à clé derrière toi.

Je sors un gros trousseau de ma poche blanche et amidonnée, les clés tintent pendant que je verrouille.

— Et maintenant, traverse le couloir.

Elle m'enfonce les doigts un peu plus profondément dans les cheveux, elle les caresse au rythme de sa respiration, et elle s'allonge un peu plus de telle sorte que je sens son haleine dans mes cheveux, comme du pain chaud.

— Choisis une nouvelle porte. Ouvre-la. Tu entres dans un espace agréable. S'il devient désagréable, sors et va chercher une autre porte.

Je suis devant la porte, les clés à la main. Je vois mon reflet dans le verre de sécurité. Sur la tête, je porte une petite toque en papier avec la croix rouge. Par la fenêtre, je m'aperçois que la pièce est sous l'eau et que quelque chose pointe son nez contre la vitre, mais l'eau est sombre et je n'arrive pas à voir ce que c'est. Je reste dans le couloir, mes chaussures blanches bien propres serrées l'une contre l'autre.

— T'es entrée dans la pièce ? T'y es bien ? me demande Karen à voix basse.

— Oui, lui dis-je de la même manière, mais c'est un mensonge.

Je reste dans le couloir un peu plus longtemps, puis je continue à le suivre, il s'étend à perte de vue, et je n'aurai peut-être plus jamais à entrer dans une autre pièce.

6 Slogan d'une campagne des années 1980 : "Enfile une chemise, tartine la protection solaire et mets un chapeau."

Je cuisinai la limande au beurre, à la poêle, et nous la mangeâmes avec du pain. Il me manquait toujours une brebis ; dans combien de temps réapparaîtrait-elle sous forme de touffes de laine ensanglantées parsemées à flanc de colline ? Lloyd était soûl et je m'efforçais de rejoindre son état. Lorsque nous avons gravi l'allée ensemble, alors qu'il saupoudrait les cendres de son enveloppe en chemin en se noircissant le bout des doigts, un hurlement s'était fait entendre et ses échos avaient résonné dans la vallée. Les poils de mon cou s'étaient dressés tout droit. Lloyd n'avait rien remarqué, il chantait sa chanson.

Tandis que je cuisinai, il fourrageait pour essayer de faire un feu. Je fis semblant de ne rien voir quand il perdit l'équilibre et dut s'asseoir en tailleur dans le foyer pour agencer le petit bois. Il plia l'enveloppe et la poussa au milieu de ses brindilles, puis il approcha une allumette. Elle était humide et il s'y reprit à plusieurs fois ; j'étais peinée de voir que les choses ne se passaient pas de manière plus satisfaisante pour lui. Il s'assit sur le canapé quand le feu eut pris et se remit à chanter : *Wouldn't it be nice if we were older? Then we wouldn't have to wait so long*, mais il chantait lentement, comme si c'était un cantique.

Quelques cendres étaient dispersées sur sa barbe, mais il haussa les épaules quand je lui en fis la remarque et les y laissa. Le poisson était bon et le pain m'aida à absorber le whisky que j'avais bu. Nous ne parlions pas, les seuls bruits provenaient des raclements de fourchettes sur nos assiettes, des gargouillis de gosier quand nous buvions, de nos verres que nous remplissions. Dehors, le bruissement du vent dans les arbres et, de temps en temps, un hululement de chouette qui n'était peut-être que le sifflement du vent dans la vallée, depuis l'océan à travers les buissons de ronces, dans le pré des moutons qui broutaient dans le noir, ouvrant la gueule en grand pour avaler la maison. Nous buvions encore et toujours.

— Mon Dieu, j'aimerais que tu te fasses couper les cheveux, dit-il.

Je me levai et le giflai, mais je n'atteignis que son oreille et il me saisit le poignet.

— Bordel de Dieu ! hurla-t-il. Juste pour les rafraîchir !

J'allai me coucher.

Je me réveillai le lendemain, la gorge sèche. Il ne restait que quelques braises dans le feu, en bas, et je rajoutai les bûches que Lloyd avait adossées au foyer. Roulé en boule de l'autre côté du canapé, Dog dormait d'un sommeil profond. Un haut-le-cœur m'envahit, partant de l'estomac et remontant dans ma gorge et dans ma tête ; je bus trois verres d'eau et allumai une cigarette. Je fumai face à la fenêtre, en regardant la lumière poindre en gris pâle. Une chauve-souris retardataire fit le tour de la maison et disparut sous les corniches. Pas de brume ce matin-là, l'air était frais, le sol givré.

Je crus d'abord qu'il s'agissait d'un chat, car il se déplaçait à la manière des félins, mais il était plus gros et même à cette distance des bois, son poil me parut rêche et épais, ses épaules trapues et musclées.

— Lloyd, appelle-je, mais pas assez fort.

La bête entra dans la lisière sombre de la forêt et disparut. Je clignai des yeux en me demandant si je l'avais véritablement vue.

Dans le hangar, je remplis les abreuvoirs et les mangeoires. La lumière du jour disparaissait déjà, Dog était couché et râlait car il n'avait pas encore mangé. Il faisait doux à l'intérieur ; la pluie sur le toit en tôle se mêlait à l'agitation des brebis qui s'installaient dans la paille. Il y avait une bonne odeur. Lloyd toucha le museau de la brebis qui me semblait attendre des triplés. Elle l'éloigna d'un reniflement, mais il ne tressaillit pas. Celles-ci au moins étaient en sécurité pour l'heure. Alors que je déplaçai le bidon d'aliments pour prendre une nouvelle boîte de gants qui se trouvait derrière, je vis un sabot délicat sur le sol. Je le fixai un moment avant de comprendre de quoi il s'agissait.

— Lloyd, appelai-je et il me rejoignit.

Nous regardâmes ensemble la patte, à l'os entièrement broyé au niveau de la cheville, les ongles fendus recourbés.

— Je vais dormir ici ce soir, dis-je.

— Whisky, se borna-t-il à répondre.

À Darwin, un homme au menton vérolé, qui sent comme s'il avait infusé dans un vinaigre à saumure, me propose quarante-cinq dollars, mais pas seulement pour une pipe.

— La totale, me dit-il.

Quarante-cinq dollars ne me paraissent pas suffisant, étant donné que le premier m'en a donné trente pour utiliser mon visage seulement.

— Cinquante-cinq dollars ? proposé-je.

Il me sourit comme un père indulgent.

— On verra comment tu te débrouilles. T'as intérêt à assurer pour cinquante-cinq.

Je ne sais pas comment procéder. Avec les pipes, c'est plutôt simple : je m'agenouille, ils ouvrent leur braguette. Là, nous nous tenons face à face un moment, je danse d'un pied sur l'autre.

— Où peut-on aller ?

Je m'aperçois que je rougis en posant la question.

— J'ai une bâche sur le plateau de mon pick-up, dit-il en marchant vers la route.

Son pick-up est un tacot rouillé immatriculé dans le Queensland, la fêlure du pare-brise est renforcée au scotch. Une bâche bleu vif est tendue sur la benne comme s'il s'agissait d'une cabane d'enfant. J'ai le pied sur la marche

et m'apprête à monter.

— Pas ici, gamine ! gueule-t-il. Si je dois payer le prix fort, je veux pouvoir faire du boucan.

Il monte dans la cabine. Je grimpe de l'autre côté et le rejoins. En quittant la ville, je commence à m'inquiéter.

— Comment tu t'appelles ? lui demandé-je.

— C'est pas tes oignons.

Un silence.

— Je m'appelle Jake.

— J'ai pas envie de parler.

— Je viens de l'ouest, pas loin de Brisket.

— Jamais entendu parler – bordel, faut aussi que je te paye pour la fermer ?

Je décide de l'appeler Ken, diminutif de Kenneth. Il travaille sans doute sur un chalutier à crevettes. C'est sûrement le genre de type grognon, mais qui s'avère sympa.

Nous roulons en silence, puis il entre dans un parking sur la plage et se gare sous des sapins.

— Passe à l'arrière, dit Ken.

Pendant que je grimpe sous la bâche, Ken me met les mains sur les fesses et serre. Ça me semble bizarrement affectueux après qu'il s'est comporté en vrai salaud dans la cabine. Sous la bâche, tout est d'un bleu clair lumineux. Ken, son menton, moi, ma peau, tout semble illuminé ; le blanc de ses dents brille dans son visage verdâtre. Il fait chaud là-dessous et le soleil accentue l'odeur de plastique. Je souris à Ken, qui me prend par les chevilles et me retourne sans ménagement, ce qui fait que je ne vois plus son visage.

— Enlève-le, dit-il.

J'essaie de déboutonner mon short. L'idée de montrer mes fesses à un homme que je ne connais même pas m'embarrasse. Mais j'y parviens, Ken me dévêt d'un coup sec et soudain je le sens chaud, moite et partout sur moi, il pousse et presse des bouts de son corps en moi, sans cesser de jurer.

— Lève-toi, dit-il en tirant sur mes hanches.

Je me retrouve à quatre pattes et il se met à grogner en me pénétrant.

— Fais un peu de bruit, bordel, ordonne-t-il.

Je donne des coups de poing sur le plancher du véhicule.

— Pas ce genre de bruit, espèce de débile, hurle-t-il avant que je comprenne ce qu'il veut dire.

Je trouve étrange de faire les bruits qu'il demande. Il y a un œillet dans la bâche à travers lequel je vois à quel point le monde extérieur est blanc, je le fixe en émettant les sons requis, heureuse de lui tourner le dos et de ne pas avoir à faire des grimaces par-dessus le marché.

Grognant et m'encourageant avec des "oh ouais, comme ça", Ken me caresse le ventre de manière quasi amicale. Il remonte la main et me pelote les seins sous mon tee-shirt, puis il la replace sur le côté et continue à s'activer. Il commence à haleter et lance un tonnerre de grondements et de cris tandis que je fixe le rond de ciel blanc. Il enfonce les pouces dans le creux de mes hanches, puis il pousse un cri et tombe à la renverse.

— Mais qu'est-ce que t'as, bordel ? hurle-t-il avec le souffle qui lui reste.

Je me retourne et le regarde. Il a l'air si furieux avec son pantalon autour des mollets et sa bite pelotonnée que je suis sur le point de rigoler ; il me donne un coup de pied avec sa jambe piégée.

— Qu'est-ce que t'as, gamine ? Merde, j'ai même pas mis de capote.

— Je ne comprends pas, essayé-je de lui dire.

Il me jette pratiquement de la benne dans le blanc extérieur avec mon short autour des genoux et sa moiteur sur tout mon corps. Il se précipite hors du camion un instant plus tard et j'en profite pour me rhabiller ; je pense qu'il va

me frapper tant il est près de moi.

— Qu'est-ce que c'est que cette merde sur ton dos ?

— C'est seulement des cicatrices.

— Des cicatrices ? De quoi ?

Il semble méfiant, mais ses poings se sont desserrés. Je hausse les épaules.

— Un accident.

— Quel genre d'*accident* ?

Je ne sais que lui répondre, alors je reste plantée là, à me gratter le bras.

— Un accident en mer, finis-je par dire, parce que les mots me font du bien et que c'est toujours en mer que survient le pire.

Il colle les paumes de ses mains contre ses yeux.

— Bordel, dit-il d'une voix basse et sifflante, j'ai cru que c'était une forme de sida. (Il crache par terre à côté de moi.) Tu devrais prévenir que t'as ce truc. C'est pas juste de faire payer pour de la marchandise abîmée.

Kenneth se retourne et remonte dans son pick-up sans me verser un sou. Il part sans un regard en arrière et au moment où je réalise que j'ai laissé mes affaires dans la cabine, je vois mon sac voler par la vitre et tomber sur la route. Je ramasse mes affaires et les fourre dans le sac, je vérifie pour voir s'il a pensé à jeter mes tongs, mais non. Je marche jusqu'en ville, pieds nus, des bouts de goudron fondu collés aux talons. Je n'avais jamais pensé à mon dos en ces termes avant, aux questions de ceux qui le voient. C'était ma première tentative de rapports allongés : comment aurais-je pu deviner quels bouts de moi ne doivent pas être marqués de cicatrices, quels bouts de moi je peux me permettre de montrer ?

Les corbeaux nichaient à la cime des arbres. Leur noir sur fond de ciel s'assombrissant me donna envie d'aller chercher le fusil pour les disperser. Je pris une lampe à gaz dans la maison pour éviter de laisser le néon allumé, ainsi que le reste de pain – rassis –, un peu de beurre et de miel. Je mis la cafetière sur le fourneau pour remplir le thermos. Dehors, la lumière s'atténuait en vagues successives, les branches des arbres s'allongeaient en s'agrippant à leur ombre. Je trouvai deux de mes pulls les plus épais et enveloppai une demi-bouteille de whisky dans l'un avant de les glisser dans mon sac. Je pris la boîte de cartouches que je gardais au fond du placard de la cuisine. J'en sortis une que je soupesai dans ma main. Papa m'apprenait à tirer sur des boîtes de conserve quand j'étais petite. Il m'avait fait placer un coussin contre l'épaule pour que le recul ne laisse pas de marque et que maman ne pique pas de crise. "Souviens-toi, m'avait-il glissé dans l'oreille avec sa douce haleine de bière, l'œil humain perçoit les mouvements avant toute autre chose."

Les triplés avaient alors déboulé dans le jardin, comme une meute de babouins, papa et moi avions fait semblant de les zigouiller l'un après l'autre jusqu'à ce qu'Iris se penche par la fenêtre en criant : "Arrêtez, bande de dégénérés !"

Je serrai la cartouche au creux de mon poing.

Il était trop tôt pour téléphoner, et trop peu de temps s'était écoulé depuis la dernière fois. Mais si je tombais sur Iris, de toute façon, elle raccrocherait immédiatement. Je tenais le téléphone d'une main, pressais la cartouche de l'autre. Le téléphone sonna longtemps et j'imaginai maman sortir du lit, enfiler sa robe de chambre et frotter ses yeux ensommeillés. Un téléphone qui sonne à des heures inhabituelles annonce toujours de mauvaises nouvelles ; j'aurais dû attendre, elle allait s'inquiéter. La voix qui répondit était grave et inconnue, une voix d'homme. L'ombre d'un instant, je crus qu'en fin de compte papa était vivant, qu'on m'avait joué un tour. L'homme ne répondit pas par l'habituel "Allô, 635 ?" de maman. Il se contenta d'un :

— Ouaip ?

J'ouvris la bouche et faillis lui répondre.

L'homme renifla.

— C'est toi ? demanda-t-il.

À l'époque de mon départ, les triplés étaient des petits garçons. Il faut croire que ce n'était plus le cas. J'entendis un raclement de gorge puis le son étouffé du combiné micro que l'on couvre de quelque chose, comme s'il le tenait contre le devant de sa chemise. Il était peut-être assez tôt pour que la maison soit fraîche, peut-être portait-il un pull ou un sweat avec une capuche.

— Maman ? l'entendis-je appeler en éloignant le combiné, mais pas trop fort, comme s'il testait pour voir qui se trouvait à proximité.

— Iris ?

Il n'y eut aucune réponse audible. Il s'adressa à nouveau à moi.

— Écoute, je vais trouver le fric, OK ? Message reçu cinq sur cinq, je l'aurai d'ici la fin de la semaine. Je te demande juste de plus appeler ici, ma mère n'a rien à voir là-dedans et elle ne va pas bien. Fin de semaine, je te promets, mec...

— Mais à qui donc..., dit la voix d'Iris, plus proche à présent.

Il raccrocha en claquant le combiné, si vite et si fort que la ligne grésilla avant d'être coupée. Je regardai le téléphone au creux de ma main, puis le replaçai doucement dans son support. La porte s'ouvrit derrière moi et Lloyd y passa la tête.

— Je crois que ça a commencé, me dit-il, le visage blême.

Le téléphone sonna et nous le regardâmes ensemble. J'avais oublié de masquer mon numéro. La sonnerie envahit la maison. Je ne l'avais jamais entendu sonner comme ça avant.

— Tu ne réponds pas ? me demanda Lloyd après six sonneries.

Je fis non de la tête. À l'intérieur du combiné, tout ce qui appartenait au passé. L'air chaud et imprégné de fumée, les oiseaux. Les pointes salées de mes cheveux volant dans ma bouche. Ma famille.

Je débranchai la prise du téléphone et le silence fut immédiat. Je mis le fusil sur l'épaule, fis signe à Lloyd, et nous partîmes dans la bergerie.

Le hangar dessinait un bloc noir sur fond de colline. Je me lavai les mains dans l'abreuvoir, précédée de Lloyd. Je sentais l'agitation se propager parmi les brebis – sensation nouvelle pour certaines, vieille douleur familière pour d'autres. Le chuintement des feuilles dans le vent et, provenant de derrière le bâtiment, un bêlement unique et grave. Je sentis la peau se hérissier sur mon dos comme si l'on m'observait des ténèbres. La chose retenait son souffle, mais elle était là.

Arrivée à la porte, je respirai l'odeur de fumier, de chaleur et de sang. Je distinguai trois brebis qui s'agitaient, perturbées ; l'une d'elles rejeta la tête en arrière et retroussa les babines. Lloyd se tapit près de sa case et caressa Dog. Sa barbe donnait au tableau des allures de scène de Nativité. Il me jeta un coup d'œil et haussa les épaules.

— Je ne sais pas ce que je suis censé faire.

— C'est bon, lui dis-je, elle sait ce qu'elle doit faire, ce n'est pas la première fois.

Elle avait eu des triplés, l’an dernier, une fille et deux garçons. La fille était dehors, elle grattait le sol de ses sabots en attendant son tour. Les garçons étaient partis chez le boucher.

Je m’approchai lentement d’elle ; elle se redressa et se retourna, comme quand Dog fait son nid. La brebis creva la membrane qui dépassait en se tournant, puis elle nous regarda, l’air surpris, et lécha la tache humide au sol.

— Au nom du ciel ! Qu’est-ce que c’était que ça ?

— Ses eaux, répondis-je.

Lloyd hocha la tête, incrédule.

— Tu t’attendais à ce qu’elle ponde un œuf ?

J’attendis que la tête et les pattes avant apparaissent, puis je partis voir comment se portaient deux autres brebis agitées. J’eus envie de m’allonger dans la paille parmi elles, l’attrait d’éprouver – ne serait-ce qu’un instant – la sensation d’accoucher, puis j’allai chercher la teinture d’iode. Notre effectif allait bientôt s’accroître.

Lorsque le premier agneau glissa de sa mère, l’activité battait son plein : doux piétinements des mères qui cherchaient à se mettre à l’aise, sombre odeur de sang, tiédeur moite. Je décrochai une épaule d’un cordon ombilical avec mes doigts gantés, et un agneau mâle s’échappa, suivi de sa sœur peu après. La nuit passa ainsi. Aux moments d’accalmie, quand le silence descendait sur la bergerie, Lloyd me versait un café auquel il ajoutait du whisky.

— Je ne suis pas d’une grande utilité, fit-il observer.

— Je me sens mieux avec toi, répondis-je.

Je rougis car je ne m’étais pas attendue à dire ça. Il but son whisky et me tartina une tranche de pain avec du miel.

— J’imagine que tes mains ne sont pas des plus propres, me dit-il en approchant la tartine de ma bouche.

J'en pris une bouchée alors que je n'avais pas faim. L'an dernier, pendant les périodes creuses, je m'étais précipitée à la maison pour dormir quelques heures. Mais ce jour-là, je promenai la lampe électrique sur les moutons restés dehors. Je comptai et recomptai. Je rentrai dans la bergerie et m'assis à côté de Lloyd et de Dog. Nous regardâmes les agneaux dans la lueur orangée de la lampe à gaz.

— Tu as des enfants ? me demanda Lloyd.

— Non.

— Moi non plus.

Lorsque les premiers remous de lumière apparurent sur les champs, je regroupai et marquai les agneaux. Lloyd me les tenait en se cachant les yeux.

— Ce n'est pas si terrible, le rassurai-je, c'est comme se faire percer les oreilles.

— Qu'est-ce que tu en sais ? me demanda-t-il en me regardant.

L'agneau s'agita au moment où je lui perforais le cartilage.

— C'est le bruit qui le perturbe, dis-je en passant derrière Lloyd pour attraper la queue.

Je glissai un anneau élastique et fis signe de remettre l'agneau dans sa case. Il se cogna partout pour tenter de fuir la sensation d'être poursuivi.

Lorsque nous eûmes fini, une brise matinale s'était infiltrée dans la bergerie et Lloyd fixait le rejet qu'était son premier agneau mort. Gris avec une apparence de grenouille. Je plaçai un triplé maigrichon sous le cadavre et nous regardâmes la mère du mort-né repousser celui-ci du museau et se mettre à lécher la gueule de l'agneau vivant. Il laissa échapper un bêê étouffé et remua la queue. Je bâillai bruyamment.

— Va te reposer, me dit Lloyd, d'une voix rauque. Je viendrai te chercher s'il se passe quelque chose.

Dog observait tranquillement Lloyd regarder l'agneau mort. J'avais mal au cou.

— Je vais aller prendre un bain rapide, dis-je. J'en ai pour une demi-heure.

Quand je traversai le pré, le ciel fut bleu un instant, ce qui noircit le tronc des arbres. Arrivée au seuil de la maison, je regardai au loin. C'était toujours là, quoi que ce fût, cette impression de présence tapie dans la vallée, qui attendait, guettait, prête à se faufiler.

Pendant que la baignoire se remplissait, je m'assis sur le siège des toilettes et écoutai les moineaux nichés sous la fenêtre de ma chambre s'éveiller avec la lumière qui perçait le ciel.

L'eau était trop chaude pour être supportable ; je ne pouvais pas plonger la main assez profondément pour enlever le bouchon sans avoir l'impression de la faire cuire, je dus donc ajouter de l'eau froide. J'avais l'impression que mes os couinaient comme le bois d'un vieux bateau. Quand l'eau atteignit enfin une température raisonnable, j'avais froid et mes pieds picotèrent à son contact. En m'abaissant, je la fis déborder puis, en tentant d'atteindre le bouchon, je perdis l'équilibre et tombai à la renverse en me cognant la tête sur le rebord de la baignoire. Deux vagues opposées se formèrent dans la baignoire, entrèrent en collision et débordèrent dans la salle de bains. L'eau s'immisça dans les trous du plancher en un filet continu qui réapparaissait en tache noire sur le plafond de la cuisine. J'avais mal à la tête. Je fermai les yeux et respirai par la bouche, redoutant le moment où je devrais évaluer les dégâts. Je m'étais fait piéger par Archimède.

La porte du bas s'ouvrit. J'ouvris les yeux. Il y avait un peu de sang. Je ne m'en tirais pas mal, étant donné le craquement que j'avais entendu et la bosse que je sentais, mais je remarquai alors qu'il y en avait plus que je ne le croyais et qu'il colorait l'eau autour de mes épaules en un vert lumineux. En bas, il y avait Lloyd. C'était Lloyd qui était en bas.

Il monta l'escalier. Ce n'était personne d'autre que Lloyd qui venait me donner des nouvelles des brebis. Puis Lloyd grimpait les marches quatre à quatre avec autant de légèreté que s'il avait eu plusieurs paires de jambes et

une seconde plus tard dévalait le couloir et entra dans ma chambre sans même frapper ; je l'entendis respirer derrière la porte de la salle de bains, et je sus alors que ce n'était pas Lloyd. C'était autre chose. Qui bloquait la lumière sous la porte, parfaitement immobile, haletant au plus profond de la gorge. Je ne me souvenais plus si j'avais fermé la porte de la salle de bains à clé. Je retins mon souffle et le halètement cessa. Il y eut un coup à la porte, j'éclaboussai encore plus d'eau par terre et une douleur abominable me fendit la tête.

— Lloyd ? appelai-je.

La clé vacilla dans la serrure mais la porte ne s'ouvrit pas ; ce qui était derrière se remit à courir, cogna une nouvelle fois sur la porte en passant devant, puis sortit en courant de la chambre. J'entendis un grincement de ressorts tandis que la chose volait sur le lit, puis elle sortit de la pièce en claquant la porte et continua à monter l'escalier, de plus en plus haut, sauf que c'était impossible parce qu'il n'y avait pas de pièce au-dessus de moi. La maison retomba dans le silence, il ne restait plus qu'un doux sifflement qui provenait de moi. L'eau était froide et je ne savais plus très bien depuis combien de temps je trempais, il n'était même pas sept heures quand je l'avais fait couler, mais il faisait grand jour dehors et tous les oiseaux chantaient. J'entendis mon chien aboyer dans le lointain, des aboiements furieux.

Puis il y eut un bruit énorme et une voix d'homme :

— Grand Dieu, mais qu'as-tu encore fabriqué ?

Près de Darwin, je ramasse des melons et des concombres dont les épines me piquent la paume des mains qui s'infectent pendant la nuit. Sous le soleil, mes cicatrices restent poisseuses et collent à mon tee-shirt pour me rappeler à leur bon souvenir. Je gagne à peu près vingt dollars par jour, ce qui me permet soit de manger, soit de dormir mais pas les deux, et le dortoir de l'auberge de jeunesse me déprime. Il y a des punaises et, pire que tout, les autres clients sont tous des routards. Ils sont anglais, canadiens ou écossais ; je les prenais tous pour des Anglais, mais en réalité ils sont très différents. Ils m'effraient, ces gens aux dreadlocks blanches qui dorment à côté d'inconnus sans le moindre problème. Ils croient que je suis de leur âge à cause de ma taille et un gars m'invite à assister à leurs jeux à boire. Je lui explique que je n'ai pas d'argent et il propose de me payer un verre ; je passe ensuite la nuit à regarder des mecs se vider des cubis de vin dans le gosier avant de filer dégueuler sous les arbres où il m'arrive de dormir.

Dans les lits superposés de l'auberge de jeunesse, je me réveille une nuit avec un goût de fumée dans la bouche ; mon cœur palpite et s'affole. Je reste immobile et attends que mes yeux s'habituent à l'obscurité, attentive aux différentes sortes de respiration et de ronflements de la pièce. Quand je parviens à voir, je remarque la tête du type dans le lit au-dessus du mien qui pend sur le côté ; il me regarde sans bouger, sans faire de bruit, il se contente

de m'observer avec ses yeux noirs et humides dans l'obscurité. Je ferme les yeux et ne les rouvre pas avant le matin, lorsque je l'entends descendre de son lit et partir.

Je mets tous les jours quelques sous de côté et j'arrive enfin à acheter un sac de couchage d'occasion. Je décide que dormir seule sur la plage, le ventre plein, vaut mieux que de rester avec les mecs louches de l'auberge de jeunesse. Pendant la journée, je cache mon sac dans la huche à pain d'un snack abandonné. La cueillette des fruits est un travail difficile et je finis la journée affamée, alors j'adore pouvoir m'offrir un burger de calamars avec des frites, m'asseoir sur mon sac de couchage et regarder les voltiges des roussettes. Je dors bien, ces nuits-là, il fait doux et sec. Le matin, je vais nager dans la mer.

Le changement de saison se traduit par la fin des cueillettes et avec le peu que j'ai économisé, je peux m'acheter un *dim sum* à la friterie, plus une pomme ou une orange. Le cuistot me rajoute parfois quelques frites à l'œil : il dit que moi au moins, je suis propre et que je ne fais pas fuir ses clients. Ce qui est plutôt gentil de sa part, mais ça sous-entend qu'il me prend pour une sans-abri. Ce qui n'est finalement pas loin de la vérité.

Mes habits commencent à rancir : j'ai trois ensembles de rechange au fond de mon sac que je lave à l'eau de mer, ce qui n'est guère efficace. Je dois parfois laisser mon sac quand je vais chercher du travail. Je trouve un boulot d'entretien des toilettes publiques de la ville. C'est moins bien payé que la cueillette, il y a plus d'heures à faire, et quand je reviens chercher mon sac de couchage et mes affaires, quelqu'un a tout jeté à la poubelle.

Je mens à la femme qui me donne le boulot, je lui dis que j'ai une voiture, ce qui fait que je passe le plus gros de la journée à arpenter la ville avec un seau de Javel puant et le désodorisant censé sentir la pêche, mais qui a des relents de merde. Je dois ramener le seau et la serpillière à sept heures le soir, il m'arrive donc de sauter un ou deux blocs. Je sais qu'ils font des inspections

surprises, et le matin j'ai toujours une peur bleue de m'être fait prendre. Je pue horriblement, l'odeur me colle aux cheveux et à la peau, et j'ai l'impression d'avoir une haleine imprégnée du cocktail pêche-merde. Le cuistot ne me donne plus de frites gratuites et je suis trop gênée pour continuer d'aller chez lui. Je vais nager dans les brisants, ce qui est paraît-il dangereux la nuit, sans compter que l'eau est froide maintenant. Je renifle de l'eau de mer pour essayer de me débarrasser de la pêche. Je suis dans les eaux appréciées des requins-baleines à cette époque de l'année ; ce sont les seuls requins qui attristent les gens quand ils se font piéger dans un filet de chalutier ou échouent sur la plage. Je pense à ces gros poissons aux larges gueules édentées, puis je pense aux rangées de dents de leurs petits-cousins et j'imagine qu'ils me frôlent les jambes.

Tandis que je m'installe confortablement dans les vastes racines d'un manguier, un type me propose trente dollars pour prendre sa bite dans ma bouche. Ça ne me paraît pas très compliqué, et ça ne devrait pas me demander beaucoup de temps. Il me donne quinze dollars en me disant :

— La moitié maintenant et l'autre moitié après.

Et j'ai l'impression de l'avoir berné.

Le fait que j'aie une langue et un orifice dans le visage signifie qu'en quatre ou six minutes je peux gagner davantage qu'en me brisant les reins toute une journée dans des toilettes puantes. Il me tient les cheveux à l'arrière de la tête et pousse sa bite tellement violemment que j'étouffe, comme s'il me récurait, et il jouit en me tirant les cheveux. Tout se déroule très rapidement, la seule difficulté consiste à garder son sperme dans ma bouche en craignant qu'il ne me donne pas l'autre moitié de l'argent si j'ai l'air malade ; je l'avale donc en lui décochant ce qui ressemble, j'espère, à un sourire victorieux. Il me sourit à son tour et essuie quelque chose sur ma joue. Il rentre sa bite dans son pantalon et fouille dans sa poche. Il me donne vingt dollars en disant :

— Avec un beau sourire comme ça, t'as droit à un pourboire.

Puis il s'en va. Je prends une chambre individuelle à l'auberge de jeunesse et je n'arrive pas à fermer l'œil de la nuit, parce que je suis exaltée à l'idée de l'argent, mais aussi parce que je me sens barbouillée.

L'occasion suivante ne se présente qu'au bout de quelques jours et le nouveau client est moins sympathique que le premier ; je dois lui retenir les flancs pour empêcher mes yeux de couler, pour l'empêcher de me démolir le nez. Quand il éjacule, il semble s'appliquer à me badigeonner de sperme le visage et les cheveux, en plus de la bouche. Je m'en accommoderais à la limite, mais ce type-là ne me donne que dix dollars et je dois attendre le lendemain matin pour me rincer dans la mer, parce qu'en descendant à la plage je vois les mouettes piailler et plonger : un prédateur se nourrit dans l'eau. Le gars jette le billet par terre et me lance un regard salement déçu. Il ne s'intéresse aucunement à mon sourire de tailleuse de pipe, il se contente de remonter sa braguette et de partir.

— Merci ! lui crié-je, craignant d'avoir manqué de politesse.

— Au pire, dit le docteur, c'est une légère commotion cérébrale. Ne buvez pas, reposez-vous et tout ira bien.

Lloyd rit ; le médecin se tourna vers lui.

— Et vous ne devez pas rester seule, poursuivit-il. Assurez-vous que votre mari prenne bien soin de vous.

Il parcourut la pièce des yeux : bouteilles vides et vaisselle sale.

Le silence fut de plomb après son départ. Lorsque je me redressai, sur le canapé, je dus me tenir la tête entre les mains. Je sentais des palpitations, mais la douleur s'en était allée.

— Alors, que s'est-il passé ? T'as juste perdu l'équilibre ou tu lançais un appel à l'aide ? Honnêtement, quand je suis entré, j'ai cru que tu t'étais foutue en l'air. Imagine à quoi ça aurait ressemblé : peu après son arrivée, un homme étrange entraîne la mort d'une vieille fille crédule...

— Il y avait quelque chose dans la maison.

Lloyd me dévisagea en souriant.

— Quelque chose ?

— La chose qui fait tous ces trucs.

Lloyd fronça les sourcils.

— La chose qui fait tous ces trucs ?

— Je l’ai entendue, dis-je en montrant la fenêtre. Elle est entrée dans la maison, elle a monté l’escalier, elle s’est jetée sur mon lit. J’ai cru que c’était toi, mais ce n’était pas toi.

— Eh bien, j’étais avec Dog.

— Ce n’était pas Dog. Ce n’était pas humain.

— Les chiens non plus.

— Je crois que ce n’était pas... du coin.

Lloyd plissa les yeux, ouvrit la bouche et la referma.

— Bon écoute, tu as reçu un choc.

— Il se passe des trucs ici, dis-je d’une voix tremblotante.

— Je comprends – j’imagine que c’est une saison très stressante à la ferme...

— Je ne suis pas hystérique.

— Non, mais ça ne va guère nous aider si tu décides qu’il y a des monstres dans la forêt. C’est un lieu sauvage, il abrite certainement tout un tas d’animaux que tu ne connais pas...

— Je connais presque tous les animaux.

Je sentis mon visage rougir, chauffer et j’éprouvai une grande gêne. Lloyd me tournait le dos et la tension était palpable.

— Tu m’as vue nue, dis-je pour détendre l’atmosphère. C’était comment ?

Lloyd me regardait ; j’attendais.

— C’était la somme de tous mes cauchemars. Tu n’es pas censée boire, dit-il en me versant un verre de whisky.

— Et je suis censée me reposer.

Il me tendit le verre.

— Tu ne peux pas me laisser seul avec ces moutons.

Je me levai, testai mon équilibre et touchai le pansement enrubanné sur le sommet de ma tête.

— Je me sens bien.

— T’as l’air cinglée, me dit-il en vidant son whisky.

Lloyd versa de la chaux dans les enclos vides tandis que je pommadais les agneaux nouveau-nés.

— Et après ? me demanda-t-il.

Le sang était monté aux parties visibles de son visage – entre chapeau et barbe.

— On continue à les surveiller, c’est tout.

— Combien de temps avant qu’ils partent sur le marché ?

— Chut, dis-je en lui tournant le dos. Quand ils seront prêts.

Il y eut un long silence, entrecoupé de bruits de ratissage et de bêlement occasionnel en provenance d’une case d’agnelage occupée.

Une brebis mère de triplés ne voulait pas s’occuper du plus frêle. Il s’efforçait de se rapprocher d’elle et se faisait écraser par les deux autres. Il finit par s’installer tout seul dans son coin et gémit. Je le soulevai, il n’opposa aucune résistance ; je l’enveloppai dans une couverture et le fis tenir à Lloyd pendant que je préparais un biberon.

— Je ne suis pas sûre qu’il s’en tire, lui dis-je.

— C’est d’une telle tristesse.

Il caressa la tête osseuse de l’agnelet qui enfouit le museau dans son pull, à la recherche d’un pis.

De retour à la maison, nous emmitouflâmes l’agneau et le couchâmes devant le fourneau, dans la litière de Dog, que nous avions enfermé dans la chambre de Lloyd. Je programmai la minuterie de la cuisinière afin qu’on se réveille pour le nourrir ; Lloyd partit allumer le feu dans le salon. Nous nous assîmes sur le canapé et regardâmes les flammes.

Nous n’entendions que le tic-tac creux de la pendule de la cuisine. Ma tête me démangeait sous le pansement, mais je n’avais pas assez d’énergie dans le bras pour me gratter.

On frappa à la porte.

Don se tenait derrière Samson, qui s'était lavé depuis notre dernière rencontre. Puis Marcie sortit de l'obscurité, les bras autour du corps, l'air gêné.

— Je viens de surprendre ces deux-là dans la bergerie, expliqua Don.

— Qu'est-ce qu'ils faisaient ?

— Les andouilles.

Le visage de Don était dur. Il poussa doucement Samson dans le dos et ce dernier trébucha en franchissant le seuil. Marcie le suivit et Don ferma la porte derrière eux.

— Qu'est-ce que vous faisiez ? demandai-je à Samson, qui gardait les yeux baissés.

— On voulait juste regarder les agneaux, c'est tout, répondit Marcie.

— Vous leur avez fait du mal ?

— Non !

Elle paraissait indignée ; Samson restait silencieux.

— Il avait des allume-feu et une boîte d'allumettes sur lui, me dit Don.

Samson avait le visage légèrement bouffi et les yeux rougis comme s'il avait été frappé.

— On voulait juste...

Don interrompit Marcie :

— Boucle-la, toi. Je veux pas savoir.

— N'en parlez pas à mon père, s'il vous plaît, dit-elle à voix basse en se mettant à pleurer.

Samson tendit la main et lui prit le petit doigt. Sous le regard de nous tous.

— Samson, dis-je doucement, qu'est-ce que tu fabriquais dans la bergerie ? Qu'est-ce que t'avais l'intention de faire avec ces allume-feu ?

Il leva la tête et je reconnus soudain les traits de son père sur son visage, ce qui m'attrista.

— On voulait juste les surveiller. C'est tout. Je voulais faire un feu – mais dehors – pour s'asseoir et les surveiller. Pour les protéger.

— Les protéger de quoi ? demanda Lloyd.

Samson ne répondit pas, il me regardait en se mordillant les lèvres et soutint mon regard jusqu'à ce que Don lui tapotât la nuque.

— Allez, réponds, grommela-t-il.

— C'est bon, Don, y a pas de mal, dis-je.

Marcie renifla et se moucha le nez sur le revers de sa main. Le mascara lui maculait le blanc des yeux.

Quand ils furent partis, poussés sans ménagement par Don qui disait à Marcie qu'il allait la conduire chez elle et en toucher deux mots à ses parents, Samson toujours agrippé à son petit doigt, nous nous attablâmes.

— Dieu tout-puissant, qu'est-ce qu'ils avaient l'intention de faire, à ton avis ?

— Je pense qu'ils voulaient allumer un petit feu pour se tenir au chaud et s'asseoir en surveillant mes brebis. Je pense qu'ils auraient peut-être fumé des cigarettes, bu de la bière et qu'ils se seraient bécotés.

— T'as changé de refrain, dis donc. Où sont passés les gamins qui massacraient tes moutons ?

— Je crois que Samson l'a vue.

— Vu quoi ?

— La chose qui tue mes brebis.

— Le renard ?

— Ce n'est pas un renard.

Il y eut un long silence.

— J'ai l'impression, dit Lloyd, que tu es exténuée.

Et la sonnerie de la minuterie retentit.

Toute la ville assiste aux obsèques de Flora Carter, à l'exception de son père. Nous sommes rassemblés sur la jetée, que j'imagine grincer et s'effondrer, nous précipitant tous à l'eau. Hay Carter est seule. Un vide s'est formé autour d'elle et tout ce qui me vient à l'esprit, c'est que je ne l'ai jamais vue en noir avant. Seulement en jean coupé en short et en débardeur blanc qui révèle les bretelles de son soutien-gorge. Rien n'est révélé aujourd'hui, sa robe noire l'engloutit, son corps a disparu, seuls ses pieds dépassent, avec des talons hauts qui lui donneront du mal pour remonter l'embarcadère, qui se coinceront dans les brèches du bois blanchi par le soleil.

Les gens prononcent des discours variés à propos de Flora. Quelqu'un chante le thème de *Titanic*. Les triplés gigotent à côté de moi, bavardent à voix basse, jusqu'à ce qu'Iris administre une claque sur la nuque de l'un d'eux et qu'ils se calment. Je n'entends rien de ce qui est dit ; en revanche, j'entends la couronne tomber à l'eau. J'aperçois la mère de Denver qui observe la scène à l'orée du bois. Il me semble que nos regards se croisent. Elle recule de trois pas dans les buissons avant de s'immobiliser. L'œil humain perçoit les mouvements avant toute autre chose.

De retour à la maison, maman se sert un verre de vin, ne se préoccupe pas de préparer à manger pour les triplés qui claquent les portes des placards en quête de nourriture. Iris est déjà montée à l'étage pour éviter de nous croiser. Je rejoins maman à la table de la cuisine et m'assieds au bord de la chaise. Papa ouvre une bière et nous tourne le dos.

— Si jamais le gamin se réveille un jour, dit-il, il va avoir le choc de sa vie. (Il se tient, les poings sur les hanches, le chapeau enfoncé sur les yeux.) D'après Steve Warren, il est surveillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre à l'hôpital : ils craignent que sa présence ne donne des idées aux gens. (Il se retourne et nous fait face en brandissant sa bière.) Et ce serait pas forcément une mauvaise idée, à mon avis.

Maman le matraque du regard.

— John ! Ne dis pas de telles choses !

— Si c'était ma fille, morte et enterrée, c'est pas quelques flics qui m'empêcheraient de choper cette petite frappe.

Mon père pose les mains sur mes épaules au moment de dire "ma fille".

— Ne jure pas devant les enfants.

— J'ai juste dit "petite frappe".

— On ne sait même pas s'il est coupable, dis-je doucement.

Ils cessent de se chamailler et se tournent vers moi.

— Qu'est-ce c'est que ces idée de gaucho, Jake ? Ils l'ont trouvé là où le feu a commencé et il paraît qu'il a toujours couru après Flora. Va savoir ce qu'il a fait avant d'allumer le feu. Il voulait probablement se débarrasser des preuves.

— Il ne ferait jamais ça.

— Tu n'en sais rien, intervient maman d'une voix tranchante qui semble la surprendre.

Elle se lève sans finir son vin et va lancer une lessive.

J'ai entendu dire que, dans le coma, on continue à entendre même lorsqu'on est incapable de bouger. Je me demande si Denver entend tous ces gens qui racontent ce qui va se passer s'il se réveille et si ça influence sa volonté de mourir ou de vivre.

J'emprunte le sentier brûlé jusqu'à la plage, mais je fais le grand tour pour éviter de passer là où j'ai vu Denver pour la dernière fois. Je m'arrête en croisant un wombat, enflé et sur le dos. On dirait que quelqu'un l'a cramé au chalumeau, il n'a plus de poils et sa peau est carbonisée, friable. Si je le pousse du pied, il me semble qu'il va éclater. Je le pousse du pied et il n'éclate pas. Une odeur persiste dans les bois, comme s'ils envisageaient de se remettre à flamber ; je sais que je ne devrais pas être ici. Les arbres me rejettent : ils sont réduits à l'état de simples poteaux noirs derrière lesquels s'amassent des piles de cendres qui sont peut-être les restes d'animaux qui s'y étaient abrités. Il n'y a pas un seul oiseau pour faire du bruit, pas de cigale ni de criquet non plus, pas même un moustique pour gémir autour de mes oreilles. Près de la mer, l'eau et la plage ont noirci, les vagues charrient des cendres, des oiseaux morts se sont échoués. Les seules à prospérer sont les mouches dont des nuées s'envolent lorsque je passe à côté des cadavres qui ont dû tomber du ciel. Certains sont intacts : un kookaburra, un méliphage, un jardinier satiné.

Nous ne sommes pas censés nous baigner à cette époque de l'année car les requins cuivre s'approchent très près des côtes pour se nourrir de maquereaux. Je traîne le bateau vers l'eau en faisant des traces dans le sable, je me dis que ce sera peut-être mon dernier signe de vie : de profondes empreintes de pas et la force étonnante d'une fille de quinze ans. Je rame jusqu'au-delà des récifs, jette la petite ancre, la sens s'accrocher tandis que le bateau tourne en rond. Comme personne ne peut me voir, j'enlève mon tee-shirt. J'ajuste mon masque de plongée qui est trop petit et me fait des yeux exorbités, puis j'attache le tuba sur le côté de mon visage et le mords. Je

m'assieds en douceur sur le bord du bateau, comme j'ai vu les plongeurs le faire, pour partir à la renverse, mais l'embarcation tanguet et je finis par sauter comme une gamine frénétique. L'eau est tiède et claire. Des stromatées à fossettes se faufilent les uns entre les autres. Je plonge jusqu'au fond. C'est profond, mais pas de la profondeur bleu noir foncé qui m'effraie. Le fond marin est doux et sablonneux, je pose la paume de ma main dessus, une volute de sable blanc s'élève, avec des étincelles or et argent qui flottent comme des grains de poussière dans le peu de courant. Des crevettes moustachues marchent autour de moi ; je lève les yeux et vois une nuée de requins si nettement que mon masque s'embue. Les oiseaux marins volent avec l'urgence de la glace qui fond. Pas d'ébats, aucune mâchoire apparente ni dent carnivore, pas d'œil qui tourne ni de grosse nébulosité de sang verdâtre. Je n'ai que quelques secondes avant de devoir reprendre mon souffle à la surface, en remontant entre eux, mais je reste immobile pendant une éternité et je crains que mes yeux ne se mettent à saigner sous la pression. Je laisse échapper mon souffle bulle à bulle. Les requins se nourrissent dans le calme, fondant parfois sur quelque menu fretin qu'ils avalent en ouvrant à peine leur grande gueule, comme s'ils buvaient de la soupe à la cuillère. Ils chantent – ce n'est que la pression de mes yeux, le besoin de respirer, je le sais bien, mais en entendant ce déclic aigu, ce bruit de ballon qui se dégonfle lentement, j'imagine qu'il s'agit de leur chanson. Après que la dernière bulle d'air s'est échappée de ma bouche, je me laisse flotter à la surface où je tombe nez à nez avec une dizaine d'entre eux ; ils s'en fichent, ils ne veulent pas de moi et ne se mettent à tourner en rond que lorsque je tends la main pour les toucher ; oui ils tournent en rond et puis s'en vont. Quand j'arrive à la surface, je retrouve mon souffle péniblement, je sens une vive douleur à la tempe, des points noirs apparaissent et disparaissent devant mes yeux. C'est maintenant, en regardant vers le bas, que je me sens mal ; j'évalue la distance qui me sépare du bateau car je n'ai pas pensé à

surveiller son ombre et je nage le crawl avec ces espèces de grands oiseaux en dessous de moi, qui m'observent comme je les ai observés, à l'écoute de mes battements de cœur, du tapage que je fais à la surface. L'un d'eux me frôle le pied, sans mordre et, quand je parviens à me hisser dans le bateau, je remarque une égratignure minuscule ; je suis étendue au fond, couverte de parasites que je sens grouiller sous moi et j'ai soudain l'impression que plus grand-chose n'a d'importance. Lorsque je ferme les yeux, je vois des gens noircis de fumée, les yeux durs et les lèvres rouges, et je sais alors que je vais rendre visite à Denver et le réveiller avec mes paroles.

Le service d'autocar a repris, la plupart viennent d'ailleurs, car notre dépôt a été dévoré par les flammes. Certains passagers ne sont pas d'ici, ils ca-fouillent avec la monnaie et ne comprennent pas où sont les arrêts. Les voitures ont aggravé le problème, je l'ai entendu de cent façons différentes... les explosions, les reprises de foyers. Le car est bondé et les raisins que j'ai achetés au Four Square sont pressés contre ma chemise. J'espère qu'ils n'ont pas de pépins. Par-dessus son épaule, je regarde un vieil homme se moucher dans un mouchoir blanc, ce qui en sort est noir. Il l'observe un moment, puis replie le mouchoir et le glisse dans sa poche. Le noir a pénétré en nous tous.

En quittant la ville, la cendre s'éclaircit, mais elle est attirée par mes yeux et s'immisce à l'intérieur. Beaucoup de gens descendent avec moi à l'hôpital. On ne dit pas grand-chose. Je reste dans le hall d'entrée sans savoir où le trouver. C'est un vrai labyrinthe. Je ne veux pas me renseigner à l'accueil et je finis par suivre les panneaux "Service des grands brûlés." C'est l'heure des visites et je vois des gens sans cheveux alités et entourés de fleurs. Une dame a un pansement sur un œil, un docteur est à son chevet tandis que le mari entrelace et serre les mains devant lui pour contenir sa nervosité.

— Une chance incroyable, voilà ce que dit le docteur.

Et la femme sourit sous son pansement.

Je ne vois pas Denver et je déambule, perdue, dans les couloirs qui couinent sous mes pas.

Un policier est assis devant une chambre, je comprends ainsi que je l'ai trouvé. Le policier est un ami de papa, je les ai souvent vus au pub ensemble, mais je ne sais pas comment il s'appelle. Il me salue avec perplexité quand je lui dis bonjour.

— Je suis venue voir Denver, lui dis-je et il cligne des yeux.

— Je crains bien qu'aucune visite ne soit autorisée. Seulement la famille – comme s'ils allaient venir !

Je danse d'un pied sur l'autre. Le policier voit mes raisins.

— Il ne peut rien avaler, ma grande. Il ne pourra plus jamais rien avaler, il n'a plus de gorge.

Comment peut-on ne plus avoir de gorge ? me dis-je. Ça doit être juste une façon de parler. Comment la tête tiendrait-elle ?

— À mon avis, son état est sa punition : plus de paupières, plus de lèvres. Pas assez de peau pour lui faire des greffes.

Je sens mon estomac se plomber.

— S'il vous plaît...

Je ne suis pas sûre de ce que je le supplie de faire, mais ça fait son effet. Il plisse les yeux.

— T'es la fille de John Whyte ! (J'acquiesce et il soupire.) Bon, je vais présumer que t'es un brave type, comme ton père. Je dois aller aux toilettes, alors fais ce que tu veux pendant ce temps mais interdiction de le toucher. (Il prend un journal sur lequel il était assis.) Laisse les raisins dehors et n'oublie pas : je sais qui tu es. (Il place les pouces entre son ventre et sa ceinture.) Et si une infirmière entre, je ne t'ai pas vue.

— Merci, dis-je en posant les raisins sur le siège vide.

Il part et ses chaussures grincent sur le sol. J'ouvre la porte de la chambre de Denver, il est enfermé sous un plastique formant une petite tente. Je sens une odeur, à la fois familière et si étrangère que j'en ai le souffle coupé : c'est une odeur de friture.

Une machine pompe de l'air dans le corps sous le plastique. C'est un son calme et constant, comme un sifflement régulier. Je ne peux qu'apercevoir des morceaux du corps de Denver, des bouts de rose entre les pansements blancs. S'il est conscient, je me demande ce qu'il comprend de ce nouvel ordre des choses, de son impossibilité d'activer ses membres, de n'être plus que chair qui cuit autour de lui pendant qu'il fixe le plafond de sa tente. J'ai la bouche sèche comme un os. Un petit bruit se fait entendre dans la tente, une espèce de couinement ou de graisse qui crépite dans une poêle. Cette chose est vivante sous le plastique ; je m'essuie les mains sur les cuisses et me rapproche de lui.

— Denver ? (J'attends une réponse qui ne vient pas.) C'est Jake. (Une série de bips se fait entendre. La pompe l'approvisionne en air.) Je suis venue m'excuser.

Je me rapproche de lui en prenant soin de ne pas regarder son visage. Ses yeux sont couverts de compresses de coton, il ne peut donc même pas fixer le plafond, mais je suis soulagée de ne pas avoir à soutenir son regard exorbité. Un tube en plastique épais est enfoncé dans la grotte humide de sa bouche. Impossible de déterminer ce que les autres tuyaux charrient – urine, pus ou médicaments –, ils sont tous du même marron que le désinfectant Dettol. Je respire par la bouche pour éviter l'odeur, mais le goût persiste.

— Je ne sais pas si tu m'entends, lui dis-je comme je l'ai vu faire à la télé, mais je voulais te dire que je regrette tout ce qui s'est passé. (Je marque une longue pause comme si j'attendais une réponse. Je ne me souviens plus de ce à quoi je m'attendais.) Et je veux que tu saches que si tu te réveilles, je leur dirai que c'était moi, je les laisserai pas te faire du mal.

Mes paroles m’avaient semblé si héroïques quand je les avais répétées dans ma tête. Mais dans ma tête, Denver était associé à un corps entier, avec quelques cicatrices par-ci, par-là, certes, et peut-être même un masque à oxygène pour se remettre des inhalations de fumée. En tout cas, ce n’était pas cette plaie moite de viande.

— Je m’excuse, répété-je, tout est ma faute, je n’aurais jamais cru que ça allait s’emballer comme ça. Le feu...

— Qu’est-ce que tu veux dire par : “Tout est ma faute” ?

Derrière moi, à l’entrée, se tiennent le policier et une infirmière. Je les bouscule et m’engouffre dans le couloir.

— Stop ! crie le policier sans se lancer à ma poursuite.

Je me retourne ; ils me regardent tous les deux sans bouger.

— Qui était-ce ? demande l’infirmière.

— Je connais son paternel, répond le policier.

J’arpente la rue principale carbonisée pendant toute une heure, les gens se tournent sur mon passage, mais je ne sais qu’en conclure. J’essaie de sourire à certains, un sourire compatissant de circonstance, mais ils se détournent quand je le fais. Le silence de tous ces regards s’installe. Personne ne pose de question. Personne ne dit rien, tout le monde regarde et tous me voient. Ce regard silencieux est omniprésent.

La poste, le pub et la coop ont été épargnés, mais la poissonnerie est détruite ; le poissonnier la regarde, assis sur le capot de sa voiture. Personne ne l’aide car tout le monde a son lot de problèmes à régler. Il doit sentir que je le regarde, parce qu’il tourne la tête vers moi et me fixe. J’enfonce les mains au plus profond des poches de mon short et baisse la tête. Il me semble l’entendre crier, mais je me trompe sans doute, personne n’a rien entendu. Je ne me retourne pas, je bifurque dans la rue qui descend à la plage. Puis j’entends les crépitements d’un talkie-walkie et mon nom porté par le vent.

Je m'éloigne le plus possible de ce qui m'angoisse, je pense seulement que je vais m'asseoir un moment sur la plage puis rentrer à la maison où je dormirai et demain j'aurai les idées plus claires ; je serai une nouvelle et meilleure personne quand je me réveillerai et je pourrai réfléchir posément sur les événements de la semaine dernière, sur Flora, sur Denver, sur leurs parents et sur la ville. Je marche d'un bon pas et, sous une chaleur cuisante, je me retrouve à nouveau sur la plage, près des roseaux des dunes où les crabes soldats sortent la tête de leur trou et agitent leurs moustaches... aujourd'hui, en dépit de mon immobilité, aucune tête ne surgit du sable. Je ne peux rien éloigner d'un geste de la main, rien ne se déroulera comme prévu, et je n'ai toujours pas les idées claires.

J'entends des brindilles craquer derrière moi ; je n'y prête aucune attention. Six ou sept hommes et une femme arrivent sur la plage. Je ne bouge pas. "L'œil humain." Si je bouge, où finirai-je ? Si je bouge, c'est que je suis coupable. Je reste immobile jusqu'à ce que je puisse les reconnaître, ils marchent d'un pas décidé, tous ces gens. L'un d'eux est Andy Carter et mon sang se met à hurler dans mon ventre. La femme est la boulangère. Je me souviens d'elle quand j'étais plus jeune, elle donnait des petits pains rassis recouverts de glaçage aux enfants qui rentraient de l'école. Le poissonnier est parmi eux, il m'adresse le même regard qu'il y a une demi-heure. Je reconnais les autres visages mais je ne saurais pas leur donner un nom : je ne me suis jamais intéressée suffisamment à ces gens pour apprendre leur nom. Je reste figée comme un lièvre, mon short est couleur de sable, mon tee-shirt vert, on ne me verra pas si je ne bouge pas. Mais l'expression du visage d'Andy Carter m'indique qu'il m'a vue, je prends une seconde pour essayer de trouver un plan et, au dernier moment, je me lève et pars en courant. J'entends crier derrière moi – le cri de la boulangère – et je sens leur

approche qui se répercute dans la terre. Si j'arrive jusqu'au promontoire, je pourrai me cacher jusqu'au moment où je prendrai mon bateau et m'enfuirai. Je cours vite pour mon âge, je suis grande et j'ai de longues jambes.

Quelqu'un me plaque au sol et j'ai la respiration coupée, je n'ai pas assez de souffle pour m'excuser, pour expliquer que c'était un accident ; un rauquement s'échappe de ma poitrine, on m'arrache mon tee-shirt, mes bras et mes jambes sont cloués par le poids du corps et je sens soudain une brûlure atroce, le bruit de cris, de vagues et le long beuglement de ma voix qui couvre le sifflement d'un bâton qui s'abat sans répit sur mon dos. Je me retourne comme une anguille dans le sable et j'aperçois Andy Carter, le visage réduit à un plissement cramoisi de rage, puis je vois le poissonnier, l'air moins résolu, mais il me dit :

— Laisse-le faire ce qu'il a à faire et on te ramènera chez toi.

La boulangère se désintéresse de nous tous et se tourne vers le large, les mains au-dessus de la tête ; le poissonnier et d'autres visages anonymes me retournent sur le ventre ; il pleut des coups et chaque fois que je sens ma chair se déchiqueter, je deviens un sac de viande moite comme Denver, déchiré, ouvert, sans plus rien d'humain. Ma main s'ensevelit dans le sable pour se cacher, elle ressemble aux serres roses d'un cacatoès galah.

Un autre cri s'élève sur la plage, un cri déchirant qui fait cesser les bâtons, il me reste juste assez de souffle dans les poumons pour pousser un infime gémissement. Le visage pressé contre le sol, j'ouvre un œil et vois quatre corps sur celui d'Andy Carter, qui tentent de le retenir, de l'arrêter. Un sifflement dans mes oreilles comme les oiseaux, une bourrasque dans ma poitrine.

Réveil en sursaut : Dog était debout au pied du lit, les oreilles dressées. On aurait dit un combat de chiens dans le pré du bas. Il n’y avait rien à voir par la fenêtre embuée. Je l’ouvris, pris la lampe électrique dans ma table de chevet et la braquai dehors. Quelque chose cria et le faisceau rencontra brièvement une forme noire puis les moutons qui formaient une masse floue et blanche dans le coin du champ, tout en haut. Le bruit continuait, guttural, les moutons bêlaient.

— Bordel de merde.

J’enfilai un jean par-dessus ma chemise de nuit. Dog restait immobile, les yeux écarquillés, la queue droite. Je pris le fusil dans le placard, fis claquer la porte de la chambre derrière moi pour empêcher Dog de me suivre, dévalai l’escalier, donnai au passage deux grands coups de la paume de la main sur la porte de Lloyd et enfilai mes bottes à toute vitesse. Tandis que Dog grattait et aboyait à l’étage, et que la porte de Lloyd s’ouvrait, je me lançai dans le noir à l’aveuglette.

J’avais posé la lampe quand j’avais pris le fusil, mais j’étais prête à tirer sur ce qui venait vers moi, quoi que ce fût, cette chose qui mordait et bavait dans l’obscurité. Je brandissais le fusil devant moi pour éviter de foncer dans un arbre et quand je finis par arriver à la clôture, je devinai la forme : elle se précipitait parmi la masse de moutons qui criaient, encore loin de moi,

immobile, elle était plus grande et plus grosse qu'un homme mais elle disparaissait dès que j'essayais de viser, dès que je la regardais trop fixement. C'est le bruit qui me poussait, qui me guidait, un halètement, un boucan de mucus avec un gémissement à chaque extrémité. Je tins la forme en ligne de mire pendant une seconde et je compris ce que je regardais, alors même qu'elle me regardait aussi ; je fis feu et les moutons s'éparpillèrent. Froissement d'ailes des oiseaux qui s'envolaient des arbres. J'entendis mon nom et le jappement de Dog à la fenêtre de ma chambre – ma tête me lançait avec une telle violence que je m'assis dans l'herbe humide et la pressai dans la terre.

Un faisceau de lampe vacilla dans le lointain et les couleurs de Noël s'offrirent à moi : l'herbe verte et la laine blanche, un badigeon de rouge, la brume qui s'élevait.

Lloyd se matérialisa en une main sur mon épaule.

— Tu es blessée ? me demanda-t-il.

Je m'assis et m'essuyai les yeux, que je couvris de mes mains.

— J'ai tiré sur quelque chose, expliquai-je avec le peu de souffle qui me restait.

Il prit mon fusil et s'avança dans le pré. Entre les cris des moutons et les gémissements de Dog dans la chambre, un coup de feu résonna.

J'entendis les bruits de pas de Lloyd et je perçus soudain le contraste du froid de la rosée avec la chaleur du sang. Lorsqu'il braqua la lampe sur moi, je perdis toute vision nocturne et je ne pus pas voir son visage mais je sus, en l'écoutant respirer comme un vieux chien, qu'il avait fait quelque chose de déplaisant.

— C'était une brebis. Dans le cou. Je l'ai achevée.

Il ouvrit le fusil, fit glisser les cartouches dans sa main et les rangea dans sa poche comme si ce n'était pas la première fois qu'il faisait ça.

Je tourne le dos au feu et marche lentement. Les flammes lèchent la ville. La poste est grande ouverte, mais il n'y a personne à l'intérieur. Le pub a pensé à fermer ses portes ; j'imagine quelqu'un y entrer et mettre à sec tous les fûts de bière tandis que le monde extérieur est détruit par les flammes. L'odeur est un mélange de barbecue et d'eucalyptus ; le bruit, un grondement qui s'apprête à tout anéantir.

La rue principale, déserte, n'est fréquentée que par la fumée qui forme une bouillie si épaisse que je n'arrive pas à en voir le fond, au niveau du poissonnier où se trouve la bifurcation pour monter chez nous. Un wallaby pademelon bondit de derrière une voiture en stationnement, nous nous dévisageons. Il a les oreilles collées à la tête, les yeux perçants et brillants. Il éternue et se cache sous la voiture. De plus en plus d'animaux arrivent – un wallaby fuit la chaleur des cendres en s'abritant dans l'entrée de la boulangerie, des serpents se précipitent sur la chaussée et se retrouvent dans le caniveau. Un varan se fige et me regarde passer. Derrière les magasins, l'incendie a contourné l'autre côté de la ville ; je me retourne vers la rue principale, un kangourou paniqué traverse la route en sautant pour s'éloigner d'une projection qui vient de s'enflammer sur le goudron où rien ne devrait

pouvoir brûler. Un rugissement s'élève. On parle du rugissement que fait un requin quand il se précipite sur quelqu'un, le bruit monstrueux, la voracité de chair et d'os.

Lorsque j'arrive à la maison, mes bras sont noirs de suie et mes yeux pleurent. Le bouton en métal de mon short me brûle la cuisse et le plastique de mon bracelet de montre s'est ramolli. Il n'y a personne à la maison. Quelqu'un a arrosé la pelouse desséchée devant la maison et aspergé les murs. Le tuyau est resté ouvert. Je m'assieds sur les marches de l'entrée, la cendre tombe tout autour de moi. Des projections enflammées bondissent comme des démons et se détachent du grondement principal. C'est ma maison, pensé-je, rien ne peut m'arriver ici. Je n'arrive plus à respirer, alors je rentre. Une fois la moustiquaire fermée, mon pouls commence à s'affoler. Je prends conscience de la situation pour la première fois. J'essaie de me rappeler les précautions d'usage en cas d'incendie, enseignées à l'école. Je sors les serviettes et les draps de l'armoire où maman les range, je bouche la baignoire, la remplis d'eau et les jette dedans. En bas, j'ouvre le robinet de la cuisine, remplis la cuvette, puis je vais chercher les serviettes humides dans la baignoire et les fourre sous la porte d'entrée. Je suspends les draps aux fenêtres et j'en garde un dans lequel je m'enveloppe. L'eau a cessé de couler dans la cuvette, il ne reste qu'un filet, voilà donc toute l'eau que j'aurai. Tandis que je réfléchis, un arbre s'abat près de la maison : j'ai l'impression d'une présence qui sillonne la forêt et s'approche de moi.

Dans le congélateur, je trouve deux sacs de glaçons pour les daiquiris de maman et des blocs réfrigérants pour les pique-niques. Je les sors sans trop savoir qu'en faire. J'enlève les serviettes sous la porte d'entrée que j'ouvre pour jeter les glaçons sur la véranda, mais tout est noir dehors comme au plus profond de la nuit. Au-dessus de ma tête, à la place du ciel, la rougeur règne et les glaçons commencent à fondre dans mes bras, comme si je les tenais sous un robinet d'eau chaude. Mes yeux piquent, je sens une odeur de

cheveux brûlés, alors je referme la porte, replace les serviettes, remets les glaçons en train de fondre dans le congélateur et monte dans la chambre des triplés avec la cuvette à moitié pleine. Leur chambre a une lucarne qui donne sur le toit, elle a été clouée pour les empêcher de l'escalader et de faire une chute. Je vois déjà des braises tomber et s'emparer du toit, je lance la boule magique n° 8 de Cleve par la fenêtre et dégage les pires éclats de verre avec un pistolet en plastique. Je sens l'air se faire aspirer de la chambre et je renverse la cuvette sur le toit, sur les braises que je vois, mais il reste l'autre côté que je ne peux pas atteindre. Il devra se débrouiller tout seul parce qu'il fait maintenant trop chaud pour entreprendre quoi que ce soit. La fumée pénètre par la fenêtre cassée, je ferme et glisse le drap que je gardais pour moi dans l'espace au-dessous de la porte. En bas, une autre vitre s'est brisée et le rideau en dentelle prend feu. Je le coince entre deux blocs réfrigérants, produisant un sifflement de serpent à l'article de la mort. L'huile de la friteuse chauffe toute seule et l'odeur n'a jamais été plus familière. La maison tremble, comme engloutie par une énorme vague, les tasses du buffet s'entrechoquent et le cadre avec la photo de mes parents, prise dans le jardin, tombe dans un bris de verre. Je monte à l'étage, je m'étends dans la baignoire qui n'est remplie qu'à un quart, et je ferme les yeux.

Lloyd m'attrapa par la taille et m'aida à me lever ; j'étais sur le point de rouspéter que j'y arriverais bien toute seule lorsque je compris que c'était faux.

— Le cadavre, dis-je.

— Je m'en charge.

Je m'assis dans la cuisine où je bus de l'eau chaude en écoutant la brouette entrer et sortir du pré. Dog se roula en boule à mes pieds en tremblant, je lui caressai les oreilles.

— Je suis désolée, chéri, lui dis-je doucement. Je suis désolée.

Lloyd revint.

— Écoute, je veux rentrer les brebis.

— Les rentrer où ? me demanda-t-il.

Il s'assit prudemment en face de moi – je me demandai s'il s'était fait un tour de reins.

— Ici, jusqu'à ce qu'on trouve cette chose. Elle a pris de l'assurance.

Lloyd me dévisagea longuement.

— C'est ta maison, et ce sont tes brebis. Mais je ne vais pas te laisser faire cela.

— Je dois trouver un moyen de les protéger...

Alors même que je prononçais ces paroles, je me sentis vaincue : je n’y arriverais jamais sans son aide. Je songeai à la balle que j’avais logée dans le cou de la brebis et posai la tête sur la table. Dog mit le menton sur mon genou et Lloyd nous servit un whisky, mais je repoussai mon verre.

Un oiseau avait fait son nid près de la fenêtre, il chantait à tue-tête : *Tchip, tshhh, tchiouk, djeille et djeille djeille, toul-oul, touidel-di, tchi-tchoui*. J’aurais dû achever la brebis, c’était à moi de le faire, elle aurait dû mourir en pensant que tout allait s’arranger. *Toul-oul, touidel-di, tchi-tchoui*. Les autres brebis savaient-elles que j’étais responsable ?

— Un café, alors ? me demanda Lloyd.

Il prépara une cafetière qu’il porta sur la table de la cuisine en en renversant un peu, une simple éclaboussure. Il sortit deux tasses, posa le sucre sur la table, une cuillère, et se rassit.

— Tu me prends pour une folle ? lui demandai-je.

La question ne suscita aucune réponse, Lloyd choisit plutôt de tendre le bras, de poser sa main sur la mienne et de l’y laisser un moment. Puis il versa trois cuillerées de sucre dans une tasse, la remplit de café, touilla et me la tendit. Je dus la tenir à deux mains tant mes bras tremblaient.

— Où est l’agneau ? demandai-je en remarquant la litière vide devant le fourneau.

Nous dressâmes tous les deux l’oreille, mais il n’y avait aucun bruit dans la maison.

Je jette des regards furtifs à Denver Cobby, le métis aborigène de la classe supérieure. Il attend devant le portail en fumant et en discutant avec un autre garçon. Il se fiche qu'on le voie fumer, et du coup les profs le laissent tranquille. C'est dire à quel point il est cool. Je fais mine de m'intéresser au galet que je fais rouler sous mon pouce comme s'il était spécial, un fossile par exemple, quand Hannah et Nerrida s'approchent de moi et commencent leur cirque.

— Comment ça va, gouinasse ? me demande Nerrida.

Je ne lève pas la tête. Elles s'en iront peut-être si je les ignore.

— Ho ! beugle Hannah. On te cause !

Je fais semblant d'avoir découvert quelque chose de bigrement plus intéressant qu'elles sur ce galet. Hannah rejette une mèche de cheveux sur le côté.

— Garce et malpolie, dit-elle. Ta sœur est une pimbêche, elle aussi, mais au moins, elle a des couilles au cul, elle.

Nerrida me bouscule le bras, le galet tombe entre mes genoux et rebondit par terre. Je n'ai plus rien sur quoi fixer mon attention. J'ai déjà vu Nerrida se battre avec des filles et ses ongles ont balaféré la joue de sa sœur aînée.

— Regarde-moi quand je te parle, m'ordonne-t-elle.

Elle saisit mon visage entre ses griffes et le braque sans ménagement sur elle.

— Putain de gouine, crache-t-elle.

— Oh les filles, fichez-lui la paix, nom de Dieu ! crie quelqu'un.

Elles se tournent toutes deux, une furie meurtrière au visage, avant de s'apercevoir que c'est Flora Carter qui vient de parler. Nerrida dégage la main de mon visage.

— On veut juste la faire marcher un peu, rouspète Hannah.

Mais Flora leur montre l'autre côté de la cour et elles s'en vont sans un mot sauf l'"Excuse-moi" que Nerrida marmonne en passant devant elle.

Flora Carter ramasse le galet que je tenais et me le donne.

— Ça va ? me demande-t-elle.

J'ai le visage cramoisi. Je sens le regard de Denver derrière elle.

Je suis censée attendre Iris après l'école, mais elle tarde à arriver. Il se passe toujours de sales trucs quand j'attends Iris.

— J'ai niqué ton père hier soir, lance Nerrida derrière le portail. Ça te plairait de m'avoir pour belle-mère ?

Hannah est pliée en deux derrière Nerrida, elle pleure de rire. Je rentre les épaules, me ratatine et détourne les yeux.

— T'en fais pas, reprend-elle, j'ai pas envie de l'épouser. Pas avec une bite de cette taille.

Elle brandit et agite le petit doigt. Je suis choquée au nom de papa.

— T'as sûrement une plus grosse bite que ton père, renchérit Hannah.

Cela provoque de nouveaux éclats de rire, mais Nerrida se remet rapidement et s'approche assez près de moi pour que je sente son haleine de bâton glacé à la framboise.

— Alors, t'as une grosse bite, Armoire à glace ?

J'ai attendu Iris assez longtemps et je décide de m'en aller, mais Nerrida me prend le bras en me faisant pivoter.

— Quand vas-tu apprendre à respecter tes aînées ?

Elle me tance à la manière d'une mère – pas la mienne, mais une de celles qui vont à l'église.

— Hé ! Tu veux que je te raccompagne chez toi ?

Denver Cobby est apparu à côté de moi. Je sens la chaleur du sang qui coule dans son bras, sans même qu'il me touche. Hannah sourit et rosit légèrement.

— D'accord, ouais, ça serait sympa, dit-elle.

Une pause.

— Pas toi, renvoie Denver en pouffant.

Nerrida lève la tête, un sourire commence à se former sur ses lèvres mais Denver passe son bras chaud autour de ma taille. Je réprime un sursaut. Tandis qu'il m'accompagne, j'entends le "Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?" de Nerrida et savoure le moment le plus triomphal de ma vie, même si, je le sais, je vais le payer cher demain.

Denver m'accompagne jusqu'au bout de notre allée – il a parlé tout du long de ses joueurs de foot australien préférés, ce qui me convient tout à fait, car je ne sais pas quoi lui répondre, je savoure simplement le fait qu'il me parle. Si seulement Iris pouvait me voir, si seulement nous avions croisé quelqu'un en chemin, quelqu'un qui se dise : "La petite Whyte a des amis vraiment intéressants."

— Bref, me dit-il, un sourire fugace aux lèvres, comme s'il voulait me poser une question mais n'arrivait pas à s'y résoudre. Fais pas attention à Nerrida, c'est une ordure. Je peux te raccompagner chez toi demain. Si tu veux.

Et il s'en va, mais pas sur le chemin, il s'enfonce dans le bush et disparaît. C'est ce que maman qualifie de "magie des Abos". Je reste plantée à regarder l'endroit où il s'est volatilisé, et il réapparaît. Il me voit et me fait signe.

— Je suis juste allé pisser ! crie-t-il avant de reprendre le chemin.

Le lendemain matin, je m'habille avec soin. J'envisage de chiper la nouvelle jupe de netball d'Iris, mais me ravise en pensant qu'elle est capable de m'arracher les yeux. J'opte donc pour un soutien-gorge rembourré, chipé dans son linge sale, et je monte d'un cran le bas de mon short. J'ai un chemisier à carreaux que j'essaie de nouer autour du nombril comme le fait Nerrida. Je finis par décider de le laisser flotter, ça masque un peu la forme étrange du soutien-gorge push-up. Je me brosse les cheveux, ce qui m'arrive rarement. Avec un peu de rouge à lèvres, je ne me trouve pas si mal. Rien à faire pour mes tennis qui puent si l'on s'en approche. Je réfléchis pour la première fois à l'intérêt de trouver un petit boulot comme celui d'Iris au salon de thé Gladioli pour pouvoir m'acheter des sandales et du vernis à ongles comme elle. Je songe une minute à mettre ses sandales dans mon sac et frissonne en pensant à ce qu'elle me ferait si elle s'en apercevait. Le soutien-gorge représente déjà une grosse prise de risque.

Je suis fière de mon nouveau string-bikini acheté en grande surface. "Tu vas ressembler à une pute", m'a dit maman, mais elle a fini par céder parce qu'il était en solde. Pourrais-je porter le haut par-dessus le soutien-gorge push-up ? Si je dois me baigner, il va falloir prendre une décision.

À l'école, personne ne commente mon nouveau look, signe pour moi qu'il est parfaitement réussi. Nerrida me coince dans les toilettes, toute seule, sans Hannah. Elle m'agrippe le poignet et enfonce ses ongles. Elle vient juste de mettre du gloss parfumé, ses lèvres sont donc très humides et sentent l'orange chimique. Je suis dans la gueule du serpent, ses griffes sont plongées dans mes poignets – plus j'essaie de lui échapper, plus ses ongles s'enfoncent.

— Écoute-moi bien, petit salopard, me dit-elle. (Elle a repris son ton de maman qui va à l'église et brandit le doigt de son autre main vers moi.) Je te préviens, je vais te faire la peau. (Elle me tire vers elle de sorte que nos fronts se touchent presque.) T'as entendu ce que je viens de te dire ? Tu m'écoutes ? Espèce de méga-guenon de merde ? Je vais te tuer.

Elle relâche mon poignet et j'entends le bruit de ses ongles qui se retirent de ma peau. Je me dis qu'elle est amoureuse de lui, elle aussi. Oui, mais c'est moi qu'il viendra chercher après les cours.

Il fait si chaud que je dois enlever mon chemisier et le nouer autour de ma taille, ce qui détruit l'effet de mon short raccourci et révèle les bosses du soutien-gorge sous mon débardeur, mais ce n'est pas catastrophique. Le chemin que nous prenons à travers les bois est étroit, alors je passe devant lui et jette des regards en arrière pour m'assurer qu'il me suit. J'ai le sentiment qu'il s'intéresse surtout aux jambes, de toute façon. Je retiens une ronce pour éviter qu'elle ne le fouette.

— T'es un brave type, Jake, me dit Denver d'une voix souriante, et de manière à insinuer, je pense, qu'il ne me prend pas du tout pour un type.

Puis le silence revient, il ne reste que les craquements de nos pas, mes coups de bâton à l'affût de choses intéressantes à lui montrer, tout en savourant l'idée de son regard sur mes jambes. Il va sans doute m'inviter à sortir, je rencontrerai peut-être ses parents – son petit frère que j'ai vu traîner un bâton dans le sable à marée basse et pour qui je pourrais faire office de grande sœur. J'ai de l'expérience en la matière, je sais faire des biscuits et je saurai me rendre indispensable aux yeux de tous. À moins que ses parents ne soient pas d'accord, qu'ils ne me trouvent trop jeune ou n'aient pas l'idée que leur fils fréquente une petite Blanche. On quittera la ville sur sa moto de cross, je lui serrerais la taille ou il s'agrippera à moi de peur que je ne lui échappe.

— T'as envie d'aller te baigner ? me demande-t-il en essuyant la sueur sous ses yeux.

— Ouais, dis-je. Et je pourrai te montrer le bateau que j'ai trouvé.

La scène se profile soudain dans mon esprit : existe-t-il un endroit plus parfait pour s'embrasser qu'au fond d'un bateau en fer, au milieu de l'eau ? Ça fera de belles histoires à raconter à nos enfants. Denver me décoche un

grand sourire et dit :

— Ça me plairait bien.

Un courlis et les cimes noires des eucalyptus sur le blanc du ciel. Des feuilles marron, grises et bleues, rendues friables par la chaleur, cette chaleur sèche qui brûle le visage, l'odeur d'eucalyptus plein le nez, et Denver marche deux pas derrière moi, il me raccompagne à nouveau. Je sens ses yeux sur mes mollets, brunis comme des biscuits, avec des petits poils blancs qui piègent le sable. Je ne me suis jamais sentie belle avant ce moment-là, avant de sentir son regard sur moi en sachant qu'il ne me voit pas comme Jake le Mec, Armoire à glace ou la Grue. Je sens qu'il pense à toucher mes jambes que je vois longues – pas de gros poteaux –, fortes et dégourdies. Il ne parle plus, nous avons épuisé le sujet de la saison de football qui vient de se clore, je crois que je l'ai impressionné aujourd'hui en disant que les plus beaux jours de James Flannery étaient derrière lui et que Kale Aidie était rapide, mais une vraie gonzesse au plaquage. Il a ri quand je lui ai dit ça, un beau rire surpris.

Même les toiles d'araignées se sont désintégrées dans la chaleur, consumées, pouf, évaporées !

En suivant le sentier de la plage, il me montre la propriété des Carter et me dit :

— C'est la maison de Flora, tu sais.

Comme si j'avais pu ne pas le savoir. Je sais exactement où nous sommes, je connais ce coin comme ma poche, il n'a pas besoin de me le dire. Derrière la propriété des Carter, une piste de sable descend aux rochers et dans ces rochers vivent des choses que l'on peut regarder et dont on peut parler. Pieuvres, limaces de mer, étoiles de mer, crabes et oursins. Des huîtres qu'on peut ouvrir au couteau qui ont un goût de crème et d'eau salée. Je songe au bateau que j'ai trouvé dans les dunes il y a un mois, à nous deux allongés au fond, au-dessus des requins. J'ai piqué un joint et des allumettes dans la

cachette d'Iris que je connais par cœur. Elle va m'écorcher vive quand elle va s'en rendre compte, mais le jeu en vaut la chandelle. J'avais pensé que nous pourrions le fumer une fois que nous aurions quitté la rue principale et que nous serions dans les bois pour aller chez moi, mais ce sera bien meilleur dans le bateau. J'imagine qu'il va être sacrément impressionné quand je vais le lui offrir.

— Écoute, me dit-il. Tu parles à Flora, non ?

— Ça m'arrive, oui.

Je presse un peu le pas parce que la chaleur est accablante et l'air frais nous fera du bien.

— Elle est gentille, hein ?

— Je l'aime bien.

Mais pour dire la vérité, en ce moment précis, je ne l'aime pas beaucoup.

— Et moi ? Tu m'aimes bien ? me demande-t-il.

Je rougis jusqu'au bout des cheveux mais sa manière de formuler la question me fait sourire, on dirait qu'il craint que je ne dise non, comme s'il était envisageable de ne pas aimer Denver Cobby, ses jambes poilues et ses yeux noirs.

— Ouais, j'suppose, marmonné-je en me retournant avec un sourire qui dit : je te trouve très bien.

— Alors écoute, est-ce que je peux te confier un secret ?

Mon cœur cogne dans ma gorge. Nous voyons l'arrière de la maison des Carter à présent, à travers les jarrah et les griffes de sorcière. Une ombre passe devant la fenêtre, mais nous sommes trop loin pour reconnaître de qui il s'agit. Denver soupire lentement et profondément.

— Bon, Flo et moi...

Flo ?

Flo, flotte le navire et vogue au loin.

— Voilà quelques mois qu'on sort ensemble, Flo et moi. Mais son vieux n'est pas du tout d'accord avec ce genre d'attitude.

Atti-tue-deux.

— Il permet à aucun type – et d'autant plus à un Noir – de s'approcher de sa maison. Mais elle, elle est vraiment spéciale, tu sais, Jake ?

Je me tourne vers lui en entendant mon nom. Je ne pense à rien. L'information n'a aucune chance de passer d'une oreille à l'autre, je refoule le tout.

— Ça me rend à moitié fou, putain, on est tous les deux en train de devenir fous. On va partir à moto jusqu'à Cairns. On trouvera une petite bicoque, j'ai un copain qui connaît un mec qui peut me donner du boulot sur un chantier. Je sais pas, je sais que ça a l'air fou, mais bordel !!!

Et il poursuit sa tirade, mais c'est comme si j'avais la pointe des oreilles repliée et fourrée dans le trou pour les boucher. Un insecte bourdonne près de mon visage, assez près pour que je sente le mouvement de ses ailes sur mes yeux. Puis mes oreilles s'ouvrent à nouveau brièvement pour l'entendre dire :

— Mais voilà, on a besoin de quelqu'un qui nous soutienne, qui puisse nous aider à nous préparer. Tu ne pourrais pas garder quelques affaires à nous chez toi ? Le père de Flo fouille sans arrêt sa chambre au cas où elle cache des clopes, des capotes, ou... j'en sais rien, peut-être même des BD. Putain, il est trop chiant. Je dors sur le canapé chez maman, alors je peux pas garder nos affaires. Je me disais que tu pouvais peut-être nous garder quelques trucs sous ton pieu jusqu'à ce qu'on parte ? Peut-être que tu pourrais aussi nous prêter un peu de liquide si t'as des économies ? On a besoin de tout ce qu'on peut ramasser.

— Tu veux fumer un joint ?

Je le lui tends au creux de mon poing comme un bonbon. Un petit froncement de sourcils s'affiche sur le charmant visage de Denver.

— Non... C'est pas une super-idée, à mon avis.

J'approche le joint de mes lèvres. Denver m'observe, l'air incertain. Parfait, pensé-je, t'as tout intérêt à être incertain.

— Alors, qu'est-ce que t'en dis ? me demande-t-il en s'inclinant légèrement à l'arrière, les pouces dans la ceinture de son pantalon.

J'allume le joint. Le bout rougit et la fumée m'entre droit dans les yeux, mais je ne m'autorise pas le moindre clignement de paupières. Je le regarde : il est planté là, comme si le monde entier dépendait du sac de couchage que je pourrais cacher sous mon lit.

— Jake ?

— Va-t'en, dis-je doucement en avalant la fumée.

Ce n'est pas ma première fois, alors s'il s'attend à ce que je m'étouffe comme les gamins qu'on voit à la télé, il peut se rhabiller. J'imite Nerrida quand elle se déhanche à côté des hangars à bateaux, un bras croisé sur la poitrine, l'autre coude posé dessus, le joint proche des lèvres, je fais mine d'enlever des bouts de tabac de ma bouche. Je remarque pour la première fois que je suis plus grande que Denver et je le toise par-dessus mon nez aquilin. Jake le Mec la Gouine. La fumée s'échappe de ma bouche, blanche. Denver se passe la main dans les cheveux.

— Alors ? Qu'est-ce que t'en dis ? Dis quelque chose.

Il est peut-être impressionné par ma manière de fumer, je ne sais pas. J'ai plutôt l'impression que ça l'agace.

— Putain, mais c'est quoi, ton problème ? Je croyais qu'on était potes ?

Il hoche la tête. Je l'ai froissé.

— Très bien, répond-il à mon silence. Si tu veux jouer les chieuses, allons-y. Je t'ai seulement raccompagnée parce que Flo avait pitié de toi. Et si tu parles de ce que j'ai dit à quelqu'un, je te foutrai la raclée de ta vie.

Il brandit un doigt et je sais qu'il est sérieux, mais je reste immobile. Je fume.

— Et nom de Dieu, éteins donc ce truc !

En entendant ça, j'ôte le joint de mes lèvres et le tiens entre l'index et le pouce. Puis je le laisse tomber, le bout incandescent atterrit mollement parmi les feuilles sèches et racornies. Denver frappe comme un serpent, il piétine la braise, puis il se tourne vers moi et me pousse ; je tombe à la renverse.

— Mais qu'est-ce que tu fous, espèce de connasse ? T'es aussi tarée que le reste de ta famille de merde.

Son visage est devenu disgracieux. Ah ! me dis-je, il est pas si mignon que ça, tout compte fait. Il brandit le doigt comme quand on fait la leçon à un gamin ou à un chien.

— Je suis sérieux, si tu souffles un mot de ce que je t'ai dit à quiconque... (Sa voix tremble.) Casse-toi, rentre chez toi. C'est comme si on n'avait jamais été potes, sale petite conne.

Il jette un coup d'œil vers l'arrière de la maison des Carter, cherchant à savoir qui s'y trouve. En tordant le cou, je distingue une tête blonde sur la véranda, Flo est sur la balançoire que lui a fabriquée son père quand elle était petite. Flo, flotte le navire et vogue au loin.

Denver part en courant et disparaît dans le virage du sentier qui mène aux rochers. Ils se sont manifestement fixé un rendez-vous, il savait tout du long que nous allions venir ici et qu'il pourrait voir Flo juste après avoir trouvé l'endroit pour entreposer le sale bazar dont ils ont besoin pour leur fugue. Ils vont se retrouver sur les rochers et manger des huîtres. Puis ils mettront le bateau à la mer et y flotteront, allongés au fond. Je comprends que le bateau est à eux, qu'il est là pour eux, pas pour moi. J'ai du mal à imaginer Flora Carter laisser Denver toucher ses nichons dans un bateau, mais qu'est-ce que j'y connais ? Pas grand-chose.

Je regarde mes jambes-poteaux aplaties au sol où Denver m'a poussé. Les oiseaux chantent fort et en chœur : *Queuk... queuk... queuk... queuk... queuk... queuk... Hou-hou-hou-hou-hou-hou-hououou, ouep ouep ouep ouep, kouit-kouit-kouit*. Je récupère le joint écrasé près de mon pied. Il est un

peu aplati et froissé, mais je parviens à l'allumer et je le fume en regardant le ciel blanc percé de doigts de gommiers bleus, assombris par le contraste. Les chants d'oiseaux s'emballent, plus fort, plus perçants : *Tchirili, tchiri-eup, tchirio, tchika-di-di-di-di, chilli, chaud, chaud, chaud, chaleur, charmeur, teu-ra-li, purdi purdi purdi... Ouït, ouït, ouït, ouït.*

J'écrase le bout rouge du joint sur une feuille qu'il dévore sans une flamme, comme si quelqu'un l'avait fait disparaître, comme si elle n'avait jamais existé. J'entame un compte à rebours mental, comme avant le lancement d'une fusée, ou à quelques secondes d'une nouvelle année. Les chants d'oiseaux sont encore plus forts, ou alors je suis stone, et j'essaie avec une autre feuille. *Bzi-bzi-bzi-bzi, tsip, tsip, tsip, tit-tziiii, Zreille, zreille zreille zreille sriiii, tsiou-tsiou-tsiou-tsiou-tsoui, ziiiiiii-tsiou, bois ton thééééé, too-hi, Doux, doux, doux, doux-et-doux.* Puis je sors le briquet, et je ne sais pas comment c'est arrivé mais le sentier est en flammes et je ne sais pas si c'était délibéré, mais le feu s'élève, les oiseaux crient, ils me crient dessus : *Tchip, tjjjjj, tchouk, jay et jay-jay notes, toul-oul, touïdeul-di, tchi-tchooï, joie-joie... Ouït, ouït, ouït, ouït. Tchip, tjjjjj, tchouk, jay et jay-jay notes, toul-oul, touïdeul-di, tchi-tchooï, teu-la-li, purdi purdi purdi... Ouït, ouït, ouït, joie-joie,* et avant que je puisse leur répondre en criant à mon tour, avant que les oiseaux puissent s'envoler, le feu a pris, il engloutit les arbres dans des bruits de craquements de banquise, il s'élève, il serait vain d'essayer de le piétiner, c'est évident, je me contente de le regarder comme si j'en faisais partie. Les oiseaux protestent de plus en plus fort, puis je n'entends plus qu'un grondement et je cours vers les rochers. Je croise Denver en chemin, il a des perles de sueur sur le visage. Il hurle en me voyant, mais il ne s'arrête pas pour me donner la raclée de ma vie, il court comme un fou vers la maison des Carter, à travers les flammes, et je veux lui

crier : “Arrête ! N’y va pas !”, mais les oiseaux et le grondement du feu me coupent la voix, Denver pénètre dans la chaleur des arbres et je suis incapable de le suivre.

Je jure que je vois un oiseau, embrasé et rougeoyant, s’élever au-dessus des arbres et monter au ciel comme une fusée pour Mars.

Lloyd partit nourrir les brebis en me laissant avec Dog sur le canapé, sous une couverture. Dès qu'il fut sorti, je me levai et me regardai dans la glace. Mes yeux clignèrent. J'enlevai mon pansement et sentis que mon crâne restait fragile.

Je me lavai la figure puis plongeai la tête sous le robinet et recueillis de l'eau tiède dans le creux de la main pour la verser sur mes cheveux. La plaie fit bientôt rosir l'eau. J'essorai mes cheveux et me drapai les épaules avec la serviette. J'ouvris la porte de la cuisine, regardai la colline puis refermai et posai le fusil à l'entrée. Je trouvai les ciseaux de cuisine et m'attablai en attendant Lloyd.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? me demanda-t-il en entrant.

— Je veux que tu me coupes les cheveux.

Lloyd m'étudia un moment en silence, puis il vint se placer derrière moi.

Il passa tendrement les doigts dans mes cheveux.

Il travailla en silence ; des mèches tombaient sur mes genoux et glissaient dans mon dos ; ses doigts étaient tièdes sur ma nuque et mes tempes. Je gardai les yeux clos en écoutant le cliquetis des ciseaux.

Après un long moment, Lloyd les plaça enfin sur la table, posa ses mains sur mes épaules et dit :

— Je suis navré. Je n'ai fait qu'empirer les choses. Il va falloir trouver un coiffeur.

Dans le pick-up, il rédigea une liste des courses.

— Si on achetait un peu de vin ? me demanda-t-il. J'ai l'impression d'avoir un peu forcé sur le whisky, ces derniers temps.

— Je n'irai pas chez le coiffeur.

— Allons, tu dois y aller.

— Ça ne me dérange pas. Tu peux réessayer un peu plus tard si ça te fait plaisir.

— Ça ne me fait pas plaisir et ça ne te donnera pas meilleure mine.

— Ça ne gêne pas. Ça ne me fait ni chaud ni froid.

— Dieu tout-puissant, tu ressembles plus à une fille du coin que les filles du coin. Je ne peux pas continuer à vivre avec ce massacre sous les yeux, massacre dont je suis responsable.

— Ça repoussera. Je peux porter un chapeau.

— Attends, me dit-il d'une voix différente.

Je freinai mais ne m'arrêtai pas.

— Quoi ?

— Arrête-toi, arrête !

Il regarda par la vitre arrière et pressa la main contre le verre. Je me rangeai sur le bas-côté.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Lloyd descendit avant que la voiture ne fût complètement arrêtée. Je le suivis en enfermant Dog à l'intérieur – il haletait furieusement. Lloyd traversa la route et entra dans le bois.

— Lloyd ! criai-je, mais il leva la main pour me réduire au silence.

Je le suivis parmi les branches et les ronces, tandis que Dog continuait de japper dans le pick-up. En m'approchant, je remarquai que Lloyd s'était égratigné la joue sur une branche et saignait. Il avançait péniblement ; je me

tordis la cheville dans un terrier de lapin en essayant de marcher à son rythme, le dos de sa veste jouait à cache-cache avec le soleil.

— Stop ! soufflai-je sans savoir pourquoi je refusais d'élever la voix.

Il s'arrêta net. Lorsque je le rattrapai, il était immobile avec le souffle comme unique mouvement, le souffle qui agitait le dos de sa veste et s'élevait autour de lui en petits nuages de fumée.

Je déglutis.

— Qu'est-ce que c'est ?

Je m'approchai, il plaça un doigt sur ses lèvres, puis le dirigea vers les fougères aux frondes fraîchement déployées.

— Je la vois, chuchota-t-il.

Je regardai et vis une ombre dans la lueur verte sous les arbres, quelque chose bougea peut-être.

— Qu'est-ce que tu vois ?

— Elle est énorme, dit-il d'une voix méconnaissable. Et elle est là. Juste là.

— Tu la vois ?

— Elle est devant nos yeux.

Un craquement s'éleva dans les broussailles.

— On devrait peut-être partir en courant ? demandai-je sans y croire.

Elle s'enfonça plus profondément dans la forêt et nous restâmes à regarder et à écouter.

— Mon Dieu..., dit Lloyd à voix basse.

Je baissai les yeux et vis que nous nous tenions la main.

Après l'orage, sur la plage à marée basse, les requins échoués sont les plus petits, ceux que les pêcheurs n'ont pas eu besoin de traîner sur le cordon littoral auparavant. Ils leur coupent les ailerons sur le bateau puis les balancent à la flotte. Il y en a un bleu au museau long et fin qui ressemble à un ver sans ses nageoires ; je plisse les yeux en essayant d'imaginer qu'il a nagé un jour.

Je rentrerai bientôt à la maison ; maman versera de la crème dans son verre de liqueur. Il y aura une odeur de friture et de lessive. Iris sera dans le jardin, vêtue de ce qu'elle appelle un bikini, les triplés rouspéteront qu'ils ne peuvent pas attendre jusqu'au dîner, qu'ils ont besoin de lait chocolaté, même s'il n'y en a jamais dans le frigo. Papa garera la voiture devant la maison et nous entendrons ses clés tomber sur le buffet de la cuisine. Je demanderai peut-être encore une fois si je peux avoir un chien, par simple souci d'avoir ma place dans la famille. Papa ouvrira le frigo, sortira une bière qui crachotera en s'ouvrant. La vie sera toujours ainsi et je ne partirai jamais d'ici.

REMERCIEMENTS

Merci à Mary Morgan et aux éleveurs de moutons de Hereford qui m'ont généreusement permis de les regarder travailler et de leur poser des questions ennuyeuses. Je remercie également Sally, Pig et Sir Colin McColl de s'être si bien occupés de moi.

Merci à Nikki Christer, à toute l'équipe de Vintage Australie et à celle de Pantheon aux États-Unis : merci pour tout le travail et les relectures utiles. Un merci particulièrement énorme à Diana Coglianese.

Merci à tout le personnel de Jonathan Cape et Mulcahy Associates, en particulier Alex Bowler, Joe Pickering et mon agente Laetitia Rutherford, pour leurs talents exceptionnels et leur grande amitié.

Merci à papa et maman, Tom, Emma, Flynn, Jack, Matilda, Juno et Hebe, Roz, Roy et Gus.

Merci à Jamie qui s'occupe de moi et qui m'aide à écrire.

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)